

ÉLANS

DE

L'ÂME VERS DIEU

PAR

NAPOLÉON ROUSSEL

SECONDE ÉDITION



PARIS

A LA LIBRAIRIE,
2, RUE TRONCHET.

GRASSART,
41, RUE DE LA PAIX.

1853

INTRODUCTION.

Le Créateur de l'univers peut-il entendre, et veut-il exaucer les vœux de ses créatures raisonnables ?

A la première partie de cette question, il suffit de répondre : « Comment Celui qui a fait l'oreille, n'entendrait-il pas ? Comment Celui qui a formé l'œil, ne verrait-il pas ? » Cet argument est si concluant que je n'ai pas le courage d'en chercher d'autres. En effet, à moins que de prétendre que l'oreille et l'œil de l'homme se sont formés d'eux-mêmes, ou bien de soutenir que l'œil a été fait pour ne pas voir, l'oreille pour ne pas entendre ; à moins, dis-je, de se refuser à l'évidence, il faut bien convenir que Celui qui a formé l'œil voit, que Celui qui a créé l'oreille entend.

Au reste, dans ces termes généraux, mon assertion sera probablement acceptée, même par ceux qui ne prient pas. Que Dieu ne soit ni sourd ni aveugle, l'incrédule lui-même en convient. Pourquoi donc tant d'hommes répugnent-ils à prier ? pourquoi sourient-ils de pitié, à la vue d'une créature

* Psaume XCIV, 9.

parlant au Créateur? — N'attendez pas de réponse de leur part; ces hommes n'oseraient vous confesser leur pensée; mais je vais vous la dévoiler.

« Comment voulez-vous, pensent-ils, que Celui qui habite
« la profondeur des cieux, ce Dieu si grand, vous entende,
« vous écoute; vous, si petit, jeté sur un coin ignoré de cette
« terre perdue dans l'espace? Il a bien autre chose à faire!
« Il vous a créé doué de toutes les facultés nécessaires à
« votre existence. Depuis l'origine des temps, l'homme,
« comme la nature, est soumis à des lois éternelles, et laissé
« à lui-même. »

Ce qui revient à dire que, d'après vous, le Créateur, relégué dans la profondeur des cieux, ne nous entend pas, parce que notre terre est trop loin! S'il était dans un astre rapproché, ou sur la cime d'une de nos montagnes, à la bonne heure, il pourrait nous ouïr; mais de si loin, de si haut, impossible! — Oh! profondeur de la sagesse humaine!

Oui, au fond, c'est une question de distance; on ne croit pas que Dieu entende une prière aux deux bouts du monde, parce que ces deux bouts sont trop distants; et de nos jours, où l'homme a trouvé moyen de mettre en communication les deux pôles, de nos jours où il peut écouter et répondre, en un quart de seconde, à des milliers de lieues; de nos jours où il pourrait lui-même transmettre instantanément sa pensée de la terre au soleil réunis par un fil, c'est alors que l'homme doute si Dieu possède assez d'intelligence pour s'informer, aussi bien que lui, de ce qui se passe aux deux bouts de l'univers!

Mais là n'est pas toute la difficulté. Dieu, qui peut entendre les hommes, veut-il les écouter? Ne devons-nous pas plutôt supposer qu'Il les a faits tels qu'Il n'ait plus à s'en occuper?

D'abord, remarquez que cette théorie qui prétend grandir le Créateur, le rapetisse; elle ne lui attribue la sagesse de

nous avoir pourvus d'avance de toutes les ressources nécessaires, qu'afin de lui dénier, pour plus tard, l'administration de notre monde ; il semble que l'incrédule soit fatigué, essoufflé de la peine infinie, nécessaire à Dieu, pour veiller sur les besoins journaliers de tant de millions de créatures, et alors, par pitié pour le Créateur, cet incrédule le décharge d'un fardeau qui écrase sa propre imagination ! Oui, voilà tout simplement pourquoi l'on nie la providence individuelle ; on mesure Dieu sur soi, pour ne pas dire qu'on se compare à Dieu !

Mais il y a bien d'autres objections contre cette théorie qui suppose l'homme doué, dès l'origine, de telle sorte qu'il puisse se passer de l'intervention divine. Au fond, cette doctrine n'est autre que celle de la nécessité ; avec elle, l'homme est immuable ; c'est un assemblage de chaînes et de rouages ; tout a été prévu, le nombre de tours compté ; machine admirable, sans doute, mais enfin, machine sans liberté ; donc irresponsable, et dès lors incapable d'un bonheur découlant de la moralité.

Direz-vous que la liberté de l'homme est entrée, dans le plan primitif de Dieu ? qu'elle est au nombre des facultés premières qui devaient le conduire à sa fin, sans intervention étrangère ? — C'est-à-dire qu' à cette heure vous douez l'homme de liberté ; il pourra faire ou défaire, avancer ou reculer dans la voie de sa destinée individuelle, et, par cela même, concourir à l'ordre général ou l'entraver ; mais Dieu, qui ne doit plus s'en occuper, sera contraint de le laisser faire ; il l'aura doué de forces sans se réserver d'en surveiller l'emploi ; il se sera lié les mains en donnant à l'homme des mains libres !

Je me dispense de répondre.

On m'accordera peut-être que Dieu intervient dans la direction de ce monde pour maintenir les lois générales, mais non pour influencer sur les détails de notre vie.

Eh bien ! je demande où cessent les lois générales, où commencent les détails de notre vie ? quel est le point précis où se joignent l'intervention divine et l'indépendance humaine ? Le Dieu qui intervient dans la projection des mondes, au milieu de l'espace, intervient-il aussi dans les révolutions de notre globe ? dans nos guerres nationales, dans les destinées d'une cité, d'une famille, d'un individu ? et s'il s'arrête entre deux points de cette chaîne, montrez-moi donc l'anneau douteux ! C'est encore ici une affaire de mesure ; toujours la pauvreté de notre intelligence disant à Dieu : je n'aurais pu venir que jusqu'ici... donc tu n'as pas été plus loin !

Oui, Dieu veut intervenir dans nos destinées ; il veut écouter nos prières, et s'il en fallait encore une preuve, je me contenterais de citer cette parole : « Quel est l'homme d'entre
« vous, si son fils lui demande du pain, qui lui donne une
« pierre ? et qui, s'il lui demande un poisson, lui donne un
« serpent ? Si donc vous, méchants comme vous l'êtes, savez
« donner de bonnes choses à vos enfants, combien plus votre
« Père, qui est dans les cieux, en donnera-t-il de bonnes à
« ceux qui les lui demandent * . »

Il nous faut donc, ou convenir que Dieu exauce la prière de sa créature, ou soutenir que nous, pères ou mères, nous valons mieux que Dieu, et que nous accorderions à nos enfants ce que lui-même nous refuse...

Je ferai remarquer toutefois que ces mots : « de bonnes choses, » employés dans l'évangile selon saint Matthieu, sont remplacés dans saint Luc par ceux-ci : « son Saint-Esprit ** . » Oui, les choses ne sont bonnes qu'autant qu'elles sont saintes. Si donc il vous était arrivé de demander ce que vous aimez au lieu de ce qui est bon, vous ne devriez pas être surpris de n'avoir pas été toujours exaucé. Dieu a pu vous refuser fortune, science, santé, succès dont vous auriez

* Matthieu VII, 9.

** Luc XI, 11.

fait mauvais usage ; mais il ne vous refusera jamais foi, charité, sainteté, dont vous ne sauriez abuser,

Mais est-ce pour prier que je présente ces *Elans* de mon âme au lecteur ? Non, je ne crois pas qu'on puisse véritablement prier en lisant des prières écrites par un autre et pour un autre. La prière, pour être une demande, doit être l'expression de nos propres sentiments. Dans les affaires de ce monde, personne, pour profiter d'une pétition toute faite, n'ira demander un objet différent de celui dont il a besoin ; ayons donc, pour le ciel, la sagesse que nous avons pour la terre, et prions Dieu avec notre cœur, lui exprimant nos propres désirs, dans nos propres paroles. Je le déclare : celui qui lirait ce volume entier, sans même le poser, n'aurait pas encore prié ; il aurait fait passer les vœux de mon cœur par ses lèvres ; il se serait entretenu avec moi, mais non pas avec Dieu.

Ce n'est donc pas ici un livre de prières, c'est l'histoire d'une âme. Je n'ai rien dit que je ne l'aie senti, et je l'ai dit comme je l'ai senti, dédaignant tout langage de convention. C'est ici mon histoire intérieure. Je l'écris, parce que je suppose que c'est celle de bien d'autres, et que les lecteurs chrétiens trouvent avantage et plaisir à se reconnaître chez un frère. Je dis les lecteurs chrétiens, car je n'espère guère être lu par d'autres qui sans doute ne me comprendraient pas, et que mes *Elans* fatigueraient. Mon *Introduction* est pour les incrédules, mon livre est pour les croyants.

Toutefois, si quelques frères veulent absolument voir ici des prières, je leur dirai qu'elles ont été faites pour être exaucées en ma faveur, et non pour leur servir de texte à de vaines répétitions ; en un mot, ce sont mes prières, et non pas les vôtres, lecteur.

Ce n'est pas sans motif que j'insiste sur ce point ; mais afin de vous faire bien comprendre qu'après m'avoir lu, vous

n'aurez pas prié; tout au plus y serez-vous mieux disposé; et si vous vous en teniez là, vous m'auriez fait manquer mon but. Mon but, à votre égard, c'est que vous appreniez à ne pas vous servir de mon livre pour prier.

ÉLANS

DE

L'ÂME VERS DIEU.

I

Seigneur, t'ai-je jamais prié?

Mon Dieu, toutes les fois que je te prie, me dis-je bien que tu m'entends? Ma prière n'est-elle pas une simple contemplation de ma pensée? Si je te voyais des yeux du corps, te dirais-je ce que je te dis, alors que je te contemple des yeux de l'esprit? Je crains que non, Seigneur; je me demande si, dès lors, mes prières sont bien des prières? et je comprends comment il se fait qu'elles ne soient pas exaucées! Ainsi ma persistance dans le mal se trouve expliquée! Ah! si je te priais réellement, si véritablement je te parlais, à toi, Créateur de l'univers, à toi, mon Père, Père de Jésus-Christ, ne m'exaucerais-tu pas? Toi qui as fait les saints de tous les siècles, ne me sanctifierais-tu pas? Oui, Seigneur, oui sans doute, et je sens, à cette heure, qu'au lieu de me plaindre, je dois m'accuser. Je t'ai maintes fois parlé, mais pas prié; disserté, mais pas prié; médité, mais pas prié! Et

dans ce moment même, puis-je dire que je prie véritablement? Mon cœur froid, mon œil sec, ne témoignent-ils pas contre les paroles animées de mes lèvres? Mon Dieu! mon cœur est si tortueux que je ne puis y pénétrer jusqu'au fond. Je sais bien une chose, c'est que je veux prier, mais je n'en sais pas moins bien une autre, c'est que souvent je ne prie pas, et qu'il faut que toi-même tu viennes mettre en moi ces soupirs inexprimables de ton Esprit, qui valent mieux que tous mes discours. Mon Dieu, rends-toi sensible à mon cœur, et surtout rends-toi visible, pour mes frères, dans ma vie sanctifiée. Je m'arrête, Seigneur; mais je ne se pas dire encore que je t'aie prié!

II

Seigneur, si je pouvais te voir!

Mon Dieu, pourquoi faut-il qu'un voile impénétrable te dérobe à mes yeux? Pourquoi ne m'est-il pas donné de jeter, de cette terre, un regard dans ton ciel? Je serais si heureux si je pouvais une fois, une seule fois, te voir, t'entendre! Et tu ne l'as pas voulu! Je suis réduit à te chercher dans tes œuvres et dans ta Parole. Ton Esprit me parle bien de ta part; mais sa voix est si faible, dans mon cœur, qu'il m'y faut le silence de toutes les passions pour pouvoir l'entendre..... Mais ne serait-ce pas là précisément pourquoi tu te refuses à mes regards? Ne serait-ce pas pour m'inciter à calmer ces passions tumultueuses me dérobant ta voix, et pour me conduire ainsi, par la sanctification, à une foi plus vive et à une vue plus spirituelle de ton être? Oui, Seigneur, ta sainte Parole m'apporte la réponse : « tu n'es ni dans le tourbillon, ni dans la flamme, mais dans le son doux et subtil; » c'est là qu'il faut que je te cherche, c'est là qu'en effet je t'ai déjà trouvé. Comme ton Fils, tu ne viens point avec éclat, mais tu te laisses trouver par ceux qui te cherchent;

tandis que moi je voudrais te trouver sans te chercher, te chercher où tu n'es pas. Je voudrais entendre ta voix de mon oreille; mais toi, tu ne veux parler qu'à mon cœur. Je voudrais te voir de mes yeux, te toucher de la main; mais toi, tu ne veux te rendre sensible qu'à ma conscience plus délicate et mieux purifiée. Oui, Seigneur, tes voies, qui ne sont pas les miennes, tes voies sont la sagesse même et si, loin de te demander compte, je voulais t'étudier, je trouverais presque toujours la lumière pour dissiper mes obscurités. Pardonne, Seigneur, et, pour m'éclairer, commence par me sanctifier. Donne-moi d'expérimenter cette parole de Jésus : « Si vous voulez faire la volonté de mon Père, vous connaîtrez si ma doctrine vient de Dieu ou si je parle de moi-même. » Oui, maintenant, Seigneur, je te rends grâce pour avoir mis la source de la connaissance à ma portée, et pour l'avoir rendue d'autant plus abondante, pour moi, que je consentirai à devenir plus saint. Mon Dieu, je veux te chercher à l'avenir, mais ce sera en allant, comme ton Fils, de lieu en lieu, faisant le bien. Soutiens toi-même ce désir, et donne-moi la force de le réaliser.

III

Honte de l'Évangile.

Comment se fait-il, ô mon Dieu, que je croie en toi, en ton Fils, à ton Évangile, et que je redoute d'en parler au monde incrédule et moqueur? Suis-je donc plus jaloux de ma vanité que de ta gloire? Se peut-il que j'aime mieux laisser tomber l'impie sous la condamnation, que de voir un sourire effleurer ses lèvres à l'ouïe de mes paroles évangéliques? Ah! si ma foi est réelle, ma vanité l'est bien plus encore! elle m'épouvante! Mais si je n'ai pas de foi, pourquoi donc me bercer moi-même de vaines espérances? pourquoi me nourrir d'un pain que je dédaigne de jeter aux autres?

Mon Dieu, mon cœur est un abîme; vainement j'y plonge du regard, je ne puis le sonder jusqu'au fond! Maintenant, je comprends Paul s'écriant : « Je n'ai pas honte de l'Évangile de Christ, » c'est qu'il savait cette honte naturelle à notre cœur corrompu. Je comprends Jésus disant : « Celui qui me reniera devant les hommes, sur la terre, je le renierai devant mon Père, dans les cieux; » c'est qu'il me voyait d'avance aux prises avec cette terrible tentation. Il a voulu, par ses avertissements, m'éviter ces chutes; et, malgré ses précautions, moi, j'ai voulu tomber! Si du moins j'étais toujours sincère avec moi-même! mais non, je me paye de vains prétextes, je prétends que mes paroles chrétiennes, adressées à l'incrédule, seraient perdues; je me dis qu'il ne faut pas jeter les perles devant les pourceaux; et ainsi, je juge les hommes pires qu'ils ne sont, afin de conserver une bonne opinion de moi-même, jusque dans mon péché. Seigneur, fais-moi rougir, dès ici-bas, de tant de faiblesse, pour que je n'aie pas à en rougir là-haut! parle à ma conscience, délie ma langue, et que je te confesse, même en présence du blâsphémateur, te laissant le soin de venger ta gloire; mais ne craignant jamais de parler, moi qui tremble devant ceux qui devraient trembler!

IV

Perte du temps.

Encore un jour écoulé, Seigneur! un jour retranché de ma vie; un jour de moins dans ce temps déjà si court! Encore un jour qui me rapproche de la mort, du jugement, et hélas! peut-être encore un jour perdu pour l'éternité! Qu'ai-je fait dans le cours de ma dernière journée pour te plaire, pour avancer ton règne; pour sanctifier ma vie? J'ai bien projeté, mais qu'ai-je accompli? Je t'ai bien promis, mais qu'ai-je tenu? autant de projets, autant de négligences; mes

œuvres sont des désirs, rien de plus, et il sembla que je veuille te payer de bonnes intentions ; il semble que je veuille me séduire moi-même et me dispenser de travailler un peu, en m'y préparant beaucoup. Pas une fois encore je n'ai rempli mes heures, comme je me l'étais promis. Les événements, et le plus souvent ma lâcheté, sont venus mettre à néant mes plus belles dispositions ; j'ai renvoyé au soir, au lendemain ; jusqu'à ce que le soir et le lendemain soient venus me démontrer la vanité de mes ajournements, et me surprendre dans l'inaction, fatigué de n'avoir rien fait, ou plutôt, d'avoir fait mille choses inutiles, mauvaises, renvoyant les bonnes encore à un autre soir, à un autre lendemain. Et cependant, le jour sans soir, sans lendemain s'approche. Le soleil de la mort peut se lever à chaque instant pour moi, inattendu. Je puis me trouver d'heure en heure jeté, tremblant, au pied de ton tribunal ; et alors projeterai-je encore pour le lendemain ? quand il n'y aura plus de temps, agirai-je dans l'éternel repos ? Mon Dieu, toi pour qui mille ans sont comme un jour, fais-moi sentir plus vivement le prix du temps que je perds, moi qui n'ai plus à vivre ici-bas ni mille ans, ni peut-être mille jours. Donne-moi d'agir, comme ton Fils, constamment ; de me rappeler que s'il y a douze heures au jour, arrivent enfin les ténèbres où il n'est plus possible de rien faire. Que chacune de mes heures soit marquée par une bonne œuvre, et que je ne me repose plus désormais que dans ton sein.

V

La prospérité.

Que tu es bon pour moi, Seigneur, et moi combien je suis ingrat envers toi ! Je jouis de la santé, et tant d'autres souffrent ! J'ai du pain, et tant d'autres ont faim ! Des parents, des amis m'affectionnent, et tant d'autres sont orphelins,

veufs, délaissés! Cependant, qu'ai-je fait pour mériter tous ces biens? comment ai-je acquis tes bienfaits? qu'ai-je accompli de mieux que ces malades, ces pauvres, ces orphelins? pourquoi ne sont-ils pas à ma place et moi à la leur? Toutefois, je reçois tes faveurs signalées comme chose toute ordinaire; comme si tu me les devais. Si le moindre nuage s'élève sur le soleil brillant de tes grâces, je me récrie; il semble qu'on me dérobe ce qui m'appartient; heureux encore quand mes murmures ne s'élèvent pas jusqu'à toi. Si tu ramènes la sérénité dans le ciel de ma vie, mes plaintes se calment; mais, hélas! mon cœur ingrat ne pense pas qu'il te doive de la reconnaissance. Ta protection lui semble une juste récompense. Oui, c'est moi que j'applaudis du bien que tu me fais. Seigneur, es-tu donc partial : prodigue envers moi? dur envers les malades, les pauvres et les orphelins? Non, Seigneur, mais tu bénis et éprouves aussi bien par la souffrance que par la prospérité! et ces douleurs, cette misère, cet abandon, que je redoute, seront peut-être nécessaires demain pour amollir mon cœur, ouvrir mes lèvres en prière, et m'obtenir des biens meilleurs encore que ceux dont je jouis : si tu me retires la matière, c'est pour me donner l'Esprit; si tu m'ôtes la terre, c'est pour me donner le ciel. Et peut-être, Seigneur, cette prospérité temporelle où tu me plonges à cette heure, loin d'être un témoignage de ton approbation, n'est-elle qu'une épreuve de ta part; peut-être veux-tu savoir jusqu'où je pousserai l'ingratitude, la paresse, la désobéissance! Oh! Seigneur, cette pensée m'épouvante! elle est juste, sans doute, et c'est toi qui me la donnes; c'est ton premier avertissement; fais que j'en profite, et ne permets pas que je m'endurcisse, précisément par l'abondance des dons destinés à te gagner mon cœur.

VI

L'éternité.

L'éternité! une éternité de vie, voilà ce qu'il me faut; rien de moins! une existence d'un million de siècles sur le trône de l'univers ne suffirait pas à combler mes désirs, je n'en voudrais pas en échange de ma simple espérance d'immortalité. Tout ce qui finit m'épouvante. Je ne veux pas mourir! et je sens que la vigueur de ma volonté est une révélation de toi, ô mon Créateur. M'aurais-tu donc trompé? impossible! Je dois vivre, je vivrai aux siècles des siècles et sans fin.

Mais, ô mon Dieu, ce désir si profondément gravé dans mon âme, n'est-il pas dans l'âme de mes frères? Comment se fait-il donc que mes frères en parlent si rarement, et qu'ils vivent comme devant mourir pour toujours? Hélas! comme moi, ils y pensent et n'en parlent pas; comme moi, ils désirent l'éternité et vivent en conséquence du néant. En m'entendant parler, et me voyant eux-mêmes agir, n'ont-ils pas pu se demander aussi si je croyais? Sans doute, et je contribue à étendre le silence dont je me plains. Si je parlais et agissais plus en vue de toi, ô mon Dieu, les hommes me répondraient, et tous nous serions raffermis dans nos espérances. Combien de fois je me suis reproché de m'être tu? Et lorsque j'ai rompu le silence, combien de fois j'ai trouvé une pensée religieuse, là même où je supposais un vide effrayant! Cependant, plus tard, j'ai tenu ma bouche close; personne n'a pu me répondre, et je m'étonne, à cette heure, que les manifestations de la foi soient si rares dans le monde! Au lieu de m'en étonner, je devrais m'en accuser. Oui, ces créatures, comme moi misérables, espèrent une vie meilleure; elles soupirent après ton pardon, elles se débattent contre le péché; tout un monde moral

s'agite dans leur sein, et témoigne de cette éternité dont j'ai si grand besoin.

Merci, Seigneur, merci pour ces rayons de ta lumière; donne-moi de mieux les recueillir; ouvres-y mes yeux; que j'en sois inondé, et que ma langue, déliée par une foi puissante, crie à tous mes frères : L'éternité, l'éternité!

VII

Tentation.

Mon Dieu, que la tentation est terrible! elle se présente à moi à toutes heures, de toutes parts, sous toutes les formes, au milieu des occupations les plus pures, même quand je suis à genoux devant toi! Je la chasse, elle revient; je la repousse encore, elle revient toujours, et sans cesse obsédé par son image à la fois attrayante et diabolique, je succombe, meurtri, sous sa main de fer. Oh! mon Dieu, aie pitié de moi. Délivre-moi, délivre-moi de la tentation. Enveloppe-moi de pensées saintes, remplis tellement mon cœur de ton amour, ma vie de tes œuvres, que je n'y puisse plus trouver place pour le mal, pas même pour une mauvaise suggestion. Mais, hélas! combien de fois j'ai formé ce vœu! combien de fois je me suis dit que je fermerais mon âme au premier souffle impur qui me viendrait du dehors! et cependant la tentation m'a presque toujours subjugué; elle qui me paraît si faible quand elle est loin, est toute-puissante quand elle est près; en vain je me débats; en vain je désapprouve ce qu'elle me conseille; en vain je veux la fuir; elle me suit, s'attache à moi, et rarement, jamais peut-être, je ne l'ai complètement vaincue! Oh! mon Dieu, viens à mon secours; défends-moi toi-même; donne-moi ta force, la force qui soutint Jésus au désert. Place, entre moi et Satan, qui veut me séduire, la barrière de ta Parole. Qu'à chaque attaque du Malin, un souvenir de tes menaces ou de

tes promesses vienne m'arrêter ; ouvre à mes yeux, s'il le faut, l'abîme des enfers où Satan m'attire ; ouvre les délices de ton ciel, afin que je les contemple et que je m'arrête sur les bords si glissants de la tentation ; s'il le faut, Seigneur, dévoile ma honte aux yeux du monde ; préserve-moi par tous les moyens ; mais, de grâce, épargne-moi désormais ces terribles épreuves, de faire le mal tout en approuvant le bien, de succomber en me maudissant moi-même sous ces diaboliques fascinations.

VIII

Qu'est le ciel ?

Mon Dieu ! je voudrais pénétrer du regard dans le ciel où tu m'attends. Je voudrais au moins concevoir les joies que tu me réserves, et j'avoue que j'ai peine à me représenter le séjour bienheureux et l'emploi de mon éternité. J'évoque dans mon imagination les espaces sans fin, constamment éclairés du soleil de ta présence ; j'écoute par la foi les concerts de louanges et les prières des milliers d'anges et de séraphins ; mais je ne puis saisir tout cela avec force ; ces images m'échappent comme un rêve brillant au réveil du matin. Ne serait-ce pas, Seigneur, que je suis encore charnel et que je te cherche où tu n'es pas ? Ne serait-ce pas que les joies que tu me réserves sont toutes spirituelles et saintes, et que, pour en avoir une idée, c'est à mon âme et non à la matière qu'il me faudrait la demander ? Oui, Seigneur, ton Esprit me répond, et je comprends, à cette heure, que c'est dans l'homme nouveau qu'il crée en moi que je dois trouver mon bonheur pendant l'éternité. Oui, déjà j'en fais ici-bas l'expérience : ce n'est pas en contemplant les merveilles de la création que je suis le plus doucement ému, mais en admirant l'œuvre intérieure que ta grâce accomplit en moi et dans mes frères. Oui, Seigneur, cette foi paisible

que rien ne trouble, cette charité vive qui se nourrit de sacrifices, cette humilité réelle qui accepte la honte même comme bien méritée, et qui rend grâce du plus petit bienfait, voilà les joies célestes, voilà les avant-goûts de ton paradis ! Ah ! si ces biens ont encore pour moi peu d'attrait, c'est précisément parce que je ne les possède pas davantage. Si j'étais plus croyant, plus aimant, plus humble, je serais plus heureux, et je comprendrais mieux que là réside la félicité. Mon Dieu ! ma prière revient toujours la même, parce qu'elle est éternellement vraie : donne-moi la confiance en ta bonté, donne-moi l'amour qui embrasait le cœur de Jésus ; donne-moi l'humilité que j'ai si peu, et que je conçois si bien. Oui, Seigneur, je suis persuadé que là est le ciel, mais donne vie à cette persuasion par une étincelle de ton Esprit-Saint !

IX

L'Esprit-Saint, absent ou présent, se rend témoignage.

Seigneur, tout m'atteste l'action vivifiante de ton Saint-Esprit : et sa présence en moi, et son absence de mon cœur. Quand il est là, tout me devient facile, tout me réussit, tout m'est agréable ; il me semble que tu me portes dans tes bras, que mon pied ne touche plus la terre ; ma langue se délie, mon cœur est à l'aise, ta parole m'est plus savoureuse ; la prière plus douce, et le dévouement, parfois si pénible, me devient une joie, un vrai plaisir. Oui, alors je sens ton Esprit ; c'est lui qui pense, parle, agit pour moi ; sa douce influence se communique à mes frères, les réchauffe, et les met à l'unisson de mes sentiments. Oh ! combien ces moments sont-heureux ! Pourquoi ne durent-ils pas toujours ? Oui, Seigneur, alors je sens que ton Esprit est là ; je le vois, je le touche, sa présence m'atteste sa réalité. Et même, Seigneur, quand cet Esprit s'enfuit, attristé par mon péché,

quand tu le retires pour me faire sentir ma faiblesse propre, alors même je reste convaincu de son existence. Je deviens si misérable, si froid, si complètement impuissant à rien dire et à rien faire de bien, malgré mes désirs et mes efforts, que je reste plus que jamais pénétré de cette vérité, que ton secours a dû m'être retiré, et que, si j'étais toujours seul, je ne serais rien, ne pourrais rien. Oui, Seigneur, l'absence comme la présence de ton Esprit me prouvent également sa réalité. Béni sois-tu de ce qu'il en est ainsi, béni sois-tu et de tes rassasiements de joie et des aiguillons de ma faim. Oui, je te trouve partout quand je veux te chercher, et dans tes dons et dans tes refus ; et dans la prospérité et dans l'épreuve, et j'expérimente cette déclaration de ton apôtre, que toutes choses concourent au bien de ceux qui t'aiment. Mais, Seigneur, ce n'est pas assez pour moi de savoir que ton Esprit est vivant et que je puis le recevoir, il faut encore que je le possède ; alors seulement je suis heureux, je me sanctifie et édifie mes frères. Mon Dieu, donne-moi donc une abondante mesure de cet Esprit, que sa présence ne soit plus l'exception, mais la règle ; qu'il ne m'abandonne plus, et qu'à mon tour, Seigneur, je ne t'abandonne pas non plus, pour courir après le péché. Oui, je le sais, ton Esprit ne s'éloigne de moi que parce que je m'éloigne de lui ; mais je sais aussi que tu peux et que tu veux me ramener à toi ; et je viens t'en supplier.

X

L'humilité !

Mon Dieu, donne-moi l'humilité !... Mais, hélas ! cette demande est-elle bien sincère ? ai-je un véritable désir d'être abaissé dans ma propre estime ? Non, Seigneur, non, je dois le confesser, ce désir n'est pas dans mon cœur ; mes efforts de tous les instants vont, au contraire, à m'exalter

à mes propres yeux, ne pouvant m'exalter toujours aux yeux des autres. Et toutefois, quand je rentre profondément en moi, je trouve du mal jusque dans le bien que je prétends faire : mes motifs vicient mes actes, bons en apparence ; quand je me contemple ainsi de près, oui, je me condamne, je me déteste, je me méprise ; alors, je me frappe la poitrine et m'humilie devant toi ; je voudrais me dérober à tout regard ; je soupire après ta grâce, ton pardon ; je n'ose lever les yeux ; la dernière place de ton ciel me semble trop bonne pour moi ; je voudrais alors qu'il me fût possible de racheter tant de misère ! Mais, hélas ! tout cela ne dure pas ; tout cela se dissipe, et peut-être dans quelques minutes, quand j'aurai cessé de te parler, me levant de terre, encore humide des larmes de mon humiliation devant toi, j'irai dans le monde mendier des approbations ; heureux encore si je ne m'irrite pas contre ceux qui oseront me désapprouver. Eh bien ! Seigneur, aie compassion de ma faiblesse ; exauce-moi tandis que je te prie ; exauce-moi malgré les mouvements d'orgueil qui pourront me venir plus tard ; ou mieux encore, brise cet orgueil et maintenant et toujours ; que je sois tellement malheureux sous son influence, que j'y renonce enfin ; que je le haïsse autant que je l'aime, et que j'aime l'humiliation, à l'avenir, autant qu'aujourd'hui je la redoute, jusqu'à ce que j'apprenne à trouver mon bonheur dans la recherche de ta gloire et non de la mienne, jusqu'à ce que je me plaise à vivre dans l'ombre, actif, mais inaperçu ; saint, mais sans solliciter les regards ; enfin, humble, véritablement humble, et dès lors véritablement heureux. Au nom de celui qui était humble de cœur, au nom de ton Fils, Seigneur, exauce ta pauvre créature !

XI

Eloignement pour la prière.

Que j'ai peine, Seigneur, à m'élever à toi ! je puis, sans trop d'efforts, commencer une œuvre, même fatigante pour mon esprit ou pour mon corps ; mais, pour te prier, il faut que j'y sois contraint ; le devoir, un danger, l'exemple, font fléchir mes genoux, sans incliner mon cœur. Oh ! pourquoi, Seigneur, en est-il donc ainsi ? suis-je sans besoin ? non ; c'est de l'excès de mes besoins que s'élancent parfois mes prières. Est-ce doute de ma part ? non ; tout en négligeant de t'invoquer, je reconnais et déplore mon tort. Qu'est-ce donc, Seigneur, qui m'empêche de te prier ? Hélas ! je crains bien que ce ne soit un manque d'amour pour les choses spirituelles. Je n'ai tant de peine à te demander la sainteté, que parce que je n'aime pas la sainteté. Je ne m'élève si rarement vers le ciel, que parce que les pensées terrestres me captivent, et qu'il faut les écarter avec effort pour arriver à toi. Je suis comme le malade qui n'a pas le courage de saisir et de boire la coupe amère et bienfaisante, comme le paresseux que ses affaires appellent, et qui reste sur sa couche. Je suis pire encore, car je puis me mettre au travail, je puis accepter l'amertume plus facilement que la prière ; c'est un lourd fardeau que je crains de toucher ; il y a comme une force infernale qui ferme mes lèvres et mon cœur. Ne serait-ce pas Satan lui-même, l'ennemi de mon âme, jaloux de mon privilège et s'acharnant à ma perte ? Oui, Seigneur, c'est lui-même, car je sens que ce n'est pas ma volonté que j'accomplis. Je voudrais lever les mains vers toi, et je ne le puis pas. Un cauchemar spirituel m'écrase ; en vain je veux élever mon âme, mon âme reste appesantie. Mais, Seigneur, quand tu as dissipé le charme, quand le lien satanique est rompu, la prière commencée, ton Esprit revenu, alors aussi m'arrive

cette joie douce, céleste, que rien ici-bas ne peut donner ; je suis heureux par cette prière même qui, l'instant d'avant, m'effrayait ; alors je voudrais t'invoquer longtemps, toujours, et je comprends les séraphins abîmés dans cette éternelle exclamation : « Saint, saint, saint est le Dieu des armées ! » Oh ! mon Dieu, ouvre-moi, plus large et plus abondante, cette source des vrais biens, et fais-en découler sur moi ta paix, ton amour, ta sainteté. Mon Dieu, apprend-moi à te prier !

XII

Souffrance hors de Dieu.

Mon Dieu, je te le déclare, je n'ai jamais été heureux loin de toi. Toutes les fois que je m'en suis éloigné, j'ai souffert ; chacun de mes péchés a été un aiguillon dans ma chair, J'ai toujours payé bien cher mes plaisirs coupables. En vain j'ai voulu me déguiser à moi-même le mal dont je voulais jouir, je n'y ai réussi qu'avant de le commettre ; mais, dès que je l'ai eu accompli, mon péché m'a fait horreur ! Quand j'ai voulu chercher des joies dans des objets indifférents par eux-mêmes, alors encore le regret du temps perdu m'a saisi ; ma conscience m'a dit que j'étais appelé à quelque chose de meilleur. Oui, Seigneur, je me suis ingénié à être heureux dans ce que le monde appelle distractions, plaisirs, et, je l'avoue, jamais je n'y ai réussi. La fortune, l'approbation, quand j'ai pu les atteindre, ne m'ont pas tenu ce qu'elles m'avaient promis ; en les pressant dans mes bras, je me suis bien vite aperçu que je ne pressais qu'un vain fantôme ; et toujours, toujours je suis resté désespéré... Mais enfin, Seigneur, le désespoir de la terre m'a jeté dans tes bras, et là, chose admirable ! tout s'est transformé en joies ! là, le plus petit devoir accompli a porté avec lui sa satisfaction. J'ai été heureux sans témoin, sans richesse, sans gloire, sans rien de matériel ni de mondain. Privé de tout, mais abîmé dans

ton sein, soutenu par la foi, plein d'espérance, animé d'une douce charité, j'ai senti que je possédais mieux que le monde, que je te possédais toi-même, et que rien ne pouvait me ravir ce trésor. Mon Dieu, tiens-moi donc lié au bien; fortifie ma foi, sanctifie ma vie; que je ne dise plus une parole, n'accomplisse plus un acte, sans me demander si tu l'approuves. Hélas! Seigneur, j'ai eu bien des regrets dans ma vie; mais jamais, quand j'ai fait le bien, même au prix de la souffrance, jamais je n'ai regretté de l'avoir accompli; et, remarquable contre-épreuve! je n'ai jamais non plus commis une faute sans en ressentir de l'amertume. Oh! mon Dieu, si je voulais voir; comme cette démonstration est puissante! comme cette expérience me parle haut de la vérité de ta loi, de la réalité de ton jugement, de la certitude de mon avenir! Sois donc béni, Seigneur, et pour mes joies et pour mes peines qui, les unes et les autres, m'invitent à revenir à toi; et donne-moi, mon Dieu, de ne plus te quitter!

XIII

Si l'esprit est prompt, la chair est faible.

Mon Dieu, qu'il faut peu de chose pour m'arracher aux pensées les plus hautes, aux actions les plus saintes. Par moment, je me crois élevé pour toujours dans une atmosphère nouvelle, pure, divine; j'y respire à l'aise, heureux, triomphant... et, l'instant d'après, je me retrouve sur la terre et je me brise contre le péché. Il a suffi pour cela d'une parole rude, d'une contrariété passagère; je n'ai pu en soutenir le choc; je suis tombé dans l'impatience, l'irritation, peut-être la colère, et je suis resté séparé de toi, des jours et des semaines entières. Autant ma chute a été prompte, autant mon relèvement a été lent, et quand je me suis trouvé debout, ce n'a été que pour retomber encore! Oh! que ne puis-je retenir captive cette force que parfois tu

me donnes ! que ne puis-je me couper ce bras, ce pied qui me fait broncher ! quand , Seigneur, quand serai-je affranchi de la lourde chaîne du péché ? Mon Dieu, ces luttes me fatiguent, m'épuisent, par moment me désespèrent ! Viens, viens les faire cesser ! Mais , hélas ! ta Parole a répondu : « Ma grâce te suffit. » Tu ne veux pas que je m'élève, satisfait de moi-même. Cette lutte incessante est selon ta volonté. Quand je suis victorieux sur un point, tu veux que je coure sur un autre ; tu veux que ma vie soit un long combat. Eh bien , Seigneur, que ta volonté soit faite ! J'obéirai , je veillerai sur mon cœur, je me tiendrai humble, défiant de moi-même. Mais alors, Seigneur, fortifie ma confiance en toi ; donne-moi de te prier davantage, et soutiens-moi toi-même contre ces pénibles tentations. Que si j'y succombe encore, ce ne soit jamais sans me relever plus fort ; que si j'y cède aujourd'hui, je les surmonte demain ; que de nouvelles victoires me donnent un nouveau courage ; que je ne sois pas tenté de tomber dans le désespoir, en me voyant toujours vaincu. Oui, Seigneur, fais-moi progresser par le succès, comme par l'épreuve. Mais ne permets pas que le succès vienne nourrir ma vanité et me préparer de nouvelles chutes ; que je sente toujours ma dépendance de toi, toujours ta force en moi. Que j'aie bien la conscience que je ne respire que par ton souffle, et que, ton souffle retiré, je serais anéanti. Oh ! mon Dieu, mon Dieu, que de précautions il me faut contre moi-même ! quand donc , dans ton ciel, serai-je complètement délivré !

XIV

Désir de connaître.

Mon Dieu, pourquoi toutes les joies d'ici-bas, même les plus légitimes et les plus douces, sont-elles impuissantes à remplir la capacité de mon âme ? pourquoi un vide pro-

fond, inexplicable, appelle-t-il sans cesse un objet que je ne trouve nulle part? pourquoi, Seigneur, ne puis-je pas même nommer cet objet, et dire ce qui me manque? Profond mystère de mon être; énigme de mon existence; pourquoi tout cela ne m'est-il pas clairement démontré, placé sous mes yeux, dans ma main, avec l'évidence de la réalité? Il me semble que je serais si heureux de te voir face à face, d'entendre ta voix et de vivre sous ton regard. Mais non, tu ne l'as pas voulu, il faut que l'insuffisance du monde visible me pousse à la recherche du monde des esprits. Il faut que je soupire après des biens meilleurs et que, renonçant à la vue, je marche par la foi. Tu l'as voulu ainsi; tu savais mieux que moi ce qui devait m'être bon, et je me sou mets à ta mystérieuse et paternelle direction. Oui, je te cherche, et toutefois, je sens que ce n'est pas dans les ténèbres. Mieux je fixe les regards de mon esprit, mieux je t'aperçois. Quand j'écoute ma conscience, j'entends ta voix. Quand je contemple ton Fils, je vois ton image, et si j'accomplissais mieux ta volonté, je reconnaitrais avec plus d'évidence que l'Évangile vient de toi. Oui, Seigneur, la lumière de la vérité apparaît d'autant plus éclatante à mes yeux que je marche plus près de ta sainteté. Ah! si je voulais t'imiter comme Jésus; si je pouvais vivre complètement en toi, sans doute, alors, je ne serais plus obsédé par le doute, je ne te fatiguerais plus de mes questions, et après avoir été conduit, par la sanctification, à la vérité, je serais conduit, par la vérité, au bonheur. Oui, Seigneur, je sens qu'il en est bien ainsi; tu m'as permis d'en faire plus d'une fois l'expérience. Mais, hélas! tout cela brille un instant dans la nuit de ma vie et disparaît; ma sainteté est un éclair qui passe et que suit bientôt la foudre bruyante et prolongée de mes passions. Mon Dieu, aie pitié de moi; arrache-moi à cette tempête; transporte-moi sous un ciel serein, et donne-moi ta paix, ta joie sur la terre, comme j'en dois jouir pendant l'éternité.

XV

Beaucoup de paroles, peu d'action.

siège
Seigneur, je m'effraye parfois de l'abondance de mes bonnes paroles, de la facilité avec laquelle naissent et s'épanouissent mes bons sentiments. Il y a si loin de mes pensées à mes actes, que je me demande s'il existe le moindre rapport entre eux. Mes paroles évangéliques sont sincères; mes sentiments chrétiens sont réels; comment donc ma vie est-elle si pécheresse? La *piété* est-elle donc pour moi un vain parlage, un exercice de sensibilité? mes lèvres et mon cœur l'ont-ils épuisée avant qu'elle arrive dans ma conduite? En ai-je fait un savoureux plaisir pour mon âme, un moyen de tromper ma conscience et de me dispenser d'agir et de me dévouer? Mon Dieu, je n'ose pas répondre, tant cette idée m'épouvante, et si près elle me paraît de la vérité! Oh! si j'avais fait la millième partie de tout ce que j'ai dit de bon, si j'avais réalisé, dans ma vie, une sur dix mille de mes bonnes intentions, comme je serais saint, et dès lors comme aujourd'hui je suis coupable d'avoir si bien pensé et si mal agi! Je suis mon propre juge, ma bouche me condamne, en attendant que j'entende sortir de la tiéne la même condamnation. — Mais non, Seigneur, je ne puis soutenir cette pensée! Je veux, à l'avenir, être plus sobre de discours, me repaître moins de ma propre contemplation; je veux, Seigneur, soutenu par ta force, ne rien dire sans le faire; ou du moins, veiller sur tant d'occasions de bien agir que je laisse échapper. Ne permets plus que je me paye moi-même du vain bruit de ma voix, de la stérile fécondité de mes sentiments, mais que j'imité Jésus, qui fait ce qu'il dit, et ne descend de la montagne où il est en prière, que pour venir instruire le peuple dans le temple, guérir des malades dans la rue, et multiplier le pain aux pauvres. Que j'aie de lieu

en lieu faisant du bien, que chacun de mes pas soit marqué par un bienfait, et si ma pauvreté s'oppose à des largesses, que je sois généreux en exemples de patience, de support, d'humilité et d'amour. Que je vive constamment occupé, non fatigué, mais occupé d'une bonne œuvre, sans jamais la renvoyer au lendemain, sachant que le lendemain aura sa tâche. Oh! mon Dieu, quelle n'est pas ma paresse! je sens, à l'énumération seule de mes devoirs, mon courage fléchir, et il me semble déjà me voir ne faisant rien demain, après avoir beaucoup parlé et prié aujourd'hui, Seigneur, aie pitié de moi, et qu'il n'en soit pas ainsi!

XVI

Pourquoi suis-je si différent de moi-même?

Mon Dieu, pourquoi suis-je si différent de moi-même? Comment se fait-il que je puisse, de la même bouche, te prier et mentir; du même cœur, t'aimer et te fuir; de la même main, secourir et frapper? N'y a-t-il donc point de distinction entre le mal et le bien? Mais non, tout mon être s'indigne à cette pensée. Suis-je donc à la fois bon et méchant? Une source peut-elle être à la fois douce et amère? Encore non, et cependant, en moi, qui voudrais être un ange, je sens qu'il y a du démon! Je passe ma vie en luttes incessantes, en pénibles déchirements: je n'appartiens ni à toi, ni au monde, toujours partagé, toujours combattu, toujours souffrant et malheureux par cette double nature que je ne puis simplifier. Mon Dieu, délivre-moi donc de moi-même; donne à ma vie l'unité qui lui manque; prends-moi à ton service; brise mes liens d'esclave; conduis-moi pas à pas jusqu'à ce que je puisse marcher. Oh! ne m'abandonne pas à moi-même; ne m'expose pas à la tentation, car je sais par expérience combien, même après les résolutions les plus sincères, après les prières les plus ardentes, je suis encore près de tomber.

Mon ennemi, Satan, m'attend à la porte; il n'attendra peut-être pas que j'aie cessé de te prier pour me jeter un piège, une distraction, et m'entraîner loin de toi par la pensée, alors que mon corps restera là courbé. Seigneur, n'es-tu pas le maître? Mais, pardon, Seigneur, ce n'est pas à moi de me plaindre; je n'ai qu'à m'humilier, et je termine en te criant, du fond de mes angoisses : Seigneur, délivre-moi du péché!

XVII

Travailler à la gloire de Dieu.

Travailler à ta gloire, Créateur des cieux et de la terre, travailler à ta gloire, quelle œuvre immense, magnifique, douce, et, pour moi-même, glorieuse! Et que pourrai-je faire de mieux, Seigneur? Rien! non, rien, je le sens, aussi bien quand je tourne mes regard désabusés vers le monde que lorsque j'élève mon cœur vers toi. Travailler à la gloire des hommes me répugne; travailler à la mienne propre est mesquin; mais travailler à ta gloire remplit toutes les désirs de mon âme, et, grâce à ta condescendance, je puis m'en occuper à toutes heures, dans toutes les positions, devant tous les hommes, monarques et mendiants! Oui, je puis contribuer à ta gloire, en racontant le bien que tu m'as fait et que tu me fais chaque jour. Je puis y concourir en soulageant des souffrances, dépensant mon temps et mes ressources, et montrant ainsi aux hommes ce que peut la grâce dans une âme. Partout et toujours, dans un mot, dans un geste, en montrant la patience, la douceur, la charité que tu inspires, je puis te gagner les cœurs. Oui, Seigneur, cette tâche est belle; elle est douce; c'est avec sincérité que je te le confesse... et cependant, cette tâche, je ne l'accomplis pas! Dès que je me lève pour agir, dès que j'ouvre la bouche pour parler, mes beaux sentiments se dissipent, la plaie mal cicatrisée du péché se rouvre dans mon cœur; le plus

léger contact du monde suffit pour l'irriter; une paille sur ma route me fait trébucher; mon Dieu, mon Dieu, quel étonnant assemblage suis-je donc, que je puisse, à la fois, aimer ta gloire et la mienne, faire un instant ta volonté sainte, et l'instant d'après accomplir la mienne souillée! Mon Dieu, assez d'épreuves! Je n'en puis supporter davantage; viens à mon secours, donne-moi de me donner à toi; fais-moi sortir enfin de ce borborygme d'égoïsme et de vanité, pour m'élever, soutenu par ton Esprit, dans les pures régions de l'amour et de la gloire de mon Sauveur. Mon Dieu, mon Dieu, que cette prière ne soit pas encore un tissu de vains mots, mais une vivante réalité!

XVIII

L'exemple de Jésus-Christ.

Oh! Seigneur, si je pouvais avoir toujours devant les yeux l'exemple vivant de ton Fils! si je pouvais le voir marcher devant moi, comme jadis dans les rues de Jérusalem; si je pouvais entendre résonner sa voix divine, contempler sa face paisible, comme ce modèle me ferait du bien! Je trouverais là un fil conducteur pour ma vie incertaine, et des inspirations dans toutes mes difficultés. Mais, hélas! ce modèle que j'admire, je suis loin de l'imiter; je ne vais pas même le contempler dans l'Évangile. Je pourrais vivre en compagnie de Jésus, et j'aime mieux vivre dans la société des hommes, comme moi pécheurs. Rarement je songe à comparer ma conduite à celle de mon Maître; j'aime mieux chercher mon modèle parmi mes semblables. Si du moins je me mettais en présence des plus saints pour les imiter, mais non; j'aime mieux me mesurer aux pires, afin de m'excuser. Chaque fois que je pêche, je me plais à en chercher un plus coupable que moi; mes comparaisons n'ont pas pour but de me faire avancer en m'humiliant, mais de me

retenir où je suis, en me justifiant. Je dis volontiers, avec le pharisien, montrant du doigt le péager : « Je ne suis pas cet homme-là ! » Si du moins mes pensées orgueilleuses se traduisaient naïvement en paroles entendues de mes frères, peut-être aurais-je la chance d'en rougir et d'être repris par eux. Mais non ; ma vanité, plus habile, reste silencieuse et se contente de me parler tout bas. Pour n'être pas empêchée, elle m'encense en secret, et si tu la laisses faire, Seigneur, je deviendrai cent fois pire en me croyant encore meilleur ! Mon Dieu, mets donc devant mes yeux la vie sainte de Jésus ; mets dans mon cœur le désir de la reproduire, et me donne la force d'accomplir ce saint désir.

XIX

Les afflictions.

« Un abîme appelle un autre abîme, » une affliction une autre affliction. Hier, tu me frappais, Seigneur. Aujourd'hui, tu me frappes encore, et ton dernier coup me semble toujours plus rude que le précédent. N'y a-t-il aucune provocation de ma part dans l'épreuve que tu m'envoies ? Hélas ! je le crains bien, ou plutôt j'en suis convaincu ; quand, remontant dans ma vie, j'y cherche le fil des événements qui ont amené tes châtimens, je me retrouve moi-même au point de départ : c'est moi qui me suis préparé jadis le chagrin qui me ronge maintenant. Ah ? si j'avais voulu te croire, quand tu me parlais dans ma conscience ! Si j'avais su reconnaître ta patience dans ta longue attente ! mais non, ton support m'a semblé une approbation, ou plutôt, c'est moi qui ai voulu m'y méprendre. Oh ! mon Dieu, aujourd'hui, mes yeux sont ouverts. J'ai compris ta leçon ; retire ta main appesantie sur ma tête, et surtout donne-moi de profiter de tes corrections. Donne-moi de trembler à la pensée que tu peux encore me les envoyer plus rudes, plus terribles, et de

te bénir de ce que tu m'as épargné. Mais peut-être ne suis-je pas au terme? peut-être, demain, me réserves-tu quelque chose de pire qu'aujourd'hui? Oh! prends pitié, Seigneur, je n'aurais pas la force de le supporter! non, non, mais fais-moi trouver une issue à toutes mes angoisses, que je puisse voir ton nom écrit en traits d'amour, après l'avoir contemplé en traits de colère. Mais non; ta colère est encore de l'amour; tu me frappes, parce que tu m'aimes, je le sais; je voudrais t'en rendre grâce, et toutefois, je te prie encore de me soulager au milieu de l'épreuve. Tu l'as dit: tu n'éprouves personne au delà de ses forces. Seigneur, les miennes sont épuisées; cesse de m'éprouver, ou du moins viens me fortifier, afin que je puisse dire avec ton Fils, à Gethsémané: « Père, que ta volonté soit faite, » car je sais que si Jésus est mort, il est enfin ressuscité.

. XX

• Etre vrai.

Mon Dieu, donne-moi d'être simple, vrai, sincère en toutes choses. Que ma parole et mes actes ne soient qu'une empreinte fidèle de ma pensée. Que je n'en exagère ni n'en affaiblisse l'expression. Oh! que la vie serait plus douce, si nous voulions nous donner pour ce que nous sommes! Comme la confiance s'établirait vite, gagnerait les cœurs et multiplierait nos joies spirituelles! Mais, hélas! chacun se tient sur la réserve; chacun a deux manières d'exposer le même fait, et, en voyant la défiance d'autrui, on devient soi-même défiant. Le mal nous gagne, et nous sommes tout étonnés d'avoir fait ce que nous détestons. Mon Dieu, arrache-moi à cette funeste contagion; donne-moi le courage d'être toujours vrai; donne-moi l'humilité nécessaire pour rester parfaitement simple; donne-moi la charité pour être sincère, même envers ceux que je risque de blesser.

Mais est-ce bien l'exemple d'autrui qui m'entraîne à farder, dénaturer ou taire la vérité ? N'est-ce pas souvent ma propre passion ? N'ai-je rien à cacher de mes actes et de mes pensées ? N'ai-je pas la vanité de me grandir dans l'opinion ? Le calcul n'entre-t-il pour rien, même dans mes sacrifices ? Et, s'il en est ainsi, puis-je accuser mes frères de mon manque de simplicité et de véracité ? Non, Seigneur, et si je voulais plonger plus avant dans les replis de mon cœur, peut-être trouverais-je encore, dans cette responsabilité rejetée sur les autres, un nouveau signe de mon manque de simplicité et de droiture. Comme notre premier père, je dis volontiers : Ce n'est pas moi, c'est la femme que tu m'as donnée ! Oui, Seigneur, cette fois, voilà bien la vérité : j'aime la sincérité, je lui rends hommage, et, en cela, je me condamne moi-même ; c'est moi qui fais le mal, c'est moi qui veut le cacher aux hommes, c'est moi qui, de mille manières plus ou moins subtiles, sais si bien fausser la vérité. Ah ! Seigneur, si je n'en avais pas tant l'habitude, je serais plus sensible à cette triste découverte, je te demanderais plus ardemment la guérison de ce mal, et toi, sans doute, tu me guérirais. Purifie donc mon cœur, et alors mes lèvres diront toujours la vérité.

XXI

La communion des saints.

Mon Dieu, je te rends grâces de la communion de sentiments et de pensées que tu as établie entre tous tes enfants. Oui, Seigneur, elle m'est infiniment douce, parce qu'elle fortifie ma foi et me donne des amis dans toutes les contrées, dans tous les siècles. Béni sois-tu d'avoir mis un écho dans mon cœur pour retentir à la Parole de Jésus, de Paul, de Pierre, de Jean, et de tous les frères qui m'ont laissé l'expression de leurs pensées. En les lisant, il me semble que je vis en eux, qu'ils revivent en moi ; que je les connais, qu'ils

m'ont connu, et que déjà nous nous donnons la main. Fais-moi donc trouver le temps de méditer les paroles de ceux que tu as déjà rappelés à toi, et l'occasion d'entendre ceux qui peuvent, encore, de vive voix, m'entretenir de ta bonté. Donne-moi de chercher, en tous, ce qui m'édifie, de supporter ce qui m'étonne, de redresser avec douceur ce qui me semble dévié, et que jamais l'aigreur ne vienne altérer cette précieuse communion. Mais, hélas! nous aimons souvent mieux contredire qu'applaudir, mieux discuter que sentir. Nous aimons à porter la cognée de la dispute où nous devrions verser l'huile de l'onction, pourvu que le résultat de nos efforts soit de nous donner raison! Oui, Seigneur, cet être capable de jouir de la communion des saints, est le même qui se plaît à disputer avec les saints! cet être qui cherche la vérité et l'édification est le même qui, par vanité, tord la vérité et ruine l'édification; et cet être contradictoire, c'est moi, moi qui te demande d'enlever de mon cœur cette susceptibilité orgueilleuse, pour me laisser jouir en paix de la sainte communion avec tous les chrétiens. Hélas! Seigneur, ma prière, aujourd'hui comme tant d'autres fois, a commencé par une action de grâces, et elle finit par un aveu! Eh bien! je t'en remercie encore, c'est me faire du bien que de m'apprendre à me connaître; découvre-moi, Seigneur, toutes les plaies de mon cœur, les unes après les autres, et viens ensuite y verser le baume de ton pardon, afin qu'un jour, complètement guéri et sanctifié, je n'aie plus qu'à te rendre grâce dans un éternel alléluia!

XXII

La paix.

Mon Dieu, je soupire après la paix, la paix de l'âme, la paix dans ton sein, loin de toutes les misères matérielles et morales qui troublent ce bas monde. Je suis fatigué de tant

d'agitations autour de moi et en moi; tout me paraît petit après m'être apparu grand; le monde entier me fait pitié; je me fais pitié à moi-même, et je soupire après ma délivrance de ces luttes, de ces passions, encore plus qu'après mon affranchissement de mes fatigues et de mes douleurs. Seigneur, en attendant la paix dans le ciel, donne-moi la paix sur la terre; la paix avec les hommes, en vivant en charité; la paix dans ma conscience, en évitant le mal; la paix et la joie dans mon âme, par la lecture de ta Parole, la méditation de tes miséricordes, et la prière, sous l'influence de ton Esprit. Que désormais les petites tempêtes des passions humaines passent sur ma tête, sans m'atteindre, en attendant qu'elles soient bien loin sous mes pieds. Que j'accepte, sans murmures et sans efforts, les événements que tu diriges; que j'envisage, sans plus m'en étonner, la méchanceté et l'injustice des hommes à mon égard; apprend-moi à aimer ceux mêmes qui ne m'aiment pas, et à prier pour ceux qui me haïssent. Je veux agir encore, Seigneur, puisque tu me laisses encore sur la terre, mais que j'agisse dans le calme avec sérénité. Oh! si je pouvais entrer dans cette voie nouvelle, si je pouvais m'y maintenir au milieu du tumulte du monde, comme j'y suis à cette heure dans le silence de la retraite, quelle félicité! Ce serait le ciel sur la terre! Mon Dieu, donne-moi donc ta paix, cette paix que rien ne trouble, cette paix que le monde ne peut donner; cette paix qui procède de ton pardon complet et de l'assurance de ton amour.

XXIII

Les joies du devoir accompli.

Seigneur, quelle douce joie donne le sentiment d'un devoir accompli! Il semble que tu aies voulu placer la récompense même à côté du verre d'eau donné, et ainsi nous encourager à te suivre toujours de plus près. Le bien que je fais, au lieu

de me fatiguer, me donne le désir de recommencer, et si je n'y persévère pas, c'est que je laisse à la tentation le soin de revenir m'assiéger. Mais je le reconnais, Seigneur, je ne me suis jamais repenti d'avoir fait ta volonté, tandis que j'ai bien souvent regretté de l'avoir négligée. Béni sois-tu, d'avoir ainsi placé la joie à côté du sacrifice, et donné, par cette union même, une évidence nouvelle à la vérité, un attrait de plus à la sanctification, un encouragement à toujours avancer.

Oh! si je pouvais rester toujours dans cette sphère de pensées et d'actions, toujours songer à toi pour t'obéir, à mes frères pour leur faire du bien, à mon âme pour la purifier; si le pouvais ainsi suivre, même de loin, l'admirable et simple modèle que me donne Jésus-Christ, quelle constante félicité! heureux en projetant une œuvre sainte, heureux dans son exécution, heureux après l'avoir accomplie, toujours heureux, parce que je serais toujours saintement occupé. Oui, à cette heure, cela me semble facile, je garantirais même ma réussite si je n'avais pas, hélas! si souvent succombé après les meilleures résolutions; en sorte qu'aujourd'hui, après cette heure de recueillement, je n'ose plus me mettre en marche, crainte de heurter au premier pas contre un piège, et de tomber. Combien de fois j'ai expérimenté que si l'esprit est prompt, la chair est faible! Eh bien! Seigneur, je veux te demander l'humilité, la défiance de moi-même, une vigilance de tous les instants. Donne-moi de me sentir dans ce monde comme au milieu d'une épaisse forêt, où, derrière chaque arbre, derrière chaque broussaille, se cache un ennemi de mon âme; oui, derrière chaque homme, derrière chaque circonstance, se trouve une tentation, un piège, un péché; donne-moi donc de marcher toujours armé contre le mal, toujours vigilant contre la tentation.

XXIV

Réprimande des frères.

Mon Dieu, comment se fait-il que je puisse accepter les reproches de ta Parole, comment se fait-il que je puisse m'accuser vivement moi-même et qu'en même temps je ne puisse pas entendre la moindre réprimande de mes frères sans en être blessé? Comment se fait-il que les observations me soient d'autant plus dures qu'elles sont plus justes? et, chose étrange! comment se fait-il que celles qui ne sont pas fondées, alors même qu'elles sont rudés, me blessent si peu, et parfois même me soient agréables? Hélas, Seigneur, je me sonde jusqu'au fond, et c'est dans ma conscience que je trouve la réponse à mes propres questions. Si je me confesse à toi, si je me fais des reproches à moi-même, c'est que le péché me pèse et que je crois l'amoindrir en le déplorant en ta présence; il me semble que par cette apparente humilité je rachète mes fautes. C'est bien moins la haine du mal que la peur de son châtement qui me fait parler. Aussi je t'expose bien plus volontiers mon passé que je ne te demande de sanctifier mon avenir. Oui, Seigneur, voilà pourquoi la correction fraternelle m'est pénible, c'est qu'elle n'efface pas mes fautes d'hier, et qu'elle me fait craindre que mes frères n'épient celles que je commettrai demain. Je ne hais pas le péché, je hais le censeur. Oui, toutes ces contradictions ne sont qu'apparentes; tout s'explique par ma propre passion. Et peut-être à cette heure me sais-je bon gré d'avoir eu l'habileté de faire cette découverte, au lieu de désirer d'en profiter! Mon Dieu, je n'ose plus ouvrir la bouche; je crains de mentir en te priant! Mon Dieu, pardonne-moi; mon Dieu, guéris-moi; mon Dieu, fais tout à ma place, car je ne puis rien faire que de m'abîmer dans le sentiment de mon néant!

XXV

Seigneur, où es-tu ?

Où es-tu, Seigneur, où es-tu ? Oui, tes œuvres parlent de toi ; mais ce n'est pas assez, je voudrais te voir et t'entendre toi-même ! Hélas ! mon souhait n'est pas plutôt formé que j'en sens toute la vanité, et je retombe sous le poids de mon invincible ignorance ! Ce poids m'écrase ; je ne puis ni le soutenir ni m'y soustraire. Je sais que je ne te verrai pas dans ce monde, et cependant je ne puis m'empêcher de le désirer.

Merci, Seigneur, merci. Je viens d'entendre ta réponse : mon ardent désir de te voir, jamais satisfait ici-bas, me conduit au désir de te chercher dans les cieux ; plus ma soif reste inassouvie dans le temps, mieux je comprends que tu te réserves de l'apaiser dans l'éternité. Eh bien ! oui, Seigneur, j'attendrai patiemment cette nouvelle vie ; en l'attendant, je m'efforcerai de m'y préparer et deviendrai moins indigne de toi. Oui, mon Dieu, maintenant je veux te rendre grâce de m'avoir obligé à marcher quelques jours par la foi, pour me fournir l'occasion de t'obéir sans te voir ! Béni sois-tu, d'enoblir ainsi mes pensées. Hélas ! si tu m'apparaissais à cette heure, peut-être ton apparition, preuve irrésistible, ne ferait-elle qu'endurcir mon cœur. Alors, je céderais à mes yeux et non à mon cœur ; à mes intérêts et non à mes sentiments. Ta présence me ferait peut-être obéir par crainte, et ton absence me permet d'obéir avec amour. Oui, Seigneur, tout est bien, je le comprends à cette heure... et cependant, je soupire encore après le bonheur de te voir : où es-tu, Seigneur, où es-tu ? Mais pardon, mon Dieu, pardon. Donne-moi plus de foi, plus de patience et plus d'amour ; alors ma vie, mieux remplie, ne me laissera plus pousser ces vains soupirs.

XXVI

Penser à Dieu, est-ce l'aimer?

Mon Dieu, la lenteur de mon âme à s'élever à toi est-elle le partage de l'humanité entière, ou le mien en particulier? Je me sens, pour te prier, une profonde incapacité! Quand je m'adresse à toi, je pense, je médite, je sens peut-être; mais bien certainement je n'aime pas, ou du moins, il est si rare que mon cœur soit ému, que je puis dire avec ton prophète: « Il est sec comme un désert sous l'ardeur de l'été. » L'émotion me gagne au milieu de la foule émue, ou bien dans l'épreuve, mais non dans la solitude ou la prospérité. Je puis être effrayé par le danger, je ne sais pas être attendri de reconnaissance. Je disserte, je ne prie pas. Mon Dieu, ne vaudrait-il pas mieux me taire? Mais non, Seigneur, non; car si je suis insensible à ton amour, du moins je sens mon insensibilité; je te la confesse, et je te demande de me guérir. Non, la honte de ma froideur ne me fera pas dire ce que je n'éprouve pas. J'aime mieux me taire sur mon amour que d'en parler sans sincérité. Oui, je devrais t'aimer, je le voudrais, mais je ne puis pas dire: Je t'aime, je t'aime par-dessus toutes choses, ô mon Dieu! Si j'agis pour toi, c'est bien plus par besoin d'activité que par dévouement; si je t'obéis, c'est par conscience et non avec entraînement; heureux encore quand ce n'est pas poussé par l'habitude ou le respect humain! Mon Dieu, tous les hommes sont-ils donc comme moi? Il me semble que ce soit impossible! Je veux croire qu'il y aura cinq justes dans Gomorrhe pour m'assurer ton support. Ah! je comprends, à cette heure, la nécessité du Sauveur juste et saint que tu m'as donné, c'est Lui seul, c'est Christ qui retient ton bras suspendu sur ma tête, c'est Lui qui calme ta juste indignation; Lui qui efface mes péchés, ma froideur, mon ingratitude. — Oh! sans toi, Jésus, je le sens, je se-

rais cent et cent fois perdu. Intercède, intercède pour moi, obtiens, pour ton pauvre racheté, un peu de cette charité qui remplit ton cœur, et qu'enfin je puisse aimer un peu Celui qui m'a tant et tant aimé. — Mon Dieu, est-ce mon âme ou mon imagination qui a parlé? Tu le sais; pour moi, je n'ose prononcer, mais quoi qu'il en puisse être, je m'abandonne à ta miséricorde; tu m'as déjà tant pardonné!

XXVII

Le monde glorifie la créature et non le créateur.

N'est-il pas étrange, Seigneur, que le monde entier retentisse du bruit de la sagesse, des victoires, des découvertes, des crimes même de tes créatures, et que ta propre gloire reste inaperçue de ces yeux si clairvoyants? Comment se fait-il qu'il y ait tant d'éloges pour ceux qui déplacent quelques pellées de terre, et un si profond silence pour Celui qui a créé l'univers? Pourquoi cette admiration pour l'astronome qui découvre une étoile, et ce calme froid à la pensée de Dieu qui a tiré des étoiles innombrables du néant? Pourquoi puis-je me faire écouter en parlant d'un génie que tu as créé, tandis que je fatigue si vite en parlant de toi, auteur de ce génie? Quelle étrange répulsion pour le bienfaiteur! Tous les matins, des êtres raisonnables voient surgir ton soleil; tous les soirs, apparaît des milliers d'astres, et cela sans étonnement, sans pensée même pour celui qui les a lancés dans l'espace! Oh! quelle folie, si ce n'est pas de l'ingratitude! quelle stupidité, si ce n'était du péché! Oui, le mal a obscurci notre entendement; nous ne te voyons pas parce que nous ne voulons pas te voir. Oh! mon Dieu, donne-moi de te regarder face à face; de te chercher dans toutes tes œuvres; de voir partout les signes de ta puissance et de ta bonté. Donne-moi de les montrer à mes frères, de diriger vers toi leurs pensées, d'élever à toi leurs

regards, à travers les globes infinis qui éblouissent l'univers. Et quand ils seront écrasés de ta grandeur, donne-moi de leur montrer alors ta miséricorde dans ton Évangile. Oh! si j'étais plus pénétré de reconnaissance pour tes bienfaits, je saurais bien rappeler ton nom et ta gloire aux hommes qui les oublient. Mais, hélas! je tombe moi-même dans les torts que je leur reproche. Je m'arrête souvent en admiration devant les œuvres humaines, au lieu de remonter à la source de l'humanité. Pardonne, Seigneur, et désormais donne-moi de m'élever de la créature au Créateur; de la matière à l'Esprit; des œuvres chrétiennes même vers Celui qui les a inspirées!

X XVIII

La prospérité endurecit.

Mon Dieu, je ne puis porter mes regards ou mes pensées autour de moi, sans y trouver des êtres pauvres, souffrants, sans connaissance, déshérités de tous les biens qui sont accumulés sur ma tête. Je suis en santé, et tant d'autres sont malades! J'ai du pain, et tant d'autres en manquent! Je te connais, et tant d'autres t'ignorent! et cependant, si prospère au milieu de ces êtres misérables, je n'en suis pas étonné! Cela me paraît tout simple, et je frémis à la pensée que cet ordre pourrait être renversé, que c'est moi qui pourrais être dans un hospice, moi sans asile, moi mendiant! Qu'ai-je fait pour être mieux traité que tant d'autres qui valent mieux que moi? Rien, et toute ma prospérité n'a réussi qu'à me durcir le cœur! Oh! mon Dieu, je tremble à cette pensée, et je me dis que peut-être la coupe de ta patience va déborder, et ta juste indignation se répandre comme un fleuve de feu sur ton indigne serviteur! Mon Dieu, ne permets pas que je méconnaisse plus longtemps les appels de tes bienfaits. Donne-moi de courir au secours de mes frères;

de dépenser, au service de ceux qui souffrent, cette santé, ces biens, cette influence que tu m'as donnés, pour les administrer à ta gloire et à leur soulagement. Donne-moi de me rappeler que tout cela ne m'appartient pas, que je n'en suis que l'économe, que le refuser, c'est dérober mon maître. Ou plutôt, mon Dieu, donne-moi des pensées plus douces; fixe en moi le souvenir de ces paroles de mon Sauveur : « Toutes les fois que vous faites cela pour l'un de ces plus petits, vous le faites à moi-même. » Enfin, Seigneur, donne-moi d'user généreusement de ces trésors que la rouille consume et qui, dans deux jours, me seront retirés pour me laisser paraître devant toi, dépouillé de tout ce qui ne sera pas esprit, amour et sainteté.

XXIX

Vide de l'âme.

Mon Dieu, rien ne peut combler le vide de mon âme ici-bas. Riche de santé, d'amis, pourvu de toutes les nécessités de la vie, je soupire encore après des biens meilleurs; ma famille elle-même ne peut me suffire; aimé, caressé; heureux autant qu'on peut l'être ainsi, je ne suis pas rassasié. J'ai soif d'infini, de connaissance, de vie, d'affection et même soif de santé, sans pouvoir jamais satisfaire à plein un seul de ces désirs. Ah! quand pourrai-je sortir de ma prison terrestre et m'élever libre dans les cieux! quand pourrai-je te connaître comme tu me connais, t'aimer comme tu m'aimes? quand serai-je au milieu de ces anges, célébrant ta gloire, contemplant ta face radieuse? quand goûterai-je ces rassasiements de joies qui sont à ta droite pour toujours?

Mais, Seigneur, en attendant que tu m'appelles de la terre au ciel, envoie ton ciel sur la terre. Donne-moi plus d'amour, de support, de patience envers ces frères que

j'aime si peu et qui, mieux aimés, me rendraient plus heureux. Donne-moi plus de dévouement, de douceur, de bons exemples à transmettre à ma famille qui, mieux élevée, me donnera plus de joies chrétiennes. Donne-moi plus de foi pour contempler ta cour céleste, plus de sainteté pour mieux ressembler à tes anges, et alors je me sentirai plus près d'eux et de toi, plus paisible, plus joyeux même au milieu de ce monde triste et troublé. Oui, je le reconnais à cette heure, ce n'est pas toi, c'est moi qui mets des bornes si étroites à mes affections, à mes connaissances spirituelles, à ma sanctification, et ainsi à mon bonheur. Ta Parole, si riche en instruction, m'est ouverte, c'est moi qui ne la lis pas; ton Saint-Esprit m'est offert, c'est moi qui ne veux pas l'accepter. Je puis tout te demander, obtenir, et je ne demande rien que du bout des lèvres. Donne-moi donc, Seigneur, d'aller me désaltérer aux sources qui jaillissent, sous ma main, sur la terre, avant de crier : J'ai soif de l'infini, soif de l'éternité.

XXX

Patience.

Mon Dieu, donne-moi de la patience : de la patience en face des événements trop lents à mon gré; de la patience pour ceux qui me contredisent ou m'entravent; de la patience pour ceux même qui sont injustes à mon égard. Mais, hélas! ce n'est peut-être pas dans ces grandes occasions que j'en manque, c'est chaque jour, dans les détails de la vie, envers ceux qui m'entourent, qui m'aiment, qui me servent, envers moi-même, impatienté de ne faire pas mieux ou plus vite. Quelle folie, Seigneur, est la mienne, de m'irriter contre les événements qui passent au-dessus de ma tête, contre la matière inerte sous mes pieds, contre tout ce qui reste impassible à ma voix et sous ma main irritées!

Et aussi quel manque de confiance envers toi, Seigneur, qui diriges toutes choses! Si je cherchais ta volonté et non la mienne, m'irriterais-je contre ce que tu permets ou empêches? Si j'étais véritablement humble, trouverais-je étonnant que mes semblables fussent pécheurs et méchants? Non, Seigneur, c'est bien moins l'injustice que les contrariétés qui me révoltent, et toute ma sagesse consiste à couvrir mes impatiences de prétextes chrétiens! Je m'irrite en ton nom; je viole le devoir au nom du devoir, et je crois m'être justifié, en prouvant avec colère que les autres ont des torts! Mon Dieu, que de misères en moi! Je ne puis poser la main sur un point de mon cœur sans y trouver une plaie! Parfois je voudrais être lié de tous mes membres pour n'avoir plus la liberté de pécher. Mais, hélas! encore alors mon cœur insoumis violerait en silence tous tes commandements. C'est donc mon cœur que je te supplie de changer; fais de moi ce que tu voudras, mais arrache de mon sein l'amour du péché!

XXXI

— Tout me lasse, excepté toi, Seigneur.

Tout me lasse, Seigneur, excepté toi. Toute joie s'épuise et me fatigue, excepté celle puisée dans le devoir; il n'y a qu'un temps que je ne regrette pas, celui passé dans l'obéissance, même dans l'obéissance dure à ma chair. Oui, j'en conviens, je suis encore sensible au monde et à ses convoitises, mais je ne puis m'abandonner à un seul de ses plaisirs sans en éprouver aussitôt des regrets; une activité sainte est la seule dont je ne me repente jamais. Béni sois-tu, Seigneur, de m'avoir donné cette démonstration, évidente pour mon âme : la sainteté, c'est la vérité; t'obéir, t'aimer, c'est le bonheur. Ah! je n'ai plus besoin de longues réflexions pour me montrer les objets de ma foi; l'expérience a parlé,

et je suis convaincu : ma vie, mes sentiments, mes joies, mes peines, tout, tout vient à l'appui de cette vérité : en toi seul, mon Dieu, en toi seul est la félicité. Mes passions pourront bien encore, par moment, obscurcir cette lumière ; mais, leur vapeur dissipée, je la reverrai plus brillante que jamais, et toujours j'en reviendrai à dire dans le calme : t'aimer et t'obéir, Seigneur, c'est la félicité. Mais je sais, ô mon Dieu, par ma triste expérience, que cette vérité, reconnue même au milieu de mes désobéissances et de ma froideur, je sais que cette vérité, toute lumineuse qu'elle est, reste impuissante pour réchauffer mon cœur. Le plus souvent je la contemple avec indifférence ; je la dédaigne et j'agis comme persuadé du contraire. Je cherche alors le bonheur partout, excepté où il est. Je sais d'avance que je ne l'y trouverai pas, et cependant je ne veux pas renoncer à cette vaine tentative ! Il faut que je tombe, que le mal s'accomplisse, que le remords s'ensuive, pour que je sois de nouveau remis sur la voie droite. Seigneur, ce n'est pas à toi, mais à moi, que je veux m'en plaindre, et toutefois, je t'en supplie, ne m'abandonne pas dans ces éternelles vicissitudes de chutes et de relèvements ; tire-moi de cet abîme et me place, inébranlable, dans ton obéissance et dans ton amour !

XXXII

Mort.

Mon Dieu, on me parle de maladie et de mort, et je me dis que moi aussi je dois mourir ; peut-être bientôt, à l'heure où j'y compterai le moins ; et, dans ce moment, j'avoue que je n'y compte guère. Cette pensée m'attriste. Quand elle me saisit fortement, elle m'épouvante ! Et pourquoi donc ai-je peur de mourir ? ta grâce n'a-t-elle pas effacé tous mes péchés ? ton ciel ne m'est-il pas assuré ? et cependant, je te l'avoue, je crains encore la mort, je n'en soutiens la perspec-

tive que parce que je la crois éloignée; dès que je me la figure à la porte, je n'en veux plus! Je prétexte intérieurement ma famille, mes affaires; il me semble que si tout était réglé ici-bas, je délogerais avec moins de peine. Mais n'ai-je réellement d'autre motif que de « disposer de ma maison » avant de mourir? n'est-ce pas l'incrédulité? n'est-ce pas l'amour de la vie terrestre, mondaine, pécheresse? partirais-je beaucoup plus volontiers si ma fortune était centuplée, ma famille prospère, mes affaires réglées? Hélas! je crains bien le contraire. C'est alors surtout que je regretterais la vie, parce qu'elle me serait devenue plus douce; alors je demanderais encore les quinze années ajoutées à la vie d'Ezéchias, et je ne manquerais pas de raisons à t'alléguer pour les obtenir. Oui, Seigneur; je le sens, la peur de la mort vient de l'incrédulité. J'ai peur de la souffrance, mais encore plus du néant. Je ne redoute pas ta colère, je sais que tu m'as pardonné; et, chose étrange! rassuré sur mon salut, je tremble à la pensée de la mort! Je crois à ton ciel et je doute d'un avenir! Quelle contradiction, Seigneur! Je ne puis me l'expliquer; mais toi, tu peux la faire disparaître en fortifiant ma foi. Donne-moi donc de croire, de me confier sans réserve en toi, qui m'as tout donné, « la vie, le mouvement et l'être. » Je sais que tu le peux; tu l'as déjà fait; par moment, j'ai possédé cette pleine confiance en toi, ce détachement réel de la terre; il me semble qu'alors je fusse volontiers parti pour être avec Christ. Eh bien, Seigneur, rends-moi cet heureux état d'âme, et que je puisse attendre, paisible, joyeux, dans la sanctification, mon passage du temps à la bienheureuse éternité!

XXXIII

•Deux volontés.

Mon Dieu, je suis las de moi-même, las de vouloir sans pouvoir, las de tenter pour toujours échouer dans mes meilleures résolutions. Je suis tellement attristé de mon impuissance, que je voudrais parfois ne plus avoir de liberté et n'être sous ta main puissante qu'une créature poussée par l'instinct au bien, et contrainte de le faire. Je voudrais n'être qu'un, et je sens que je suis double. Seigneur, anéantis donc ma volonté mauvaise, que je ne sois plus tiré dans tous les sens à la même heure et épuisé sous ces longues luttes, avant d'avoir encore rien accompli. Mais, hélas ! je sens que je te demande une impossibilité ; mon expérience du passé me dit qu'il en sera encore ainsi à l'avenir, jusqu'à ce que cette chair mortelle ait revêtu la glorieuse immortalité. Oh ! que cette attente est pénible ! Du moins, Seigneur, ne m'abandonne pas, tiens-toi toujours plus près de moi ; diminue mes tentations ; multiplie mes victoires ; donne-moi, non plus de courtes heures, mais de longs jours de paix, dans l'amour et le dévouement. Soutiens mes mains dans l'action, comme les bras de Moïse pendant la prière. Que ton Esprit soit prompt à réprimer mes mauvaises pensées, prompt à me pousser, malgré ma paresse, vers une activité sainte ; et lorsque j'aurai travaillé, Seigneur, avec succès, ne permets pas que je souille mon œuvre en la rapportant à ma gloire, mais que je reste prosterné dans la douce et sainte humilité.

XXXIV

L'œuvre glorieuse du chrétien.

Quelle œuvre glorieuse, Seigneur, que celle dont tu veux me charger sur la terre : m'unir à toi par la sainteté et l'amour ; travailler avec toi, non pas à la création des mondes, mais à une création plus grande, la création des bienheureux ! m'appeler à sauver des âmes, à faire des anges, à répandre la vie éternelle, à donner le bonheur des cieux ! O mon Dieu ! quelle œuvre glorieuse pour moi, chétive créature ! et combien est facile cette œuvre magnifique : répandre ton Evangile, parler de ta miséricorde, témoigner de l'affection, vivre dans la confiance et la paix. Oh ! comment se fait-il que cette œuvre si belle ne remplisse pas toute ma vie ? comment puis-je avoir une autre pensée, une autre ambition ? quelle folie de m'éloigner de cette atmosphère pure, céleste, pleine de félicité ! Ah ! Seigneur, ma folie s'explique par ma faiblesse : je veux et je ne puis. Mais voici, je te prierai, te prierai encore, jusqu'à ce que ma force égale mon désir. Donne-moi, Seigneur, cette vigilance, ce zèle, cet amour qui soutenaient tes apôtres. Si je ne puis, comme eux, m'employer à la conversion d'un royaume, d'une ville, je puis du moins travailler à l'édification de ceux qui m'entourent ; je puis ouvrir l'Evangile devant tant d'êtres que, chaque jour, j'aborde sans en parler ! Ah ! si seulement je profitais des occasions que tu me donnes ; si je parlais aussi souvent de toi que de moi, ou de tant d'autres êtres qui me sont étrangers, sans doute, à cette heure, j'aurais moins à gémir et plus à rendre grâce. Mais il semble que j'attende des fruits d'une semence que je n'ai pas jetée ; que je veuille recueillir où je n'ai pas semé. Orgueil et paresse ! Mon Dieu, pardonne, donne-moi des forces, qu'une fois enfin je me

dévoue complètement à toi, à l'avancement de ton règne, et chez mes frères et dans mon propre cœur.

XXXV

Prières vaines.

Hélas! Seigneur, au moment d'ouvrir les lèvres pour te prier, une crainte me saisit : je t'ai prié si souvent de me changer, et si souvent je suis resté de même, que je crains à cette heure, en te demandant de nouvelles forces, de n'en pas plus profiter que par le passé. Je crains de tourner tes grâces en dissolution et de mériter ta colère, précisément par la prière qui devrait m'attirer ta bénédiction! Si, une fois sur cent, j'avais profité des secours que tu m'as envoyés, une fois sur cent, suivi ta volonté! Mais non; il semble que je prenne plaisir à constater et aggraver par mes prières les fautes nouvelles que je vais commettre; tu veux que je sois exaucé, et moi je ne le veux pas! Après l'avoir demandé, je m'y suis opposé! Mieux vaudrait n'avoir jamais prié! Seigneur, je n'ose pas continuer; je ne sais que te dire que je ne t'aie déjà dit et redit. Mais voici; tu le veux, et mon cœur m'y pousse; tu le veux, je te prierai, au risque de te répéter pour la millième fois la même parole et de t'exposer des besoins que tu connais mieux que moi, Seigneur; que ton Esprit me saisisse au milieu de cette prière, qu'il reste en moi quand j'aurai cessé de te parler, qu'il me suive partout, qu'il règne dans mon cœur; qu'il soit mon maître, me dirige et ne me quitte plus; que je le retrouve à l'approche des tentations; qu'il me découvre les ruses du malin; qu'il me soutienne dans la lutte, et surtout, Seigneur, donne-moi cet Esprit de paix, de douceur, d'activité dans la foi et dans l'amour; que je sois plongé dans cette atmosphère de sainteté, et que je ne puisse faire un pas, lever la tête sans m'en sentir couvert et inondé.

XXXVI

Savoir n'est pas agir.

Ah ! Seigneur, si j'accomplissais seulement la centième partie de ce que je sais être bien ! Mais non, j'apprends toujours et je ne fais jamais. Sans cesse je feuillette ta Parole, je prie, je médite, je lis, j'entasse connaissance sur connaissance, sans songer à m'en servir. Quel article de la loi m'est inconnu ? Aucun ! et lesquels sont par moi négligés ? Tous. Quelle promesse de ton Évangile n'ai-je pas lue et relue ? Aucune ! et laquelle a manifesté mon ingratitude ? Toutes ! Pour comble de honte, je me fais gloire de savoir, de discerner, de sonder jusqu'au fond ta volonté, et quand je l'ai bien comprise, bien élucidée, je la note, j'en parle, sans la pratiquer. Il semble que l'étudier soit pour moi l'observer ; tandis que la connaître sans la pratiquer est en réalité un juste motif de condamnation. J'ai lu dans ta Parole que tu frapperas le fils qui, connaissant ta volonté, ne l'aura pas faite ; j'ai trouvé ta menace méritée, je l'ai dit à mes frères et je ne me le suis pas dit à moi-même ! J'ai déploré l'endurcissement des incrédules, et je n'ai pas pleuré sur moi, croyant, contre qui Tyr et Sidon se lèveront un jour ! Et que serait-ce, Seigneur, si, maintenant que j'ai vu le piège que Satan place à côté de la connaissance, j'allais encore fermer les yeux pour y tomber sans frayeur ? Oh ! mon Sauveur ! arrache-moi au danger qui me menace, pardonne-moi encore..... Mais non, je sais que tu m'as déjà pardonné. Toutefois, donne-moi de pratiquer ce que je connais, montre-moi le vide, le néant, ou plutôt montre-moi la condamnation qui suit la science stérile. Que je m'attache désormais, non à te promettre moins, mais à mieux t'obéir. Seigneur, tu m'as fait connaître Christ ; fais-moi vivre en chrétien.

XXXVII

Temps perdu.

Qu'ai-je fait aujourd'hui, hier, cette semaine, qui puisse laisser une trace utile sur ma vie, sur celle de mes frères, sur l'avancement de ton règne, Seigneur? Duquel de ces actes pourrais-je me réjouir pendant l'éternité? Hélas, d'aucun; mes veilles sont si vides que l'image s'en efface le soir, comme celle de mes rêves le matin; le lendemain, impossible de m'en ressouvenir! Si je voulais noter mes paroles et mes actes, heure par heure, arrivé à un mois de distance, cette liste de futilités ne m'apparaîtrait plus bonne qu'à être déchirée! Avant que j'aie donné le temps que réclame mon pauvre corps, mes petites affaires, mille riens qui trouvent leur place dans le jour où le devoir ne trouve pas la sienne, le soir est arrivé. J'ai toujours un arriéré à régler avec le monde avant de commencer ton œuvre que, finalement, je ne commence pas et que, durant des mois et des années, je renvoie au lendemain. Seigneur, qu'ai-je fait jusqu'à ce jour? Rien. Que ferai-je à l'avenir? Je n'ose pas répondre; la vérité probable m'épouvante! et cependant s'approche l'éternité! Mon Dieu, qu'il n'en soit plus ainsi! Chasse de mes journées ces occupations parasites qui dévorent mon temps; simplifie ma vie; apprends-moi à m'attacher au nécessaire, à retrancher le superflu. Que mon esprit soit constamment fixé sur l'aiguille qui marche et emporte mes heures; qu'aucun vide ne soit laissé dans ces journées si courtes; si je ne puis accomplir de grandes choses, que, du moins, j'accomplisse les petites dans un esprit de fidélité, parlant avec calme, attendant avec patience, donnant l'exemple dans les détails. Seigneur, je le sais, je puis ne rien faire en m'agitant beaucoup, et faire beaucoup sans agitation; donne-moi donc avant tout une sainte et patiente activité.

XXXVIII

Seigneur, augmente-moi la foi!

Seigneur, c'est la foi qui me manque. Je crois en général, je ne crois pas en particulier; l'ensemble, non plus les détails; je crois que tu diriges l'univers, je doute que tu veilles sur ma vie; et, comme tous les hommes pourraient dire de même, il suit de notre sagesse humaine que tout marche au hasard! Oui, Seigneur; cette simple réflexion me fait sentir la folie de mes doutes sur ta bonne providence à mon égard! et toutefois je crains encore, après l'avoir faite, de rester dans mon incrédulité! Ah! si j'avais plus de foi; combien j'accomplirais d'œuvres que je délaisse; combien je surmonterais de difficultés qui me surmontent! Si j'avais plus de foi, je travaillerais avec joie sous ton regard, et non avec larmes sous le regard des hommes; ma vie ne serait plus cette série de projets conçus et abandonnés, de travaux commencés et inachevés, ce chaos de toutes choses où rien n'est parfait! Si j'avais plus de foi, je compterais des succès dans mes tentatives d'obéissance à ta volonté, dans cette même vie où je ne trouve que chutes, misères, péchés. Paul pouvait dire par expérience: « Je puis tout par celui qui me fortifie; » hélas, je pourrais dire, moi: Je n'ai rien pu, parce que tu ne m'as pas fortifié, et tu ne m'as pas fortifié, parce que je n'ai pas cru. Je traîne ma chaîne au milieu des sépulcres, comme le démoniaque Légion, au lieu de voler dans le ciel, comme l'ange portant l'Évangile. Mon Dieu, mon Dieu, prends pitié! mets de l'ordre dans ma vie, de la suite dans mes travaux; donne-moi force et persévérance pour surmonter les obstacles où je vais si souvent me briser. Mais, Seigneur, je sens que toutes ces prières pourraient se résumer en une seule: Seigneur, donne-moi la foi; guéris-moi de mon incurable incrédulité! Qu'avant d'agir je me demande si mon

projet est selon ta volonté, et qu'une fois bien convaincu de son excellence, je le poursuis sans relâche, sans crainte, sachant que c'est le tien et que tu le feras réussir ; réussir autrement, mais mieux que je ne l'avais espéré.

XXXIX

Les cieux racontent ta gloire.

Seigneur, quand mon regard s'élève vers ces myriades d'étoiles suspendues sur ma tête, et que je me dis que chacun de ces points scintillants est un nouveau soleil, centre d'un nouvel univers, la grandeur de tes œuvres m'écrase ! L'immensité de ta puissance n'est égalée que par l'immensité de mon ignorance ! Qu'ai-je compris de toutes ces merveilles ? Rien ! Les plus savants comptent tes mondes, mesurent les espaces ; mais que découvrent-ils du but final de ta création ? Comme moi, rien ! Et dans un million d'années, qu'y comprendront-ils ? Hélas, rien encore ! Je sens qu'il y a dans mon intelligence d'homme une faiblesse invincible ; et cependant je sens aussi que je ne suis pas fait pour toujours ignorer, Pourquoi seul dans la création ai-je une idée de toi, mon créateur ? Pourquoi, seul, ai-je la notion d'un plan dans l'univers ? Pourquoi, comme l'aigle ou le ciron, ne sais-je pas me contenter de boire, de manger, de jouir ? Pourquoi ce besoin inquiet d'interroger cette nature qui jamais ne me répond ? C'est sans doute pour m'engager à m'élancer plus haut, pour m'apprendre à te chercher, non plus par ma propre science, mais par ta révélation. Oui, Seigneur, je le comprends à cette heure : si je soupire après la connaissance, c'est que je suis fait pour te connaître ; si je suis trop faible pour te trouver, c'est que tu voulais te révéler toi-même ; si l'univers entier reste impuissant pour te dévoiler, c'est que tu voulais te montrer en Jésus-Christ ; mes désirs non satisfaits, la grandeur du monde insuffisante pour

m'éclairer, tout me révèle à cette heure ton intention de te découvrir à moi dans ta sainte Parole, et c'est là que je veux te chercher. Oui là, car c'est là seulement que, jusqu'à ce jour, je t'ai trouvé, compris, aimé. Oui, ta Parole est claire, ta Parole est puissante, ta Parole sanctifie, et les quelques pages de ton Évangile ont plus fait pour moi que les savants et l'univers. Ton livre, tout esprit, parle à mon cœur, à ma conscience; quand je l'écoute, je touche la vérité. Béni soistu, Seigneur, de m'avoir ainsi convaincu que le but de ma vie est de te servir, de t'aimer, et que les cieus visibles racontent ta gloire aux créatures, éclairées déjà par ta révélation.

XL

L'amour fraternel.

Mon Dieu, je sens que je n'aime pas mes frères comme je devrais les aimer. L'amour fraternel est pour moi un bel idéal, une bonne doctrine; mais je n'en fais pas une vivante réalité. J'aime quelques parents, quelques amis; « les péagers n'en font-ils pas autant? » Je voudrais le bonheur du genre humain; mais ce désir est si vague qu'il se dissipe dès qu'il faut me lever et agir! J'admire le dévouement de ces âmes d'élite qui courent à la rencontre des infortunes; j'entonne les louanges de ces chrétiens qui dépensent fortune et santé, pour éclairer de pauvres pécheurs; mais voilà tout: je ne sais pas les imiter. Hélas! j'aurais dû dire: je ne veux pas les imiter! Et combien de fois je descends encore au-dessous de la tiédeur pour mes frères! combien de fois je tombe dans l'irritation, peut-être dans une haine passagère, parce qu'ils n'ont pas senti, parlé, agi comme je l'aurais voulu! Comme je suis prompt à relever les torts qu'on a envers moi! comme je suis lent à les oublier, et qu'il faut peu de chose pour qu'un homme me déplaie et

me devienne antipathique ! Hélas ! si peu que je n'ose pas avouer mes antipathies au monde , persuadé qu'à ses yeux elles seraient injustes.... Me voilà , Seigneur , tel que je suis , tel que tu me connais ! Et cependant , Dieu d'amour , tu es mon Dieu ; Jésus , tu es mon Sauveur ; cependant je sais qu'au dernier jour c'est à ceux qui auront secouru , visité , consolé les petits , à ceux enfin qui auront aimé tes frères que tu diras : « Venez à moi ; » et à ceux qui ne l'auront pas fait : « Allez au feu éternel » ... Mon Dieu , mon Dieu , pardonne-moi ; répands ton amour dans mon cœur , que je goûte les joies du sacrifice , les douceurs du dévouement. Fonds les glaces de mon cœur . Mais , hélas ! je sens que la froideur pèse sur ma conscience , sans que l'amour paternel en pénètre mieux dans mon cœur . Je sens que ma demande est plutôt un aveu qu'un désir , et c'est en m'humiliant que je te dis encore : Mon Dieu , apprend-moi à aimer mes frères .

XLI

La prospérité corrompt.

Quel être étrange je suis , ô mon Dieu ! la prospérité m'éloigne de toi ; l'adversité m'en rapproche . Mes souhaits accomplis , il semble que je sois moins dépendant de toi , et je m'enhardis à suivre ma volonté propre ; il semble que la joie ait dilaté mon cœur pour donner plus de place à mes mauvais désirs ; et je m'élançe aussitôt par la pensée vers leur doux et coupable accomplissement ! Suis-je seul à faire de telles expériences ? ou bien ai-je creusé plus profond que d'autres dans les abîmes de mon être pour y avoir fait de telles découvertes ? Je ne sais ; mais je te confesse que c'est la vérité ! Il faut que la réflexion ou plutôt que ton Saint-Esprit vienne pour m'arrêter sur cette pente , et alors je sens mon péché , sans éprouver pour toi plus de reconnaissance !

O misérable que je suis ! qui me délivrera de ce corps de mort ! qui m'affranchira enfin du péché ? qui m'en fera perdre le goût et détester la saveur ? je le sais : c'est Christ ; mais hélas ! guéri pour un moment , je retombe si vite , qu'en vérité je dois dire que je me traîne plutôt que je ne marche dans tes commandements. Je les accomplis sans joie , pour calmer ma conscience , et j'avoue que ton amour n'a guère plus que tes menaces renouvelé mon cœur. Non , je ne sais pas t'aimer ; non , je ne suis pas reconnaissant. Jouir de tes dons , voilà mon premier soin ; mais sans jamais me dévouer. Je comprends cet amour et cette reconnaissance ; mais je ne les éprouve pas , ou je les éprouve si faiblement , que je me demande s'il est bien vrai que je sois converti à toi , si l'Évangile est pour moi plus qu'une histoire , plus qu'une théorie ? et dans ma crainte de faire une triste découverte , je cesse de m'étudier pour n'avoir pas à conclure par ma propre condamnation.

Et maintenant qu'ai-je fait , Seigneur ? J'ai sondé ma plaie ; mais ai-je pleuré sur elle ? Non ; et peut-être suis-je fier d'avoir vu si profond ! Mon Dieu , quelle misère ! mon Dieu , grâce et pardon ! Guéris-moi ; me voilà tel que je suis ; toi seul peux me changer.

XLII

Correction fraternelle.

Quelle différence entre mes corrections fraternelles et celles de Jésus ! Comme son amour se montre dans les coups qu'il frappe , et comme ma colère se trahit dans mes admonitions ! A l'entendre réprimander ses disciples , on croirait que lui-même n'a pas été blessé ; et à m'entendre reprendre mes frères , on supposerait que je suis l'offensé ! Lui , Dieu , ne plaide pas sa cause , mais celle du pécheur ; moi , créature , au nom de Dieu je défends ma propre cause ! Jésus reste doux ,

quand je me récrie; Jésus pleure, quand je me plains; et à la fin j'attriste et j'irrite celui qu'Il aurait consolé et ramené. Mon Dieu, suis-je donc condamné à faire le mal jusque dans mes tentatives pour accomplir le bien? Ma charité est mêlée d'orgueil; dans mon activité chrétienne je recherche ma satisfaction, et dans les services que je te rends je me retrouve, au fond, intéressé ou vaniteux! Oh! mon Dieu, donne-moi, pour mon frère coupable, la tendresse que tu as eue pour moi, apprend-moi à le plaindre au lieu de le blâmer, rends-moi ingénieux pour le guérir sans le blesser, pour bander sa plaie sans qu'il sente ma main. Apprends-moi à imiter Jésus infligeant au disciple, qui l'a renié trois fois, cette simple question aussi trois fois répétée: « Pierre, m'aimes-tu? » Dégoûte-moi de cette âcre volupté que je trouve dans la censure de ceux que je juge pires que moi, et que toi peut-être tu juges meilleurs. Oui, Seigneur, rappelle-moi mon passé, hélas! et mon présent, afin qu'humilié je sois compatissant envers les pécheurs qui t'ont offensé et que cependant tu as toi-même supportés.

XLIII

Un rien trouble ma paix.

Qu'il faut peu de chose pour troubler ma paix! Au moment même où je la crois profonde, inaltérable, un souffle passe et ma paix est troublée! Je m'en étonne, je me reporte à ce que j'étais l'instant d'avant, je reconnais mon tort, et je ne peux m'y arracher; il semble que je sois tombé dans un précipice escarpé; mes efforts eux-mêmes pour m'en sortir n'aboutissent qu'à m'y plonger plus avant. Je voudrais alors avoir les mains et la volonté liées, me coucher immobile sur le sol pour cette heure de bourrasque, et je ne fais que m'aigrir! Mon Dieu, quelle misère que là mienne, quelle fragilité, quelle inconstance, quel néant! Me faudra-t-il donc

me traîner ainsi jusqu'à la fin de ma vie? ne pourrai-je donc jamais marcher, sinon courir et voler? Si je pouvais du moins me maintenir dans le calme à l'abri des bouillonnements de la passion; si je pouvais faire humblement, petitement ta volonté, être au moins au niveau de mes devoirs journaliers! Mais non, jusqu'ici cette modération m'a été impossible; toujours prompt en l'esprit, mais faible dans la chair; bien intentionné, mais faisant le mal; et éternellement de même! Aussi ma prière est-elle toujours la même; toujours des soupirs sur moi-même, toujours des larmes, des repentirs; presque jamais des actions de grâces, des expressions de joie, des progrès réels et soutenus. Mon Dieu, je suis las de prier, de veiller sans succès! Suis-je donc le seul de mon espèce? ou tous les chrétiens sont-ils comme moi? Il me semble impossible que ma misère spirituelle soit le partage de tous mes frères. Sans doute, il y en a de plus heureux que moi, de plus saints que moi, et qu'ainsi tu as mieux exaucés que moi. Oui, Seigneur, j'ai besoin de le croire; je veux le croire pour m'encourager et me soutenir. Exauce-moi donc comme eux, à mon tour; ne m'éprouve pas plus longtemps; manifeste ta force dans mon infirmité et ne me laisse plus retomber si vite et si bas loin de la sainteté.

XLIV

Manque de confiance en Dieu.

Mon Dieu, combien j'ai peu de confiance en toi! Dans chaque jour de mon passé, tu m'as donné même le superflu, et cependant, par moment, je crains de manquer du nécessaire dans l'avenir! Tu m'as tiré cent fois d'un danger imminent, et je tremble encore pour des dangers imaginaires. Tu as réjoui mon cœur par la foi, et je doute des joies célestes. Tu m'as donné le témoignage de ton Esprit, et je te demande encore des preuves. Comblé de tes bienfaits, je me

plain, je gémis sous leur poids, comme sous le poids des privations et de l'adversité ! Ah ! peut-être des privations pénibles, une adversité profonde me vaudraient-elles mieux, et je tremble à la pensée que peut-être je les ai rendues nécessaires et que tu vas me les envoyer. Alors, du moins, je prierais, je serais humilié, et dès lors, par la prière et l'humiliation, j'arriverais à plus de confiance en toi. Alors me seraient rendus sensibles les biens que tu m'aurais retirés ; alors je reconnaîtrais mon ingratitude et ta bonté ; je soupirerais après le passé, et je saurais me contenter de tes dons !

Mais non, Seigneur, ne permets pas que je rende l'épreuve nécessaire ; donne-moi de sentir mieux tes bienfaits du moment, de les sentir même jusque dans tes refus. Ah ! si tu m'exauçais dans tous mes désirs souvent insensés, que de maux j'appellerais sur moi, sans m'en douter ! Si tu mettais ma destinée terrestre à ma disposition, ce serait le glaive entre les mains d'un enfant ! N'es-tu pas plus sage que moi ? Ne sais-tu pas mieux que moi ce qui m'est bon et ce qui me serait funeste ? Et si tu le sais, comment puis-je croire que, dans ta miséricorde, tu m'enverras ce qui m'est mauvais et me refuseras ce qui m'est profitable ? Oui, c'est folie de ma part. Pardonne-moi ; donne-moi plus de confiance en celui qui nourrit les oiseaux de l'air, revêt l'herbe des champs et conduit l'univers.

XLV

La vie toujours plus triste ou toujours plus heureuse.

Comme la vie s'assombrit sur son déclin ! Que d'illusions disparues ! que de tristes vérités découvertes, que de souffrances, que de morts autour de moi ! que d'ingrattitudes, que d'injustices, que de méchancetés ! Le cœur naturel se

resserre en même temps que l'horizon de la vie se rétrécit. Oh ! qu'ils doivent être misérables ceux qui n'attendent rien au delà de la tombe ! Comme la tristesse, semblable à l'ombre, doit s'allonger sur le soir de leurs jours ! comme la crainte doit croître aux approches de la mort ! Ah ! je comprends la lèpre de l'égoïsme s'étendant toujours plus sur le cœur du vieillard incrédule ; je comprends les efforts de cet infortuné pour retarder la marche du temps, et son désespoir à la perspective du néant. Ses années descendent vers un abîme, un abîme sans fond. Mon Dieu, que d'actions de grâces je te dois pour m'avoir arraché à cette horrible position, par la foi en Celui qui est la résurrection et la vie ! Non, ma vie ne s'assombrit plus dès que la foi l'éclaire ; la foi est pour moi le soleil montant à l'horizon. J'avance, non vers la mort, mais vers la vie ; non vers le désespoir, mais vers les joies célestes. Plus je dépouille le vieil homme, plus le nouveau se fortifie ; et j'avance en triomphe vers le trône éternel qui m'attend ! Oui, Seigneur, béni sois-tu pour cette douce et glorieuse assurance puisée en Jésus-Christ !

Mais, hélas ! par moment cette foi faiblit ; sa lumière se couvre de nuages. Alors je m'attriste, je tremble jusqu'à ce que ton Esprit me soit rendu. Mon Dieu, ne m'abandonne plus un seul instant. Tiens-toi toujours à mes côtés. Donne-moi d'être constamment occupé de toi et de ton œuvre ; de fixer mon regard sur le ciel en m'occupant sans cesse des choses célestes ; que je vive de cette vie, comme j'en vivrai dans l'éternité, aimant mes frères, exaltant mon Sauveur, répandant des bienfaits, me hâtant de vivre par le dévouement, avant qu'arrive l'heure éternelle du repos dans ton sein.

XLVI

Le ciel sur la terre, sans le péché.

Oui, Seigneur, notre misère ici-bas est notre œuvre, et non pas la tienne. La terre est plus vaste, ses fruits plus abondants qu'il ne le faudrait pour deux générations! Oui, dans notre intelligence, dans notre puissance d'affection se trouve un trésor de bonheur que nous jetons au vent. Oui, dans notre conscience obéie, dans les vertus exercées sont enfouies des joies vives et pures que nous dédaignons. Ah! si nous savions seulement tirer de la vie terrestre ce qu'elle renferme, ce serait déjà un avant-goût du ciel! Si nous savions aimer, si nous savions être confiants les uns envers les autres; si nous voulions être sincères, complètement sincères, que de maux disparaîtraient et que de joies surgiraient de ces nouveaux rapports de frères et d'amis. Oh! si ma vie entière pouvait être ce qu'elle a été dans de trop courts instants d'abandon, de charité, de foi; si je pouvais, sans crainte, ouvrir toujours mon cœur, et, sans ombre, lire dans le cœur de mes frères; si nous voulions seulement nous unir sans arrière-pensée pour accomplir ton œuvre, que de bonheur sur cette terre, aujourd'hui triste et désolée! Mais non, Seigneur, nous ne le voulons pas. Nous déplorons nos misères, et nous faisons tout pour les garder. Nous exaltons la confiance, et nous nous défions. Nous célébrons la charité, et nous n'aimons pas, ou nous aimons, comme les péagers, ceux qui nous font du bien, en sorte qu'au fond de notre affection même est un véritable égoïsme. Notre amour est intéressé; notre amour n'est pas de l'amour. Quand donc, Seigneur, n'en sera-t-il plus ainsi? Quand aimerai-je comme Jésus a aimé, largement, franchement, sans jamais m'en fatiguer? Hélas, je crains bien que ce ne soit que dans ton ciel, car la foi me manque pour l'espérer ici-bas. Mon

Dieu, fais donc plus que je n'attends ; aide-moi contre mon incrédulité.

XLVII

Rechutes sur rechutes.

Mon Dieu, je n'ose plus te prier ; j'ai honte de te demander chaque jour ce que je t'avais demandé la veille ; car, je le confesse, c'est moi, moi-même qui n'ai pas voulu profiter de tes grâces. Mes fautes d'aujourd'hui sont celles d'hier ; celles d'hier, celles du jour précédent, et toujours de même ; en sorte que je pourrais te raconter dès à présent mes fautes à venir. Oh ! quelle désespérante faiblesse ! que faire, Seigneur, pour m'y soustraire ? Je te prie, c'est vrai ; mais je ne veille pas ! Je me repose sur ma prière, comme sur une bonne œuvre. Je compte sur ta grâce, comme sur un ressort irrésistible pour me pousser au bien ; il n'y a que ma lâcheté, mon inertie avec lesquelles je ne compte pas ! Et quand, accablé sous son poids, je veux me relever et marcher en ta présence, c'est avec tant de peine, tant de tristesse, que je retombe à deux pas de mon point de départ. Encore une fois, Seigneur, que faire ? — Veiller, veiller ; oui, veiller ; ton Esprit vient de me répondre ; veiller, et c'est ce que je ne fais pas. Ah ! si, sur un étroit sentier suspendu entre deux abîmes, j'avais à fixer mon regard devant moi, certes je n'y manquerais pas ; pourquoi donc ne le puis-je sur le sentier de la vie, bordé de si grandes et de si nombreuses tentations ? Oui, je le devrais, je le pourrais, et je ne le fais pas ; oui, je suis coupable, cent et cent fois coupable, et toutefois je veux reprendre courage ; te demander pardon pour le passé et force pour l'avenir. Mais, Seigneur, ne permets pas que, si ma vigilance est désormais plus grande, j'oublie jamais que c'est à la prière que je le dois. Que je ne penche pas du côté contraire ; que, pour avoir prié, je ne

cesse pas de prier ; mais que, selon la parole et l'exemple de Jésus, je sache à la fois prier et veiller.

XLVIII

Douceur de la prière.

Oui, Seigneur, il m'est doux de te prier quand ton Esprit, pénétrant le mien, inspire lui-même mes prières. Alors les sentiments se pressent dans mon âme, les paroles arrivent abondantes sur mes lèvres. Comme Pierre sur la montagne, je te dirais volontiers à genoux : Maître, nous sommes bien ici ; plantons-y nos tentes. Comme ces instants, par leur contraste avec le reste de ma vie, témoignent bien de la présence de ton Esprit ! Comme je sens bien alors la vérité de cette parole de l'apôtre : « L'Esprit dit à notre esprit. » Oui, Seigneur, alors tu me parles et je t'entends, comme à cette heure je te parle et tu m'entends. Prolonge, Seigneur, prolonge cette douce et sainte conversation ; reste en moi, et moi en toi ; que nous ne soyons qu'un en sainteté, pour n'être qu'un en bonheur.

Mais, hélas ! ces instants sont courts, ces instants sont rares, et je suis impuissant pour les ramener dans ma vie. Je les contemple parfois dans mon passé, reportant vers eux mes regrets, sans pouvoir les ressaisir. Hélas, je ne les désire pas même assez pour te les demander. Je suis dans ce demi-sommeil d'où le paresseux n'essaye que mollement à sortir.

Mais voici, Seigneur, je veux mettre ma confiance en toi ; les instants de joie, dans la prière, que tu m'as déjà donnés, tu me les rendras ; tu les multiplieras, et un jour ces instants feront une chaîne non interrompue dans ma vie. Comme l'apôtre, je te prierai sans cesse et sans peine ; je te prierai toujours, et toujours avec plaisir. Oh ! quand sera-ce ? Donne-moi ton Esprit en abondance. Aujourd'hui, à l'instant,

avant que je cesse de prier, et qu'en me relevant je me sente abondamment exaucé !

XLIX

Mobilité d'esprit.

Comme mon esprit, Seigneur, est mobile et léger ! Un instant il monte aux cieux, l'instant d'après il retombe sur la terre. Je commence une prière en pensant à toi, je la poursuis en pensant aux hommes, et la termine en songeant à des mondantités ! Dans un même jour je suis triste et joyeux, croyant et incrédule, saint et pécheur, selon que le vent de ton Esprit ou de la passion souffle sur mon cœur ; et malheureusement, pour un bon mouvement que j'accepte de toi, j'en accepte mille de Satan ! Pour une bonne pensée, j'en compte cent mauvaises ; pour un instant vécu en ta présence, je vis des jours, des semaines dans le monde, et si mon esprit se détourne promptement de ta contemplation, hélas ! il devient constant pour regarder, toucher et accomplir le mal ; il retrouve son animation pour vivre dans le péché. Il court d'une faute à une autre, toujours enchaîné au mal dont, pauvre prisonnier, il ne peut s'éloigner que de la longueur de sa chaîne !

Hélas, Seigneur, il m'est facile de dépeindre un état d'âme qui m'est si habituel ; mais combien difficile d'en sortir ! Je sais déplorer ma pauvreté spirituelle ; mais je ne sais plus te demander de m'enrichir. Dès que je veux revenir directement à toi, ma frivolité me ressaisit ; et, au lieu d'une prière, c'est une plainte que je fais entendre. Hélas ! Seigneur, c'est que je sens le poids du mal sans désirer en être délivré ; je voudrais ne plus souffrir dans ma conscience, tout en conservant le péché ; je suis un esclave, mais un esclave volontaire. Reçois donc, Seigneur, l'expression de ces regrets comme l'expression de mes vœux ;

donne-moi ce que je ne sais pas même te demander : un esprit sérieux devant toi, un cœur constant dans le bien, une vie persévérante dans la sainteté.

L

Oh ! que n'ai-je les ailes de la colombe !
(Psaume LV, 7.)

Quelle étrange présomption que la mienne en ta présence, Seigneur ! Toujours disposé à te demander compte de ta conduite ; toujours mécontent de ce que tu m'as donné et désireux de ce que tu me refuses. Placé au midi, je voudrais être au nord, et si j'étais au nord je t'aurais demandé le midi. Oui, Seigneur, tel est mon triste cœur ; quoi que tu fasses, tu ne parviens jamais à le satisfaire. Même dans le domaine de la foi, je ne sais pas être content de la place que tu m'as assignée. J'aurais voulu être Abraham pour voir l'ange ; traverser le désert avec Moïse pour goûter la manne ; vivre à côté de Jésus pour être témoin de ses miracles. Mais je fais peu de cas d'être né lorsque déjà l'ange a semé l'Évangile éternel sur la terre ; lorsque Jésus a déjà transformé le monde ; lorsque la manne de la charité a nourri l'univers, et que je puis contempler, non les promesses, comme les patriarches et les apôtres, mais leur accomplissement, ce que désiraient pour eux-mêmes les prophètes !

Seigneur, pardonne à ma folie, ouvre mon esprit, et que je comprenne enfin que tu as fait pour moi précisément ce qui m'était le plus favorable ; que je jouisse des biens mis à ma disposition, au lieu de convoiter ceux donnés à des frères peut-être moins bien dotés que moi. A côté de la manne, rappelle-moi les serpents brûlants du désert, et si je ne vois pas Jésus parcourant la Judée, pour m'en consoler, fais-moi sentir son Saint-Esprit dans mon cœur ; qu'à l'avenir j'ap-

prenne à contempler ta providence , au lieu de fatiguer mes regards à la sonder curieusement pour la prendre en faute et la corriger !

LI

Perplexité.

Seigneur, c'est quand un danger imminent penche sur ma tête, ou quand une décision importante est à prendre, c'est alors surtout qu'il est précieux de pouvoir m'approcher de toi par la prière, et de te dire : Père, que faut-il faire ? Oui, dis-moi par ton Esprit, dis-moi clairement quel est mon devoir ; qu'une fois ma décision prise, je puisse sentir en moi le témoignage que c'est bien toi qui me l'as dictée, et avoir ainsi la confiance que, quoi qu'il arrive, c'est toi qui l'auras voulu ; que, quelque difficulté qui se présente, c'est, soutenu par ta main, que j'aurai à la traverser. Savoir que c'est ta volonté que ma main exécute ; savoir que c'est dans un chemin choisi par toi que notre pied se pose, voilà, Seigneur, ce qui me donnera le calme, la force et la victoire. « Dieu le veut, » puis-je me dire, et dès lors que craindrai-je de l'opposition des hommes ? Dès lors, la chute ne vaut-elle pas le triomphe ? Succomber devant la créature méchante, n'est-ce pas encore m'élever, si je succombe à ton service, ô mon Sauveur ? Montre-moi donc ton chemin, et je marcherai sur tes traces. Mais ne me laisse pas seul, ne permets pas que je m'égare, que je prenne ma fantaisie pour ton ordre, et qu'en suivant le regard de mes yeux, j'aie la prétention de suivre ton doigt me montrant le sentier de ma propre passion. Mon cœur est rusé, je le sais ; mais tu le connais encore mieux que moi. Garantis-moi donc contre ses adroites séductions. Seigneur, irai-je à droite ou à gauche aujourd'hui ? Me faudra-t-il agir ou attendre ? parler ou me taire ? Oh ! que ton Esprit m'éclaire ; qu'il dicte mes paroles ;

dirige mes pas ; qu'il dresse mes doigts à la bataille dans le combat de la vie, et que , comme tes apôtres , il me dicte , en toute occasion , ce que je dois faire et penser !

LII

Retour vers Dieu.

Mon Dieu, je voudrais revenir à toi, car j'ai vécu hors de ta présence pendant bien des journées. Ainsi se passe ma vie : des jours, des semaines noyés dans le monde et ses convoitises ; quelques minutes à peine écoulées devant toi. Ma pauvre vie, comme la vague de l'océan, monte et descend sans cesse ; elle ne remplit qu'un instant le rivage ; à peine touche-t-elle au port que déjà elle s'en éloigne. Je ne sais pas vivre en toi, rester avec toi, agir pour toi ; et alors même que j'ai la conscience que le bonheur serait dans cette union, alors que je me suis senti jadis heureux à tes côtés, et plus heureux là que partout ailleurs, je t'abandonne encore à chaque instant. Dieu de bonté, qu'il n'en soit plus ainsi ! Retiens-moi près de toi, que ta main saisisse ma main, la serre et me fixe enfin sous ton saint et doux regard. Qu'à chacun de mes efforts pour m'éloigner réponde une de tes étreintes pour me retenir. Couvre-moi devant la tentation ; à ses attraites oppose tes promesses ; fais-moi goûter la paix, la joie de ton Esprit, pour me dégoûter du bruit et des séductions du péché. Seigneur, à cette heure, je ne voudrais plus te quitter ; je crains, en me relevant de dessus mes genoux, d'aller à travers champs dissiper mes douces émotions ; il en a si souvent été ainsi ; je connais si bien ma faiblesse par mes expériences passées, que je n'ose rien me promettre pour l'instant qui va suivre. Mon Dieu, mon Dieu, transforme cette défiance de moi-même en confiance en toi, et que ma foi amène enfin ta force. Hélas ! pour ne plus m'éloigner de toi, il me faudrait passer ma vie à genoux, et là encore les distractions viendraient me sai-

— sir. Mais toi, Seigneur, tu peux m'accompagner dans le monde. Suis-moi donc partout, et qu'en veillant dans la solitude, en travaillant au milieu de la foule, en parlant à mes frères, je sois encore en prière devant toi !

LIII

Vous ne recevez point, parce que vous demandez mal. (Jacques, IV, 3.)

Seigneur Dieu, je voudrais te prier ; mais, au moment d'ouvrir la bouche, j'ai peine à trouver des paroles, et je sens que ma première demande doit être, que tu m'apprennes à t'implorer.

Hélas ! s'il s'agissait de m'adresser aux créatures pour en obtenir une faveur terrestre, je trouverais facilement des expressions ; mais devant toi, Créateur des cieux et de la terre, je reste muet. Est-ce crainte de te déplaire ? Non, car toi-même m'exhortes à la prière. Est-ce excès de respect ? Non, le respect serait de venir se prosterner devant toi. Est-ce appréhension de mal dire et de n'être pas compris ? Mais comment, toi, qui as fait la langue, ne comprendrais-tu pas mes paroles les plus imparfaites ? comment, toi, qui as formé mon cœur, ne pénétrerais-tu pas mes pensées ?

Non, Seigneur, telles ne sont pas les causes qui closent mes lèvres ; la vérité est que je ne désire pas les biens spirituels que tu veux me donner. Si je n'ai ni faim ni soif de justice, de sainteté, de foi, comment te les demander ? Oh ! si tu m'avais promis des trésors matériels en réponse à ma prière, et si seulement une fois j'en avais obtenu, certes, alors je n'hésiterais plus à te prier ! alors je t'importunerais de mes requêtes ; alors je trouverais des paroles abondantes ; oui, mon cœur m'explique les Israélites, joyeux devant le veau d'or, tristes devant le Dieu de sainteté ! Pour moi le ciel est trop haut, je lui préfère la terre ; l'éternité trop loin,

j'aime mieux cette vie ; et surtout ces vertus, cette foi que tu m'offres ont pour moi si peu d'attrait que, si je l'osais, je t'en demanderais l'échange contre la liberté de satisfaire mes passions !

Mon Dieu, mon Dieu, aie pitié ! mets toi-même dans mon cœur l'amour de ta volonté sainte, et alors j'aurai le goût de la prière ; ou plutôt que ton Esprit prie pour moi dans mon cœur, que ton Fils intercède dans ton ciel ; qu'enfin je puisse être exaucé !

LIV

Sentez vos misères. (Jacques, IV, 9.)

Seigneur, ta Parole me dit que Jésus est venu, pour m'arracher à l'enfer, par moi mérité, et me transporter dans le ciel où je n'avais aucun droit d'entrer. Et cependant, Seigneur, cette grande, cette bonne nouvelle me laisse insensible et froid. Il semble, en vérité, que je ne veuille pas accepter tes bienfaits. Ne serait-ce rien, à mes yeux, que le pardon d'une vie pécheresse et que le don du ciel ? Non, à mes yeux, c'est magnifique ; mais, hélas, je n'en sens pas assez le besoin. Tu m'offres le pardon de mes fautes, et je ne sens que faiblement mes fautes ! Tu veux me donner le ciel, et il me semble que le ciel m'appartenait déjà ; tu veux me guérir d'un mal dont je ne souffre pas ; ou, si des péchés pèsent sur ma conscience, leur poids me paraît bien léger ! C'est un mal qui ne vaut pas la peine d'être guéri. Oh ! si, comme jadis, ton Fils venait m'offrir la santé du corps, je courrais à sa rencontre ; mais il ne m'offre que la santé de mon âme, et je reste à la maison. J'aurais plus volontiers regardé au serpent d'airain fermant les morsures, qu'à Jésus pardonnant les péchés.

Non, Seigneur, je n'ai pas, assez profond, le sentiment de ma misère spirituelle, et voilà pourquoi je fais peu de cas

de Celui qui vient la soulager. Ah! si je pouvais contempler ma vie avec tes yeux trop purs pour soutenir la vue du mal, si, pour un jour, pour une heure, pour un imperceptible instant, je pouvais revêtir ta sainteté et me juger comme tu me juges, je serais épouvanté! je tremblerais, pleurerais, prierais tout ensemble! Eh bien, Seigneur, par ton Esprit, donne-moi une juste idée de moi-même; que son étincelle brillante tombe sur ma conscience, illumine mes hideux péchés, et que je les voie tels que tu, les vois toi-même, afin que j'en implore le pardon, et qu'enfin Jésus ne soit pas venu en vain pour moi sur cette pauvre terre.

LV

Humilité.

Oui, Seigneur, l'humilité est douce au cœur de tes enfants; il est doux de se courber sous ta main puissante; doux d'estimer les autres plus que soi-même, et ainsi, dépris de notre importance, de vivre sans orgueil, sans envie, sans ambition, toujours heureux à la place où tu nous as mis. Oui, je veux y rester paisible jusqu'à ce que tu m'en retires toi-même. Là j'aurai moins de responsabilité qu'au poste où moi-même je me fusse placé. Ici je pourrai te servir aussi fidèlement que sur un trône, et t'y servir avec moins de danger. Eloigne donc de moi, Seigneur, éloigne ces tentations sataniques qui me sollicitent à l'orgueil. Pénètre-moi toujours plus de cette conviction, que la gloire humaine irrite la soif de l'âme, loin de la satisfaire; que mon cœur est trop vaste pour se remplir de vanité; que la gloire seule capable de le combler est celle que tu me donnes en laissant tomber ton approbation sur tes serviteurs. Et qui suis-je, Seigneur, comparé à mes frères, pour leur demander de s'abaisser afin de me grandir? S'ils connaissaient ma vie comme tu la connais, ne serait-ce pas moi qui, devant eux,

inclinerai la tête? Oui, Seigneur; oh! épargne-moi cette honte; mais tiens-moi dans l'humilité; fais-moi petit à mes propres yeux, pour me rendre plus intelligent devant ton Evangile, plus patient dans l'épreuve, plus fervent en prières, et plus heureux partout et toujours. Mais, par-dessus tout, donne-moi le sentiment profond de ma faiblesse propre, afin qu'après avoir été exaucé par toi, je n'aie pas m'énorgueillir de mon humilité!

LVI

Gens de petite foi! (Matth., VI, 30.)

Quel n'est pas mon aveuglement, Seigneur! ou plutôt mon ingratitude! Il y'a tant d'années que tu me conserves, sans m'avoir jamais laissé manquer du nécessaire, m'accordant presque toujours le superflu; et cependant, chargé de tes bienfaits, je doute de toi pour l'avenir; je me demande si peut-être tu ne m'oublieras pas, si tu ne me laisseras pas souffrir le froid ou la faim! Mais non, Seigneur, ce n'est pas de toi que je me défie, c'est des événements, comme si tu ne les dirigeais pas; ce n'est pas de toi que je doute, c'est de moi-même, comme si tu m'avais abandonné à mes forces propres! Je crains, comme si les hommes gouvernaient le monde; comme si le grain qu'ils jettent en terre n'avait pas besoin, pour germer, de ton soleil, ou, pour mourir, de tes frimas! Oh! Seigneur, combien ma foi est faible et mesquine; ou peut-être combien est grande ma présomption! Sur un vaisseau battu par la tempête, je songerais à te prier; je mettrais en toi quelque confiance; mais parce que je ne suis pas exposé à cet imminent danger, parce que je suis sous un ciel pur, au milieu d'une atmosphère calme, je compte un peu moins sur toi, un peu plus sur moi; et c'est ainsi que j'arrive à m'inquiéter pour des tempêtes qui ne sont encore soulevées que dans mon imagination.

Je me crée des fantômes afin d'en avoir peur ; je te supprime, ô Dieu, afin de ne pas me confier. Je suis le propre artisan de mes souffrances. Je viens te supplier de me délivrer de ces folles inquiétudes. Mets devant mes yeux tous tes bienfaits passés ; fais-moi ressouvenir des oiseaux de l'air que tu nourris, du lis des champs que tu revêts, et fais-moi comprendre, qu'à tes yeux, je vaudrais beaucoup plus que bien des passereaux dont pas un seul ne tombe en terre sans ta volonté !

LVII

Le péché, fardeau intolérable.

Mon Dieu, que le péché est pénible à porter ! quelle tristesse il répand sur la vie, quelle amertume sur le cœur ; comme il pèse sur la conscience ! Je sens qu'il n'y aura ni paix, ni bonheur pour moi, aussi longtemps que je n'aurai pas résolument secoué son joug intolérable ! Oh ! Seigneur, ce n'est pas là vivre, c'est végéter, c'est croupir ! En vain je redresse par moment la tête ; en vain je me soulève parfois sur mes genoux ; aussi longtemps que je ne sortirai pas complètement de cette fange, j'y retomberai toujours. J'y ternirai mes mains et mon front, aussi longtemps qu'y resteront mes pieds. Oui, Seigneur, c'est une sainteté parfaite qu'il me faut pour être heureux, c'est elle que je souhaite par moment, et en particulier à cette heure ; mais, hélas ! c'est aussi cette complète sainteté que je me sens radicalement incapable d'acquérir. Chaque fois que je mets la main à l'œuvre, je suis attristé par la vue de mes tentatives toujours échouées ; dès que je prends une bonne résolution, je suis plus que jamais frappé de mon impuissance pour l'accomplir. Il semble que mes essais eux-mêmes n'aient eu pour résultat que de mieux constater mon insuffisance... Oui, Seigneur, mes efforts sont, par toi, destinés à produire en moi

l'humilité ; et l'humilité la prière ; et la prière ton secours. Donne-le moi donc, Seigneur, ce secours, seul efficace, et qu'enfin je sorte de cet océan de péchés ; qu'enfin je sois heureux en toi, et que je mette toute mon ambition à vivre dans une parfaite sainteté.

Hélas ! Seigneur, je n'ose pas terminer cette prière, effrayé que je suis par mon expérience du passé. Peut-être n'aurai-je pas plutôt dit amen que mon esprit vagabond ira courir le monde, mon pied léger, ma main trop prompte, tomber sur le péché. Pour ne plus pécher, il me faudrait passer ma vie en prière ! Seigneur, aie compassion de moi, qu'il n'en soit plus ainsi, encore une fois, donne-moi ton secours, contrains-moi de le recevoir, et qu'à dater de ce jour commence en moi véritablement une vie conforme à ta volonté.

LVIII

Ange et démon !

Mon Dieu, mon âme, semblable au miroir, réfléchit tout ce qui se présente, bonnes et mauvaises pensées, innocents et coupables désirs. Je suis tour à tour saint et pécheur, ange et démon. Une parole, jetée sur mon passage, suffit pour me rapprocher ou m'éloigner de toi. Mobile comme l'onde, mon âme se calme ou bouillonne, sans que je puisse trop savoir ni pourquoi, ni comment. Parfois je suis tenté de me croire le jouet de deux esprits contraires se disputant mon cœur. S'il n'en est pas ainsi, que suis-je donc, Seigneur, moi, être unique si contradictoire ? Et ce qui n'est pas seulement étrange, mais encore bien triste, c'est que, de la mauvaise pensée, je passe facilement à la mauvaise action ; elle grandit, s'illumine, m'échauffe et m'entraîne dans le péché ; tandis que la pensée la plus pure ne me soulève presque jamais jusqu'à la sainte activité. Non, loin de

là, je me contente de projeter de bonnes œuvres; de prendre d'excellentes résolutions, et dès qu'il faut me lever et marcher, je retombe, pesant sur moi-même, renvoyant au lendemain, me sachant bon gré de ma pieuse méditation, m'entendant compte comme d'un acte, et peut-être me dispensant de faire le bien, parce que je l'ai pensé ! Misère, misère ! Oh ! mon Dieu, ma vie n'est qu'un long gémissement, ne viendras-tu donc jamais me soulager, soulever ce poids énorme d'inertie, faire de moi un nouvel être, agissant après avoir conçu, me dévouant, moi qui dis aimer. Ne permets plus, Seigneur, que je me nourrisse de la rêverie de mes sentiments, de l'harmonie de mes idées, de la musique de mes paroles ; mais qu'enfin je sois, par la vie, ce que je sais si bien être par la pensée.

LIX

Temps mal employé.

Mon Dieu, je ne sais pas employer le temps que tu m'accordes. Je perds des heures, et j'occupe des minutes. Je suis inactif ou mal occupé des journées entières pour, ensuite, travailler à la hâte lorsqu'il faudrait se reposer ; en sorte que je te désobéis et lorsque je perds mon temps et lorsque je l'emploie, et quand je fais le mal et quand je fais le bien. Il faut que la nuit vienne pour que je m'aperçoive que j'ai dissipé ma journée. Alors je renvoie au lendemain ; mais le lendemain, quand il n'est pas l'image de la veille, est pire encore ! Combien de temps encore tromperai-je ma conscience par de vains projets ? quand cesserai-je de dire, en présence du devoir : « Demain, ce soir, dans une heure ? » quand dirai-je : « A présent ! » Cependant la vie passe, coule, tarit. La mort est là, le jugement la suit, et ce jugement sera le mien. Ensuite, l'Eternité ! Je n'ai qu'un instant pour agir, une éternité pour me reposer, et cet instant, je le perds ! Folie,

ingratitude, lâcheté ! Seigneur, arrête-moi sur cette pente ; règle toi-même l'emploi de mes heures ; que toujours je choisisse l'occupation la plus sainte, non pour l'accomplir plus tard, mais sans retard ; que j'emploie à agir le temps que je mets à préparer l'ajournement. Que je retranche de ma vie toute parole vaine, toute action indifférente, toutes ces méditations sans but et sans terme. Que je me dise bien que chaque heure apporte avec elle son devoir. Fais-moi sentir que si « à chaque jour suffit sa peine, » la peine d'aujourd'hui ne doit pas non plus être reportée à demain. Hélas ! il n'est que trop vrai que je me préoccupe du lendemain, mais c'est pour m'en inquiéter et non pour en accomplir la tâche d'avance ; tandis que la tâche de chaque jour, je la renvoie au jour suivant, ainsi toujours inquiet et jamais occupé. Seigneur, donne-moi de racheter le temps avant que vienne l'heure où l'ange s'écriera : « Il n'y a plus de temps ; » voici l'éternité !

LX

« Je crois... subviens à mon incrédulité. »

Oh ! mon Dieu, si j'avais une foi véritable, quelle paix, quelle joie se répandraient dans mon cœur ! Mais, hélas ! je crains par moment que ma foi ne soit qu'une espérance, et cette espérance elle-même qu'une théorie ! Oui, en même temps que je crois à la vie éternelle, je redoute la mort ; en même temps que je te prie pour obtenir ton secours, je compte sur moi-même ; je crois que ta parole est inspirée, et cependant je lis cent fois plus la parole humaine. Quand tu m'éprouves, je m'afflige, comme si tu n'étais pas mon père ; quand tu m'accordes un succès, j'en jouis sans t'en bénir. Mon Dieu, tu le sais, la contradiction est constante dans ma vie. Je crois et ne crois pas ; je crois dans mon cœur et je ne crois pas dans mes actes. Je suis croyant dans mes prières,

et je marche dans le monde comme un incrédule ! Oh ! comme je comprends bien ce père criant à ton Fils : « Je crois, Seigneur ; subviens à mon incrédule ! » Oui, je puis aussi te dire : Je crois, et toutefois, pardonne mon incrédule. Mais ce qui me rassure, c'est que cet aveu d'incrédule fut accepté par ton Fils comme la foi elle-même. Sans doute, Jésus plus clairvoyant que ce père, vit dans cette parole un désir qui déjà était de la foi, et selon sa promesse d'accorder des miracles à la foi la plus faible, il a exaucé sa demande. Oh ! béni sois-tu, Seigneur, de m'avoir conservé cet exemple. Il me semble qu'il ait été écrit pour moi, tant il me fait de bien. Applique-le toujours à mon cœur, et que je puisse te dire toujours plus : Je crois, et toujours moins : Subviens à mon incrédule.

LXI

Elu !

Jésus, mon Sauveur et mon Dieu, je sens que ton amour pour moi, n'est pas pour moi une réalité ! C'est un récit pour mon esprit, ce n'est pas un fait pour mon cœur. J'en parle, je l'admire ; mais plus avec mon imagination qu'avec mon âme. Tu m'aimes, je le sais ; tu es mort pour moi, je le sais ; tu m'as acquis la vie éternelle, je le sais ; et malgré tout cela, je reste froid, je ne t'aime pas, je ne te suis pas. Je m'occupe de ta Parole, de ton Eglise ; mais je m'en occupe comme d'une affaire de ce monde ; tout au plus comme d'un devoir ; et non pas avec amour ! Mon Dieu, je désespère de moi-même, quand je me sonde avec une entière sincérité, et je sens combien, alors, il est bon que je sache que tu m'as élu de toute éternité ! Oh ! Seigneur, si ta main ne tenait pas la mienne, combien de fois déjà je serais tombé dans le désespoir. Je m'humilie, mais ne me laisse pas sous l'humiliation. Fais luire sur moi la lumière de ta face ;

donne-moi ce cœur nouveau, ce cœur aimant, pour mieux apprécier l'amour que tu as eu pour moi. Hélas ! je sens encore que ma prière est froide ; mon sentiment n'est pas même à la hauteur de mes paroles. Je te parle, mais je n'aime pas ! Je te parle, mais je ne te prie pas ! Il me faudrait me taire pour rester au niveau de mes affections. Esprit-Saint, prie pour moi ; Jésus, intercède pour ton rachat ; Père céleste, pardonne l'ingratitude de ton enfant, et viens m'apprendre à t'aimer véritablement. Tous tes bienfaits ne sont-ils pas sur moi ? Si ma foi est trop faible pour voir Jésus sur sa croix, mes yeux ne devraient-ils pas au moins être assez clairvoyants pour apercevoir ton soleil qui brille sur ma tête ? Ta bonté ne resplendit-elle pas sur la terre et dans les cieux, dans mon passé et dans mon présent ? Qu'ai-je que je ne l'aie reçu de toi ? Ah ! si le péché pesait moins lourdement sur ma vie, je m'élèverais plus facilement à toi. Oui, voilà pourquoi je reste insensible à ton amour, c'est que j'aime le mal. Mon Dieu, pardon ; mon Dieu, lumière et force. Sauve-moi de moi-même, ou je suis perdu... Mais non, ta main tient la mienné ; tu me relèveras ; tu me rendras la joie de ton salut, et je marcherai sous ton regard jusqu'à la fin de mes jours ; car tu m'as élu de toute éternité !

LXII

Harmonie dans les œuvres du Seigneur.

Tout est harmonie dans tes œuvres, Seigneur. Comme la terre est faite pour recevoir la pluie, le soleil pour mûrir les moissons, de même mon cœur est fait pour recevoir la rosée de ta grâce, et ton Saint-Esprit pour avancer ma sanctification. Ma misère s'harmonise avec la mort de Christ, ta force avec ma faiblesse, mes douleurs avec mes aspirations vers ton ciel, et jusque dans les plus petits détails de ta Pa-

role, je trouve des preuves sans cesse renaissantes que ta Parole est bien la vérité. Oh ! grâces te soient rendues, pour tant de lumières répandues dans mon esprit ! Ouvre plus grands encore les yeux de ma foi, et donne-moi de jouir plus pleinement des divines clartés de ton Esprit. Mais comment se fait-il que ces harmonies si nombreuses et si belles, qui frappent si vivement mon esprit, restent inaperçues pour tant d'hommes plus intelligents que moi ? Hélas ! cela se fait pour eux, comme cela se fit jadis pour moi-même. Oui, jadis aussi, pour moi, ta Parole n'était que ténèbres ; tes miséricordes ne soulevaient que répugnances ; tes miracles provoquaient mon incrédulité, tandis qu'aujourd'hui cette même Parole est toute lumineuse pour mon esprit, tes miséricordes pleines de douceur pour mon âme, et tes miracles me frappent d'admiration. Ah ! je le sens, ce n'est pas moi qui ai produit ce changement, le plus grand de tes prodiges, la plus magnifique de tes grâces, la plus vive de tes clartés. C'est uniquement l'œuvre de ton Saint-Esprit ! Je m'étonne aujourd'hui d'avoir douté jadis, comme jadis je m'étonnais qu'on pût croire. Mon ancienne stupidité me parait, à cette heure, incroyable ; j'ai peine à comprendre que j'aie trouvé si obscur ce qui se montre à moi si clair, comme si les mots, les pensées avaient été changés ! Donne-moi donc, Seigneur, beaucoup de support pour ceux qui sont encore ce que j'ai été, et qui deviendront peut-être, par ta grâce, ce que je ne serai jamais. Donne-moi de la patience pour les instruire, de l'amour pour supporter, et des prières ferventes pour vaincre leur incrédulité. Mais surtout, Seigneur, donne-moi de la gratitude pour toi, qui m'as déjà tant donné !

LXIII

Amour des ennemis.

Oui, Seigneur, je dois pardonner les injures ; je reconnais que là est le devoir ; là l'exemple de Jésus ; là la paix du monde ; là le sentiment seul digne de toi ; enfin, là le vrai bonheur. Et cependant l'injustice et la haine m'irritent ; j'ai bien peine à contenir mon indignation ; mon premier mouvement est de rendre le mal pour le mal ; il faut que ton Esprit vienne me calmer, même pour me tenir dans le silence et l'inaction ! Il faut qu'il m'exhorte et m'exhorte longtemps, pour transformer ma colère en compassion. Mais, hélas ! je ne lui permets guère d'aller plus loin ! J'avoue que je n'aime pas encore ceux qui me haïssent, je ne souhaite pas toujours du bien à ceux qui me veulent du mal, et si je prie quelquefois en leur faveur, c'est plus par obéissance pour toi que par amour pour eux.

Mon Dieu, viens, viens donc à mon secours ; purifie complètement ce pauvre cœur. Rappelle-moi Jésus priant sur la croix pour ceux qui transpercent ses chairs ! Rappelle-moi ta patience envers les blasphémateurs. Rappelle-moi ta bonté faisant tomber ta rosée et lever ton soleil sur les bons et sur les méchants. Rappelle-moi surtout ta miséricorde envers moi-même, que tu es venu chercher et sauver, alors même que j'étais plongé dans l'iniquité ! Hélas, si tu avais compté avec moi ; si tu avais limité le nombre de mes fautes et de tes pardons ; si j'avais été abandonné par toi dès le jour où j'avais déjà fait cent fois plus de mal envers toi que n'en ont fait les hommes envers moi-même, ne serais-je pas aujourd'hui cent fois perdu, condamné, anéanti ! Oui, Seigneur. Mais, où mes péchés ont abondé, ta grâce a surabondé ; tu m'as pardonné sans mesure ; tu m'as aimé sans motif ; ou plutôt, tu m'as aimé parce que tu es amour ! Eh bien, mon

Père, donne-moi de devenir ton enfant par la ressemblance comme par l'adoption ; apprends-moi à aimer, de tout mon cœur, ceux-mêmes qui me haïraient de toutes leurs forces. Rends-moi ingénieux pour leur faire du bien, et que je ne m'arrête que lorsque les charbons ardents de ma charité les auront contraints à sentir leur injustice, non envers moi, pauvre créature, mais envers toi, mon Dieu sauveur.

LXIV

Humble devant Dieu, orgueilleux devant les hommes.

Mon Dieu, pourquoi donc ai-je tant de peine à m'humilier devant les hommes, moi qui m'abaisse si volontiers devant toi ? Pourquoi puis-je, dans mes prières et mes méditations, dire sans cesse, et toujours avec sincérité : « Je suis un misérable pécheur, » moi qui me sentirais vivement irrité si d'autres venaient me le répéter, ou seulement me laisser entrevoir qu'ils le pensent ? Comment puis-je m'humilier matin et soir en ta présence, et m'exalter pendant la journée en face de mes frères ? Mon humiliation, devant toi, est-elle donc mensongère ? n'est-elle qu'une forme ? Non, non ; elle est sincère. Mais suis-je encore sincère quand je me vante devant les hommes ? Non ; et c'est ici qu'est la véritable explication. Non, je ne crois pas moi-même au mérite que je m'attribue devant mes frères. C'est parce que je les connais faibles et ignorants, c'est parce que j'espère les tromper, que je me déguise devant eux ! Hélas ! peut-être te mentirais-je à toi-même, mon Dieu, si j'avais l'espérance de t'abuser ! Oh ! abîme de mon cœur, qui pourra te sonder ? Eh bien, Seigneur, fais pour moi ce que je n'ai pas le courage de faire : humilie-moi devant mes semblables, fais-leur connaître... Mais je sens que je ne puis te demander cela avec sincérité. Non, je ne voudrais pas être connu du monde, je

ne voudrais pas être humilié devant lui ! Hélas, les hommes n'auraient pas ta miséricorde pour me pardonner. Mais du moins, Seigneur, je te demande sincèrement de me donner l'humilité ; l'humilité en moi-même, l'humilité devant toi, sinon l'humiliation en face de mes frères. Que je me conduise, à leur égard, comme étant ce que je suis, le moindre d'entre eux. Mon Dieu, donne-moi l'humilité.

LXV

« Le cœur de l'homme... qui le connaîtra ? »

Oh ! mon Dieu, qu'il est difficile de me connaître ! difficile de bien juger mes intentions ! Je me crois par moment en ta présence, et je suis peut-être en présence de moi-même ! Je pense te prier, et je me borne à parler ! Je veux agir pour toi, et, au milieu de l'action, je reconnais qu'il y a là encore un motif intéressé. Je suis content de moi quand je parle bien ; content de moi quand je forme un louable projet ; ensuite je n'agis pas et je suis encore content de moi, comme si paroles et projets tenaient lieu d'action ! Quand je veux m'étudier, je me perds ; mon regard plonge dans un abîme sans fond. Ou je me séduis moi-même, ou je ne me comprends pas ; et si parfois je me pénètre et reconnais le mal qui est en moi, je suis habile à l'atténuer, à le rejeter sur mes frères, sur les événements, rarement sur moi-même. Quand, à force de péchés, j'en suis venu à me frapper la poitrine, alors encore je trouve moyen de m'encenser et j'appelle cela de l'humilité ! J'en suis content, et j'échappe ainsi au regret d'avoir mal fait. Je perds l'élan vers la prière que le repentir devait me donner. — Oui, Seigneur, me voilà tel que je suis, et si j'ai pu le reconnaître, ce n'est pas moi, c'est ton Esprit qui l'a fait. Augmente-moi donc cet Esprit, Seigneur, qu'il m'illumine de toutes parts, que je ne puisse plus me méprendre sur moi-même, afin que je

vienne plus souvent vers toi te demander pardon, force, joie et sainteté. Que j'apprenne, sous son influence, à mieux connaître Jésus, mon modèle ; que je goûte davantage ses paroles ; que j'imité plus fidèlement sa vie, et que je mette désormais tous mes efforts à mieux connaître ses perfections, pour mieux connaître et guérir mes propres infirmités.

LXVI

Le voile de Moïse.

Oui, Seigneur, la lumière de ton Evangile, comme celle du soleil, tombe sur nous de toutes parts ; il suffit d'ouvrir les yeux de l'âme pour être convaincu de sa divinité. Quand je la regarde en face, j'en suis ébloui ; tout ici-bas la réfléchit. Je ne puis jeter les yeux sur ces juifs, toujours persécutés et toujours conservés, partout répandus et partout reconnus, sans être frappé de l'accomplissement de tes prophéties. Leur endurcissement même devient une garantie de la pureté des livres saints qu'ils nous ont transmis. Je ne puis porter mes regards sur ce monde couvert d'églises chrétiennes, d'institutions évangéliques, sans admirer l'accomplissement de cette parole de l'apôtre, qu'un voile pèse sur les yeux de ce pauvre peuple ! Quelle obstination, quel aveuglement chez des hommes qui vénèrent les prophètes et qui repoussent Celui qu'ils ont prophétisé, qui appellent de leurs vœux un Messie déjà venu ! Comme cet exemple est instructif, et, si j'étais plus attentif, comme il devrait me faire trembler ! Sans doute, je n'ai pas rejeté mon Sauveur ; mais combien de fois, Seigneur, je repousse tes grâces, je refuse de me soumettre à ta Parole, je m'endurcis contre tes invitations ! Combien de fois j'agis contre la lumière de ton Esprit ; combien de fois je retombe dans la même faute ! Oui, Seigneur, si j'étais plus humble, je tournerais contre moi-

même les reproches que j'adresse aux enfants d'Israël, et je n'aurais, pour ces pauvres frères deshérités, qu'une tendre compassion ! J'irais à leur rencontre, je leur parlerais de toi, de ton Evangile. Au lieu de mon mépris, je leur montrerais mon affection. Mon Dieu, le péché m'enveloppe de toutes parts. Si tu me bénis, je néglige tes bénédictions ! Si mes semblables font comme moi, je m'en indigne, les condamne, et m'exalte moi-même de leur infidélité. Arrache-moi, Seigneur, à ce mauvais esprit. Donne-moi de tourner, contre mon propre cœur, ce glaive que je dirige contre mes frères. Lève le voile épais qui me cache mes fautes ; que j'en rougisse, que je te prie, et qu'enfin je sois guéri. Que ma conduite sainte et pure brille avec plus d'éclat que mes paroles, et attire les pécheurs à ton Evangile, par moi vraiment pratiqué ; que les juifs eux-mêmes puissent se convertir en me voyant vivre en chrétien !

LXVII

La paix de Dieu.

Seigneur, donne-moi ta paix ; cette paix de l'âme que le monde entier ne peut donner ; cette paix qui surpasse toute intelligence, mais que ton Esprit, répandu dans le cœur, peut nous faire goûter. Qu'il est doux de se voir en paix avec toi, Seigneur, de ne plus voir en toi un juge, mais un père ! Qu'il est doux de se savoir, non-seulement pardonné, mais encore aimé, héritier du ciel et vivant pour une éternité ! Qu'il est doux de s'avancer vers la société de tes milliers d'anges ; d'aller rejoindre les bienheureux de tous les siècles ; voir dans ton sein Abraham, Moïse, Paul le grand apôtre, Jean l'ami du Sauveur, et ce Sauveur lui-même ! Ah ! ce n'est pas à la mort, c'est à la vie que je vais. Mon corps dépérit, mais mon âme ne saurait vieillir. Je la sens aussi jeune que jamais, et, grâce à toi, plus vivante que jadis, plus près

de toi, plus heureuse par la sanctification, plus loin de la tentation, plus détachée du péché. Seigneur, achève ton œuvre en moi ; arrache complètement de mon sein ce péché et cette tentation, et alors je jouirai mieux de ta paix. Oui, le péché est le tourment de ma vie. Si je pouvais en être délivré, je serais heureux. Pourquoi donc n'arracherais-tu pas cette écharde de ma chair ? Je l'ai espéré tant de fois, et toujours en vain. Ta paix que je croyais tenir à deux mains, m'est échappée sans que je sache comment. J'ai voulu la rappeler par la prière, et je n'ai pu prier... Peut-être faut-il dire que je ne l'ai pas voulu. Mon Dieu, quelle est la source de cette inconstance de volonté, de cette mobilité de pensée ? Pourquoi ne puis-je pas fixer dans mon cœur les impressions de ta grâce ? pourquoi ne puis-je pas me donner à toi sans retour, me précipiter dans ton sein, comme dans un refuge d'où il ne me soit plus possible de sortir ? A cette heure, cela me semble facile ; mais, hélas ! mon expérience du passé me fait craindre pour l'avenir. Peut-être demain, ce soir, que dis-je ? peut-être dans une heure, je serai loin de toi, plongé dans un monde impur, par mes désirs, mes projets et actes. Non, non, je ne puis accepter cette pensée. Ces tentations, ce péché doivent finir ; que ce soit aujourd'hui ; aujourd'hui et non pas demain. Qu'à l'instant, Seigneur, j'entre, pour n'en plus sortir, dans ce paradis de paix, de joie et de sanctification.

LXVIII

Lâcheté.

Oh ! Seigneur, si je faisais constamment ta volonté, ma foi serait plus constante aussi. Hélas ! c'est le péché qui m'empêche de croire ! Dans ce cœur, toujours plein de convoitises, comment pourrais-je trouver place pour la contemplation de ton ciel et de ton salut ? Comment savourer ta

paix quand j'écoute le bruit du monde? Non, Seigneur, c'est impossible, et je suis moi-même la pierre d'achoppement contre laquelle ma foi vient se heurter. Donne-moi d'être pur, Seigneur, et je serai croyant; donne-moi de t'aimer, et je sentirai ta présence; donne-moi de faire ta volonté, et je connaîtrai que la doctrine de Jésus vient de toi. Quand je me sonde jusqu'au fond de l'âme, je vois que mon mal, c'est une grande lâcheté! Je voudrais accomplir le bien, mais sans fatigue! Je voudrais le faire avec le même plaisir que je trouve, hélas! à faire le mal; et alors je ne te demande la foi que pour me rendre cette tâche facile. Je voudrais t'obéir sans peine, croire sans prier, et prier sans paroles et sans larmes! J'attends que tu viennes me saisir, me porter, agir pour moi, et cela, non par humilité, mais par paresse, oui, par lâcheté! Mon Dieu, j'ai honte de ces aveux, même devant toi qui me connais si bien, devant toi si compatissant! Mais que faire? dis-le-moi. Contrains-moi d'entrer franchement dans ta maison, pour y devenir, sans réserve, ton serviteur. Oh! si je pouvais... hélas! je devrais dire si je voulais me consacrer véritablement à toi, que de joie, de paix, de douce confiance! Mais, hélas! la vérité est que je te le demande sans le désirer, ou que je le désire si faiblement, que je ne le veux plus à l'heure de l'action. Mon Dieu, pitié, pardon, grâce! fais de moi ce que tu voudras; mais arrache-moi à cet amour du péché, qui me fatigue, me tourmente et me tue.

LXIX

Le péché et le bonheur inconciliables.

Oui, Seigneur, je le sens, le bonheur et le péché sont inconciliables. Je ne puis pas tomber sans en souffrir. Si je reste dans le désordre, je me sens misérable, languissant, mécontent de tout, parce que je le suis de moi-même, et je

me rends incapable de goûter les joies pures que, dans ta bonté, tu m'ayais préparées. Non, j'en ai la profonde conviction, le bonheur ne peut exister pour moi dans le péché. Je veux m'arracher à cet esclavage ; je veux remonter vers toi ; je veux faire le bien ; je veux... Mais, hélas ! je l'ai voulu si souvent, avec tant de sincérité, que je n'ose plus compter sur mes plus fermes résolutions. Et même je t'ai prié, prié avec larmes ; en réponse, tu m'as envoyé ta paix et ta joie. Mais je suis retombé aussi bas que jamais. Ce que je croyais impossible m'est arrivé, et je me suis retrouvé honteux, désespéré, comme avant d'avoir voulu et prié. A cette heure, comment mieux réussir ? Mon Dieu, tu le sais, apprends-le moi, ou plutôt, fais-le pour moi ; montre-moi le joint de la cuirasse par où Satan vient toujours m'assaillir avec succès. Ne serait-ce pas la tentation, d'abord faible, mais se fortifiant, prenant un corps, grandissant, et m'écrasant bientôt sous ses armes cachées ? Oui, je le crois, c'est Satan se faisant petit, humble, innocent, se déguisant en ange de lumière ; c'est Satan me disant : « Approches, tu ne tomberas point ! » Oui, c'est mon premier pas vers la tentation, infailliblement suivi d'un second, qui, finalement, m'entraîne au fond de l'abîme ! Il est si difficile de s'arrêter sur une pente rapide ; il est si doux de se laisser glisser ! Oui, voilà mon côté faible ; je ne sais pas résister à la première tentation. Eh bien ! apprends-moi donc à m'en défier ; apprends-moi à éviter même l'apparence du mal, à fuir au premier signe du danger ; Seigneur, au nom de ton Fils, ne me laisse pas tomber en tentation, afin de me délivrer du mal, où il n'y a ni paix, ni bonheur !

LXX

Douceur de la sanctification.

Merci, Seigneur, pour la paix que tu m'as donnée ; merci

pour avoir éloigné de moi les occasions de trouble; merci pour m'avoir fait sentir, par une nouvelle expérience, que les joies véritables sont dans l'obéissance inspirée par l'amour. Oui, je l'ai toujours pensé, il est possible de vivre constamment en toi; mais je viens d'en recevoir une preuve nouvelle. Seigneur, multiplie pour moi ces douces heures; n'en fais qu'une seule de ma vie entière; qu'à la joie de chaque jour vienne s'ajouter la joie de la veille, et qu'ainsi, toujours plus heureux, heureux par mes souvenirs, par mes espérances et par mes joies présentes, je puisse toujours plus facilement marcher dans tes saints et doux commandements.

Mais, Seigneur, ne me laisse pas oublier que c'est de toi, de toi seul, que je tiens cette paix, que ce n'est pas moi qui me la suis donnée, ni moi qui puis la retenir. Non, je le sais, j'ai besoin de te prier à chaque instant, comme, à chaque instant, de me défier de moi-même. C'est pour avoir compté sur moi, sans doute, que tant de fois je suis tombé. Mon secret, à l'avenir, sera de me tenir en garde contre moi-même, d'éviter la plus légère tentation, de te prier dès l'approche du danger. Oh! mon Dieu, trop longtemps j'ai marché sous la verge du péché; par elle tu m'as convaincu de la misère qu'il y a hors de toi; maintenant, fais-moi marcher par une expérience toute contraire; que j'avance, attiré par les douceurs de la sainteté, et seront doux et rapides mes progrès, jusqu'à ce jour si pénibles et si lents. Je connais les amertumes du regret; fais-moi goûter les saveurs de la gratitude. J'ai assez gémi, donne-moi sujet de rendre grâce. Oh! mon Dieu, mon Dieu, ne me laisse plus retomber, et que, debout jusqu'à la fin, je célèbre, joyeux et paisible, ton inépuisable charité.

LXXI

Je ne puis pas prier !

Mon Dieu, mon Dieu, qu'il m'est difficile de me relever, lorsque Satan m'a couché dans la boue du péché ! Il me semble qu'un poids énorme pèse sur mon cœur ; ma volonté elle-même est brisée ; je n'ai même plus la force de prier. Je sens qu'un abîme me sépare de toi. Je suis, à cette heure, dans cette horrible position, et je n'ose continuer à t'invoquer. Je te fais des aveux, mais je ne te prie pas. J'en retarde le moment, parce que j'ai la conscience que mes paroles ne seraient qu'un vain bruit. Avant tout, j'ai besoin que tu m'élèves à toi. Mon Dieu, brise la glace de mon cœur ! brise le charme satanique qui me retient loin de toi. Emporte-moi, puisque je ne puis marcher ! Rends-moi ton Esprit. Remplace-moi sous ton regard, et ne me permets plus de m'en éloigner. Hélas ! je suis si souvent revenu vers toi pour te quitter encore ; il m'est aussi facile de t'abandonner que pénible de revenir ! Un instant suffit pour me plonger dans le mal ; il me faut des jours pour en sortir ; des jours pour me décider à te prier. Misère, misère profonde que la mienne ! Aie pitié, Seigneur, aie pitié de moi. As-tu donc voulu me faire sentir tout le poids de ton abandon ? as-tu voulu me faire mieux mesurer la distance qui sépare le ciel de la terre, la distance de moi délaissé à moi soutenu par ton Esprit ? Jamais je n'ai mieux reconnu mon néant, privé de ton secours, et je vais être contraint de me taire, avant de t'avoir véritablement prié. Oui, Seigneur ! je ne puis me soulever ; je n'ai plus les ailes de ton Esprit, plus même un de « ces soupirs qui ne peuvent s'exprimer, » Oh ! Jésus, prie pour moi, alors même que je n'aurais pas pu dire aujourd'hui *amen* avec toi, devant le trône de ton Père. Non, je le sens, je n'ai pas prié !

LXXII

Repos.

Mon Dieu, j'ai faim et soif de repos. Je voudrais être loin des hommes et du bruit. La retraite la plus silencieuse fait toute mon ambition. Avec le Psalmiste, je suis prêt à dire : « Que n'ai-je les ailes de la colombe, et je m'enfuirais au désert ! »

Mais, hélas ! Seigneur, ce souhait de mon cœur est-il conforme à ta volonté ? Non ; quelque chose me dit, de ta part, que l'homme n'est pas fait pour se reposer ici-bas, où tant de travaux, de besoins, de misères l'appellent au secours de ses frères. Non ; tes anges eux-mêmes sont des envoyés portant tes ordres à tous les bouts de l'univers. Non ; toi-même ne te reposes pas, et, sans fatigue, tu veilles sur des milliers de mondes. Non, Seigneur, l'âme vivante, créée à ton image, n'est pas faite pour rester dans l'inertie, mais pour se développer dans une sainte activité.

Et toutefois, Seigneur, je te le dirai encore : j'ai faim et soif de repos. « Oh ! que n'ai-je les ailes de la colombe, et je m'enfuirais au désert ! »

« Je vous donne ma paix, je ne la donne pas comme le monde la donne ; que votre cœur ne se trouble point. » Qui, Seigneur, voici ce que ton Esprit me répond de ta part. Si j'agissais avec calme, si j'étais toujours dans cette paix d'âme que rien ne trouble, je travaillerais sans fatigue, sans dégoût ; paisible dans mon activité, je ne soupirerais plus après le repos. Mais, hélas ! il n'en est presque jamais ainsi. Je ne sais pas agir sans m'agiter ; je ne sais pas penser sans inquiétude ; je ne sais pas marcher sans courir ; et bientôt, harassé, je souhaite le repos et je m'écrie : « Oh ! que n'ai-je les ailes de la colombe ! » Seigneur, si j'agissais véritablement pour toi, j'agirais dans ton Esprit. Mais à mes

meilleures œuvres vient se mêler ma pauvre personnalité ; alors ton Esprit se retire, et je tombe épuisé ! Oui, Seigneur, voilà le secret de mes désirs de retraite. Merci de me l'avoir révélé ; et maintenant donne-moi de faire usage de cette découverte ; donne-moi d'agir avec calme, en vue de toi, dans ta paix et dans ton amour.

LXXIII

« Aie pitié de moi, pécheur. »

Mon Dieu, toutes les créatures humaines me sont-elles semblables ? toutes ont-elles cette nature double, obscure, pécheresse ? Y en a-t-il une seconde au monde qui, comme moi, ne puisse se sonder sans se faire horreur ou pitié ? non, c'est impossible, et je sens que s'il me fallait ouvrir mon cœur jusqu'à son dernier repli, devant les hommes, j'aimerais mieux mourir ! Non, personne n'est mauvais comme je le suis ; personne ne pourrait m'excuser s'il me connaissait bien ; personne..... Mon Dieu, je ne puis pas tout dire, et mes aveux se termineront dans le silence qui te suffit à toi, Seigneur, à qui je ne puis rien cacher. Toi seul peux me comprendre, toi seul peux ne pas me repousser. A l'homme, je ferais horreur ; à toi, je fais pitié. Relève-moi, Seigneur ; arrache-moi à cette fange ; que mon existence ne se consume pas dans un long gémissement ; que je ne marche pas en supplicé vers ton trône de gloire, que je commence enfin ici-bas cette vie pure et sainte qui fera ma joie dans ton ciel. Que je pratique enfin cette vie dévouée que je comprends si bien ! que ces sentiments chrétiens, qui traversent mon cœur, s'y fixent ; que ce ne soit plus dans le repos, mais dans l'action, plus à de longs intervalles, mais sans cesse, que je pense, parle et agisse comme un futur habitant des cieux. Que ma prière soit suivie de vigilance sur moi-même. Si je m'oublie dans un instant, réveille alors le souvenir de

ce que je dis dans ce moment, et que ton Saint-Esprit me donne la force de mettre en harmonie mes prières et mes actions.

LXXIV.

Assurance du salut.

Sauvé! Je suis sauvé; pour toujours et certainement sauvé! Oh! mon Dieu, comme cette pensée est puissante sur mon cœur! Oui, je te verrai, j'entrerais dans ton ciel, je prendrai place au milieu de tes anges, je contemplerai ta gloire, je jouirai de ton amour et de l'amour de millions et de millions d'êtres! Les magnificences de cet avenir confondent mon imagination! Et quand je me dis que cette vie céleste, divine, durera aux siècles des siècles, autant que toi, que ma vie sera ta vie, oh! alors, mon âme ne peut suffire à sa joie, et j'éprouve le besoin de te dire combien je suis heureux! Oui, Seigneur, heureux, et heureux surtout en songeant que tes bienfaits ne peuvent plus m'être retirés, qu'ils sont scellés, et que nulle puissance, ni humaine, ni satanique ne peut me les arracher! Si mon salut dépendait d'un ange, je pourrais craindre une chute de mon protecteur; s'il était à ma disposition, je pourrais craindre une chute de moi-même. Mais non, c'est toi, tout bon et tout-puissant, qui le gardes, toi qui me portes dans tes bras; je ne puis pas plus me perdre que tu ne peux perdre ta puissance et ta bonté! Mon salut est assuré, plus assuré que la durée de l'univers! Le monde peut finir, et non pas moi; d'autres anges pourraient encore déchoir peut-être; mais je ne puis pas me perdre! Mon Dieu! mon Dieu! comment te dire mon bonheur? comment te témoigner ma reconnaissance? Comment répondre à ton amour? Hélas! c'est encore à toi qu'il me faut recourir pour recevoir l'obéissance, la sainteté qui te sont agréables. Eh bien! Seigneur, donne-moi ce que tu

veux que je te présente; donne-moi de t'aimer davantage, de t'obéir sans relâche, de me sanctifier jusqu'à la mort, où commencera la véritable vie.

LXXV

Abattement.

Mon Dieu, mon cœur est vide. Je ne prends plaisir à rien, rien n'éveille mes désirs, je n'ai plus de volonté. Je ne me comprends pas moi-même. Comblé de tes bienfaits, je n'en éprouve pas de reconnaissance; entouré de devoirs, je n'ai le courage d'en remplir aucun; je n'ai pas même l'énergie nécessaire pour m'attrister de ma culpabilité. Et toutefois, je sens que telle n'est pas ma destinée; tu veux de moi quelque chose de mieux. Je puis le faire avec ton secours; mais comment en susciter en moi le premier désir? Où trouver la cause de ma langueur? Ah! Seigneur, c'est dans mon ingratitude grandie par tes bienfaits! Si j'étais moins prospère je prierais davantage, j'agiserais davantage; je tremblerais alors pour mon avenir terrestre, et la crainte me ramènerait à toi! Misère, misère de ma nature que je voudrais vaincre et qui m'a toujours vaincu! Déplorable mobilité d'un esprit tournant au souffle du plus petit événement; jouet de tout ce qui n'est pas moi, esclave de toutes les volontés, excepté de ma volonté propre. Mon Dieu, relève mon être abattu; donne-moi ta force, montre-moi plus clairement le but, et tandis que tant de créatures y marchent sans te connaître, que moi, homme, seule créature qui te connaisse ici-bas, je ne m'en détourne plus à l'avenir.

Mais hélas! Seigneur, je me sens encore le même, après t'avoir prié. Je voudrais presque retirer ces paroles qui me semblent sans but et sans effet. Quel mystère que mon être! c'est un labyrinthe d'où je ne puis sortir. Dois-je donc y périr avant d'en avoir découvert l'issue! non, Seigneur, je ne

puis le croire. C'est à moi, non à mon Dieu qu'il faut reprocher tout ce dont je me plains ; à moi qui ne prie pas, ne lis pas, ne me sanctifie pas, et qui n'ai pas même un désir soutenu de me sanctifier. A moi donc la confusion de face ; à toi, Seigneur, la gloire ! Mon Dieu, je m'humilie, relève-moi, moi, toujours prêt comme Pierre à descendre sous les flots de l'incrédulité ! Jésus, sauve-moi, je péris ; mais non, tu viendras à mon secours !

LXXVI

Support.

Mon Dieu, donne-moi du support pour mes frères. Ils sont coupables envers toi, cela est vrai. Ils ont des torts à mon égard, c'est encore vrai ; mais quoi d'étonnant ? ne sont-ils pas mes frères et mes semblables ? Suis-je en droit de m'étonner de ne pas rencontrer un ange sur la terre ? Et moi, suis-je cet ange de patience, de douceur et d'amour ? ai-je, pour mes frères, tout ce que je leur demande ? suis-je seulement juste envers ceux que je voudrais parfaits, à côté de moi si misérable ? Quand ils ont mes défauts, ils me font horreur ; je me hais, non en moi, mais en eux. Je ne suis jamais plus clairvoyant que pour juger ceux qui me ressemblent, et alors je suis impitoyable ! Je les sonde jusqu'au fond de l'âme ; je les devine, les dévoile et je m'en plains ! tandis que cette vue devrait m'instruire en amenant un retour sur moi-même. Oui, Seigneur, fais de mes frères coupables autant de miroirs qui me renvoient ma propre image ; apprend-moi à chercher en moi ce qu'il y a de coupable en eux, et je deviendrai plus indulgent. Alors même que je n'aurais pas les mêmes travers qu'eux, me serait-il donc impossible de m'en découvrir d'autres ? Suis-je excusable parce que je pêche différemment qu'eux ? sont-ils impardonnables, eux, parce qu'ils pèchent autrement que moi ?

Non, Seigneur ; mais j'aime à me glorifier des vices que je n'ai pas, et j'arrive à être fier du mal que je n'ai pas fait ! Les autres coupables me servent de piédestal, et j'élève ma statue pétrie de vanité sur leur vie pécheresse. Je ne sais rien supporter, moi qui ai si grand besoin de support ! Comment, Seigneur, te demanderai-je pardon, moi qui ne veux pas pardonner ? Mais voici, c'est précisément cette indulgence, de ma part, pour mes semblables, que je veux avant tout implorer de toi. Donne-moi de t'imiter ; donne-moi pour eux cette patience, cet amour que tu déploies à mon égard. Hélas, où serais-je à cette heure si tu n'avais eu pour mes fautes qu'une stricte justice ? Et seulement où serais-je si mes frères ne m'avaient jamais supporté ? Oui, Seigneur, fais-moi honte de ma dureté, de mon injustice, et donne-moi de réparer, à l'avenir, le mal que, par mes exigences, j'ai pu leur faire dans le passé.

LXXVII

La communion des saints.

Merci, Seigneur, pour les amis que ton Evangile m'a donnés. Grâces te soient rendues pour les joies si douces, si pures que je puise auprès d'eux. A peine ai-je rencontré un nouveau frère, à peine me suis-je entretenu avec lui de nos communes espérances, que j'éprouve une affection qui, je le sens, ne doit plus finir. Une heure d'épanchement suffit à moi pour lire dans son cœur, et à lui dans le mien. Il semble qu'une muraille se soit écroulée entre nous deux, et qu'une autre nous isole tous deux du monde. Nous nous confions l'un à l'autre, nous nous connaissons aussi bien qu'après des années d'intimité, et nous goûtons la douce communion des saints. Encore une fois, Seigneur, grâces te soient rendues pour ce trésor d'affection placé sous ma main. Ce sont là les arrhes de ton Esprit, un avant-goût du ciel, l'aurore,

dans le temps, du jour de l'éternité. Mais, Seigneur, à cette grâce, veuille en ajouter une autre; que ces affections chrétiennes soient sanctifiées par l'activité; que nous ne consumions pas nos heures en contemplation sur la montagne, avec Elie et Moïse, disant comme Pierre : « Il fait bon ici, dressons-y nos tentes; » mais qu'après y avoir puisé des forces, nous allions les dépenser dans le monde. Que nous ne nous contentions pas d'être frères entre nous, mais surtout que nous soyons frères avec Jésus! frères de Jésus par les sentiments, mais aussi par la vie. Qu'à son exemple, nous descendions du Thabor pour marcher vers Golgotha, sachant qu'après trois jours suit la résurrection! Oui! Seigneur, apprends-nous à dépenser dans l'affection chrétienne, et, s'il le faut, à nous donner pour ceux-mêmes qui nous attendraient comme Jésus, des clous et un marteau à la main!

LXXVIII

Confesser le nom de Dieu dans le monde.

Mon Dieu, moi qui te prie avec bonheur dans la solitude, avec élan au milieu de mes frères, comment se fait-il que j'aie honte de toi dans le monde, à tel point que s'il fallait me mettre à genoux au milieu d'une assemblée d'incrédules, je n'oserais pas même ouvrir la bouche pour prier le créateur des cieux et de la terre? Ton existence est-elle donc douteuse pour moi? l'efficacité de la prière est-elle à mes yeux incertaine? Non, Seigneur, je sais que tu existes, je sais que tu exauces, et cependant, devant ceux qui le nient, je n'ose pas dire que je t'aime et te prie. Sinon par mes paroles, du moins par mon silence, combien de fois ne t'ai-je pas ainsi renié! Combien de fois n'ai-je pas imité Pierre! Oh! je sens toute ma lâcheté! Combien je suis coupable, combien d'occasions j'ai perdues de te confesser devant les hommes. Oh!

si tu dois me demander compte de tant de faiblesse..... Non, Seigneur, je n'en puis supporter la pensée. Je me retourne vers ton Fils, et en son nom, je te demande mon pardon. Oui, Seigneur, j'ai été un misérable, plus préoccupé de la stupide approbation du monde que de la tienne; craignant plus la moquerie du pécheur que la colère du Saint des saints. Pardon, Seigneur; pardon et courage, que je rompe avec cette coupable lâcheté; que je porte ton nom écrit sur mon front; qu'il sorte de ma bouche, et surtout qu'il se voie dans ma vie. Ah! sans doute, c'est là la cause de mon silence. Si ma vie était plus en harmonie avec ta loi, je ne craindrais pas tant de prononcer ton nom. Loin de rougir, je ferais rougir les moqueurs. Donne-moi donc, avant toutes choses, une vie sainte, un cœur pur; et alors ma bouche, parlant de l'abondance de ce cœur, s'ouvrira pour proclamer ton nom, surtout devant ceux qui t'ignorent. Oui, Seigneur, tel est mon désir sincère; mais l'essentiel me manque encore, c'est la force pour l'accomplir. Toi seul peux me la donner, et je te la demande, au nom de Celui qui m'a dit : « Si tu me confesses devant les hommes, sur la terre; je te confesserai devant mon Père, dans les cieux. »

LXXIX

Pas de progrès dans la sanctification.

Seigneur, je désespère de ma sanctification! Combien de fois je l'ai crue plus ou moins avancée, et combien de fois je l'ai retrouvée ensuite ce qu'elle était jadis! Combien de fois une ruse nouvelle de Satan est venue me faire tomber dans un abîme que j'avais cru fermé pour moi. Mon Dieu, faut-il donc recommencer chaque jour les efforts de la veille, sans que la victoire devienne jamais plus facile? Oh! que ces luttes sont pénibles, que ces chutes sont honteuses, que ces fautes sont multipliées! Je me demande si j'ai fait un seul

pas dans le bien, et je n'ose pas l'affirmer ! Je crains parfois d'être le jouet d'une vaine illusion, d'avoir pris mes désirs pour des réalités, et alors je me dis : Ai-je bien reçu le Saint-Esprit ? Christ est-il bien le Fils de Dieu ? ce Dieu lui-même écoute-t-il ma prière ? N'est-ce pas une folie que de prétendre changer ma nature pécheresse en nature sanctifiée ?

Hélas ! Seigneur, je serais tenté de le croire, quand je regarde à la nullité de mes progrès dans cette sanctification. Mais alors quelque chose de plus fort que moi m'arrête et me dit que le bien et le mal ne sont pas une seule et même chose ; que si j'aime l'un et si je hais l'autre, beaucoup plus, tu dois, toi-même, aimer ce bien, haïr ce mal. Non, c'est moi, toujours moi, moi seul qu'il faut accuser. Le bien existe, mais je ne le fais pas. Les progrès y sont possibles, d'autres avancent et moi je n'avance pas. Il me semble que je sois différent de tous les hommes, seul si misérable, seul si profondément pécheur. Mais c'est encore ici, sans doute, un piège de Satan : je voudrais en quelque sorte me décharger de toute responsabilité, en me persuadant que ma nature est exceptionnelle, tandis que ton Esprit me dit de ta part : regarde à moi-même et non à tes frères ; ton Dieu ne t'a pas créé pour faire de toi un vain jouet de ton imagination. Non, il est impossible que ce qu'il y a de plus beau dans le monde, la sainteté, soit une pure vanité ; elle est réelle, elle est belle, divine, possible ; seulement elle n'est pas dans ta vie. Prie, veille ; prie et veille toujours, et Dieu fera pour toi ce qu'il a fait pour d'autres. Oh ! mon Dieu, fortifie ces pensées ; transforme-les en vie, et donne-moi de faire chaque jour un progrès réel, sans pas rétrograde, dans cette douce et précieuse sanctification.

LXXX

Les prophéties.

Mon Dieu, je ne puis porter mes regards sur un point de l'espace, ni mes pensées sur une heure du temps, sans y trouver accomplie une de tes prédictions. Ici ton Evangile répandu selon ta Parole; là le peuple juif dispersé, persécuté, et toutefois conservé, selon ta Parole; jadis, comme tu l'avais prédit, Jérusalem détruite de fond en comble; aujourd'hui, comme tu l'as déclaré, le saint Livre multiplié et cependant la foi languissante, le monde pire, les incrédules plus endurcis, les croyants plus rares. Tant de prédictions, accomplies sous mes yeux, devaient rendre ma foi puissante, inébranlable, et me faire attendre avec confiance l'accomplissement de tes prophéties pour l'avenir; mais, je te le confesse, ces prophéties ne se présentent pas à mon esprit comme de vivantes réalités. Celles mêmes qui sont les plus positives, ton jugement final, la résurrection des morts, l'entrée triomphante des croyants dans ton ciel; tout cela désiré, cru, affirmé par moi, n'a sur moi qu'une faible influence. Je le crois, mais à travers un nuage d'incrédulité; je l'espère plus que je n'en suis convaincu. Mon désir me devient même un piège, et je crains qu'il ne soit l'unique fondement de mes espérances! Mon esprit est à la torture; je médite, je cherche dans ma sagesse, et toujours je retombe impuissant et brisé! Mon Dieu, mon Dieu, relève mon âme abattue; ouvre mes yeux à ta lumière, montre-moi Satan travaillant à ma ruine par mon incrédulité. Oui, Seigneur, je le sens à cette heure, ces aspirations, dont je me défie, sont ton propre ouvrage; c'est toi qui me les a données; c'est toi qui me fais soupirer vers des choses meilleures. Oui, je veux croire à ce qui seul me sanctifie, seul me rend heureux, seul me sépare de la brute, seul m'élève

jusqu'à toi. Je crois, Seigneur, aide-moi contre mon incrédulité !

LXXXI

Le poids du péché.

Mon Dieu ! que le péché est un pesant fardeau sur la conscience ! Comme il met mal à l'aise devant toi, et même devant les hommes ! Que de peine il donne pour le cacher, que de trouble pour le commettre, et quand il est accompli, quelle déception, quelle amertume ; comme on voudrait retourner en arrière ! Oui, la seule souffrance que me donne le mal accompli par mes mains me prouve que le mal est mal, que tu le condamnes et que tu le puniras ! Oui, les angoisses qui précèdent la passion, la vanité des jouissances qui l'accompagnent, la durée des regrets qui la suivent, devraient suffire à m'en éloigner, et cependant ils ne m'en éloignent pas ; le mal est attaché à moi, ou plutôt je m'attache au mal ; c'est une chaîne que je secoue parce qu'elle me blesse ; mais c'est une chaîne que je rive chaque jour ! Quel mystère, quelle contradiction, quelle folie, quelle faiblesse, et combien j'ai besoin que tu viennes à mon secours ! Oh ! mon Dieu, exauce-moi une fois pour toujours ; affranchis-moi du péché ; que je puisse marcher la tête haute, l'esprit libre, le cœur joyeux, uniquement occupé d'œuvres saintes, de pensées pures, tout dévoué à toi et à mes frères. Et n'est-ce pas là que j'ai trouvé les instants de vrai bonheur semés dans ma vie ? La sainteté, le dévouement ne m'ont-ils pas rendu aussi heureux que le péché m'a rendu misérable ? n'ai-je pas fait l'expérience que « la piété a les promesses de la vie présente ? » et tout ce que j'ai senti en bien et en mal ne l'ai-je pas vu éprouvé autour de moi ? me suis-je jamais repenti d'avoir fait le bien, et n'ai-je pas toujours regretté d'avoir fait le mal ? Oui, Seigneur, tout cela porte un cachet

d'évidence, quand je suis calme ; mais hélas ! tout cela s'efface dès que la tentation apparaît. Oh ! veille pour moi, autour de moi, Seigneur ; préserve-moi du mal, et que j'entre enfin, dès cette heure même, dans une nouvelle vie, exempte de regrets, parce qu'elle sera exempte de péché, et pleine de joie, parce qu'elle sera pleine de sainteté.

LXXXII

Mon cœur est partagé.

Mon Dieu, mon cœur n'est pas entièrement à toi ; il n'est pas non plus entièrement au monde ; mon cœur est partagé entre le monde et toi. Tous mes efforts tendent à faire marcher ensemble ma conscience et ma passion, et depuis des années que je le tente, je n'y ai pas encore réussi ; j'ai même acquis la conviction que je n'y réussirai jamais ! Oui, l'expérience m'a répété ce que ton Fils m'avait déjà dit : « Nul ne peut servir deux maîtres, Dieu et Mammon. » Ma vie entière est déchirée par ces efforts en sens contraire. Je ne veux plus subir ces pénibles déchirements. Seigneur, je suis las de tant de luttes ; je veux désormais n'avoir d'autre maître que toi, d'autre volonté que la tienne, d'autre œuvre que ton œuvre. Je veux renoncer à moi-même, vivre en toi et pour toi, et alors ma sanctification deviendra facile, mon bonheur abondant. Oh ! mon Dieu, que de temps j'ai perdu jusqu'à ce jour à vouloir concilier ce qui était inconciliable ! Mais peut-être fallait-il que mon expérience me répût ce que m'avait dit ta Parole. Aujourd'hui, je crois, parce que j'ai vu et touché cette vérité. A l'avenir, je pourrai du moins opposer à mon incrédulité, non-seulement tes déclarations, mais aussi le souvenir de mes misères et de mes souffrances passées. A chaque tentation, je rappellerai mes regrets, mes remords ; et si tu viens à mon aide, certainement je triompherai. Oui, je le sens, cette expérience me sera utile, et je

te bénis de l'avoir fait tourner à mon bien. Mais désormais, Seigneur, mène-moi, donne-moi de ne plus suivre ces détours que m'indiquait Satan, sous prétexte que j'arriverais toujours; donne-moi de mettre de l'unité, de la droiture dans ma vie; que pas une pensée ne sorte de mon cœur, pas une parole de mes lèvres, pas un acte de ma vie, dont tu ne sois toi-même le but et le moyen; que j'agisse en toi avec calme, parce que j'agirai avec foi; que j'agisse sans hâte, parce que tu seras mon compagnon d'œuvre; que j'accepte le revers comme le succès, me rappelant que la nuée, sombre du côté où elle regarde la terre, est radieuse de soleil du côté de ton ciel, et que, finalement, tu ne me demandes pas de gouverner le monde, mais de gouverner mon cœur. Mon bon Père, fais cela; j'ai la confiance que tu le feras, et je te rends grâce pour l'avoir commencé en m'inspirant cette douce prière.

LXXXIII

Temps perdu.

Mon Dieu, combien de temps je perds dans cette vie déjà si courte! que d'heures passées à attendre l'heure suivante! que d'heures consumées dans de vaines méditations, de frivoles lectures, des travaux inutiles! Et (ruse de mon cœur), je me console, au sein de ma paresse présente, par la pensée de ma prochaine activité; en attendant que je me console encore, dans ma paresse de demain, par la pensée de mon activité au jour suivant. Oh! si je pouvais faire la somme de toutes les heures ainsi dévorées par mes longs projets de travail, je trouverais au résultat la plus longue partie de ma vie; et quand je cherche ce qu'ont produit mes années de vie chrétienne, hélas! je trouve à peu près néant! Le monde entier marche: arts, science, industrie, plaisir et péché; ma sanctification seule n'avance pas! Je vais, je viens, je m'a-

gite beaucoup pour ne rien faire. Oh ! mon Dieu, retranche de ma vie toutes ces distractions inutiles, ces conversations oiseuses, ces lectures sans fruits, pour ne plus l'occuper que de pensées, de paroles et d'œuvres conformes à ta volonté. Et toutefois, Seigneur, donne-moi d'agir avec calme, avec ordre, avec confiance en toi. Je le sais, ce ne sont pas des travaux accumulés que tu me demandes ; mais une action constante, paisible ; dût-elle seule remplir toute mon existence. Et si je savais agir ainsi, combien je serais plus heureux ! sans regrets pour des heures perdues, sans hâte dans mes heures occupées, sans impatience en face des obstacles, sans désespoir dans les revers, et toujours satisfait parce que je serais toujours occupé selon ta volonté.

LXXXIV

« Qui me délivrera de ce corps de mort ? »

Qui me délivrera de ce corps de péché ! Oh ! mon Dieu, si tu voulais m'affranchir de la tyrannie de la tentation et du malin ! Si tu voulais me rendre le bien aussi doux, aussi facile que le mal m'est doux et facile parfois, combien je serais heureux ici-bas ! Mais qu'ai-je dit ? n'est-ce pas un blasphème ? cette volonté, ne l'as-tu pas ? comment se fait-il qu'elle ne se soit pas encore accomplie ? Hélas ! parce que je ne te le demande pas, parce que, du moins, je ne te le demande pas avec foi. Je voudrais être changé sans prière, sans vigilance ; changé par l'effet magique d'une parole ; ce qui m'est pénible, ce n'est pas le péché, c'est le regret qui le suit ; ce que j'aime, c'est peut-être moins la sanctification elle-même que l'affranchissement des remords. Je suis souffrant, malheureux sous les serres de Satan, et alors je te prie de m'en délivrer. Mais le bien, mais toi, je sens, Seigneur, que je ne t'aime pas comme je devrais t'aimer. Hélas ! mon faible amour pour toi m'apparaît parfois comme une

vaine imagination, comme une pure théorie. Mon esprit me dit que je dois t'aimer, mais mon cœur reste vide d'amour pour toi ! Mon Dieu, aie pitié de moi, donne-moi un autre cœur, arrache cette pierre de mon sein, et mets en sa place un cœur de chair, un cœur aimant. Quelle énigme ! que je puisse te connaître et ne pas t'aimer ; approuver le bien et ne pas le faire ; détester le mal accompli, et soupirer après le mal à accomplir ; recommencer chaque jour ce que j'ai blâmé la veille ; refaire aujourd'hui ce qui m'a rendu malheureux hier ! oh ! comme la main de Satan est visible dans cette œuvre ! Mon Sauveur, délivre-moi de mon adversaire ; brise ses armes ; tends-moi la main, et me relève. Mon Dieu, combats pour moi, donne-moi la victoire sur le péché, et que je repose, paisible, dans l'accomplissement de ta sainte volonté.

LXXXV

La paix et l'union.

Mon Dieu, « que c'est une chose bonne, une chose agréable que des frères demeurent unis ensemble ! » Que ces épanchements font de bien, qu'il est doux de les recevoir, doux de les rendre, et de confondre ainsi deux cœurs sous un même battement ! Au milieu de ces conversations intimes, je me sens transporté comme dans un autre monde, c'est le ciel sur la terre ; mes frères deviennent tes anges ; nous sentons que tu es là, que Christ est au milieu de nous, et que ton Esprit nous inonde de toutes parts. Pourquoi ces heures sont-elles si courtes, si rares dans ma vie ? Hélas ! je fais peu, je ne fais rien pour les obtenir ; il faut que tu me les donnes ; je ne sais pas les chercher. Tantôt la fausse honte, parfois de vaines occupations, souvent l'orgueil, viennent s'interposer entre moi et mes frères, et jeter le trouble et la guerre où nous aurions pu jouir de la paix et

de l'union ; et c'est avec tous les éléments du bonheur sous notre main que nous sommes malheureux. Je veux la paix, mais je ne la cherche pas. J'aime l'union, mais je n'y travaille pas. Il suffit qu'un souffle de passion s'élève dans mon cœur pour que j'y abandonne ma vie et que je devienne à la fois mon bourreau et mon martyr. Mon Dieu, dégage-moi de ces pièges de Satan, donne-moi de la patience, du support, de l'amour pour surmonter les misères de mes frères ; donne-moi de les vaincre, non par la colère, mais par la douceur ; non par mes reproches, mais par ma résignation ; non par des armes charnelles, mais par la prière. Oh ! si je savais tendre la main à tant de mains timides, ouvrir mon cœur à tant de cœurs craintifs, que de joies pures, que d'amitiés chrétiennes, et pour moi et pour d'autres ! Combien il me serait facile ainsi d'attirer à l'Évangile ceux que ma froideur éloigne ! que de bien je ferais aux âmes délaissées, et quel trésor de grâces j'amasserais ainsi pour moi-même ! Oui, Seigneur, quand il s'agit de tes biens, donner, c'est recevoir. Accorde-moi donc de donner beaucoup d'amour à mes frères, de chercher la paix avec tous les hommes, et de réaliser, ici-bas, l'union qui doit un jour faire toute notre joie dans les cieux.

LXXXVI

Humilité.

En vain je me dis et me répète que l'humiliation devrait être mon partage, que l'humilité est la première des vertus chrétiennes, qu'elle seule trouve grâce devant les hommes comme devant Dieu, seule est aimable, seule est heureuse ; cette humilité, je ne puis l'accepter ! En vain je me dis et me répète que l'orgueil n'est que tourment d'esprit, que motif de haine de la part de mes frères, et de condamnation de la part de mon Dieu ; toujours son venin s'infiltré dans

mon cœur, enfle mes actes, empoisonné ma vie et la moralité de mes meilleures actions. Je ne suis pas seulement pécheur, mais fou, par cet orgueil que je caresse d'autant plus qu'il me fait plus souffrir. Oh! mon Dieu, aie pitié d'une pauvre créature qui se tord sous le venin de ce serpent maudit, donne-moi, par le sentiment même de mon péché et de ma folie, l'humilité si douce et si rare ici-bas; donne-moi de me sentir, non-seulement pauvre devant toi, mais encore pauvre devant mes frères; de ne pas présumer de moi-même; d'estimer les autres ce qu'ils sont, meilleurs que moi; de prendre toujours ma véritable place, la dernière, et de vivre en paix sans contestation, sans orgueil, au milieu de ce monde où ton Fils lui-même est venu servir ses serviteurs.

LXXXVII

Sagesse de Dieu.

Mon Dieu, n'est-il pas bien étrange que j'aie besoin de me dire que tu es sage, et de chercher dans tes œuvres des traces de ta sagesse? N'est-il pas bien étrange que parfois je puisse douter si elles s'y trouvent en effet? N'est-il pas étonnant que j'hésite à déclarer que l'ignorance est de mon côté, et que c'est à moi, et non à toi, qu'il faut demander compte de ce que je ne comprends pas? Ah! que je sens bien maintenant la justesse des reproches adressés à Job: « Où étais-tu quand j'ai fondé la terre? Connais-tu l'ordre des cieux? Est-ce toi qui as lancé la foudre, toi qui créas l'intelligence? » Quelle hauteur, quelle profondeur dans tes vues que je ne pénétrerai jamais! Et quelle hauteur, quelle profondeur même sur les bords des mystères que tu m'as parfois donné d'apercevoir! A ces éclairs brillants de ta gloire, n'aurais-je pas dû déjà juger de la beauté de l'œuvre entière? et parce que l'éclair passager, qui me montre un instant ta sagesse, me laisse ensuite dans l'obscurité, cette sagesse cesse-t-elle

d'exister? C'est à moi qu'il faut demander compte de ces ténèbres ; c'est mon incrédulité qui souffle sur ta gloire, et je me plains de ne plus la découvrir! Oh! mon Dieu, purifie mon cœur pour éclairer mon intelligence ; montre-moi, dans toutes tes œuvres, ce cachet divin que tu y as posé, que j'y cherche toujours avec une noble assurance les traces de ta puissance et de ton amour ; que je me dise bien d'avance que tu ne peux pas te tromper ; et que, pour moi, me tromper sans ton secours, est mon lot ordinaire. Fais briller à mes yeux ces traits admirables de sagesse cachés dans la nature et dans l'Évangile, et que ta grâce, tombant sur un cœur humble, sait si bien lui révéler. Montre-moi en ce Jésus né dans une crèche, vivant dans la misère, mourant sur une croix, la sagesse du Dieu pour qui la paille vaut l'or, et qui n'a d'égard qu'à la sainteté. Montre-moi dans ce Sauveur, à la fois mon frère et mon Dieu, la victime volontaire et précieuse qui apaise ta justice, et laisse un libre cours à ta miséricorde. Montre-moi l'homme enorgueilli par ses œuvres, régénéré par son humiliation, et tant d'autres mystères pleins de sagesse et d'amour. Que je te connaisse toujours mieux, t'adore toujours plus humblement, et me sanctifie toujours davantage, dans le sentiment de ta puissance infinie et de ma profonde ignorance !

LXXXVIII

Amour de Dieu.

Seigneur, l'apôtre nous dit de ta part : « Dieu est amour ; » le sacrifice de ton Fils unique, pour nous, pécheurs, nous répète : « Dieu est amour ; » la nature, à son tour, par mille voix nous crie : « Dieu est amour ; » et je puis me dire que moi, pauvre petite créature ; moi, perdu dans la poussière des mondes ; moi, misérable, je suis l'objet de cet amour ! Tu as pensé à moi pour me créer, tu y penses pour me con-

server, et tu t'en occuperas, aux siècles des siècles, pour soutenir mon existence et mon bonheur. Et moi, Seigneur, qu'ai-je fait? Comment ai-je répondu à tant d'amour? J'ai joui des biens que tu m'as donnés, oubliant le donateur! J'ai compté les promesses de ta Parole, délaissant mes devoirs! J'ai voulu être aimé sans répondre à ton affection, comme si tu te devais à moi sans réciprocité de ma part! Enfant ingrat, j'ai compté sur la tendresse de mon père pour autoriser mes désobéissances, et tandis que tu travaillais pour moi dans ta maison, nouvel enfant prodigue, j'ai médité ma fuite en terre étrangère. J'ai vécu dans le monde, dans le plaisir, le péché, ne te rappelant à mon souvenir qu'aux heures de privation ou de danger! Si du moins, alors, j'étais complètement revenu vers toi. Mais non. Moins sage que cet enfant prodigue, je me suis arrêté en route, et quand je t'ai vu de loin, les bras tendus vers moi, je n'ai pas voulu m'approcher. Moi, plein de feu pour tant d'objets méprisables, je n'ai pour toi qu'un amour tiède et passager. Il faut que je m'exhorte, que je m'excite à t'aimer sous l'aiguillon de la honte et au nom du devoir! Mon Dieu, que mon cœur est pauvre, que mon dévouement est mesquin, que je suis misérable, et combien j'ai besoin, qu'après m'avoir aimé, tu m'apprennes, me pousses à t'aimer à mon tour. Oh! jusqu'à quand faudra-t-il me sentir lié à ce péché que je hais et que je garde? jusqu'à quand me faudra-t-il être complice de mon propre ennemi? Mon Dieu, change ma pauvre nature, ôte-moi ce cœur de pierre où est écrite ta loi, mais ta loi morte comme l'inscription sur la tombe; et donne-moi un cœur de chair, vivant pour aimer, pour aimer toi qui m'aimes, et, à ton exemple, ceux même qui pourraient me haïr.

LXXXIX

Caractère divin de Jésus-Christ.

Mon Dieu, je te rends grâce pour m'avoir donné la vie de ton Fils à contempler. Ce modèle admirable me fait du bien, il m'humilie, rapproché de ma propre misère, et il me réjouit, contemplé dans sa beauté. Ce n'est pas là un être de la famille humaine. Jésus est à la fois simple et grand, humble et noble; les vertus en apparence opposées, s'unissent et se fondent en lui dans une admirable harmonie. Sa vie est évidemment une réalité sous la plume de l'évangéliste; réalité dans le cœur de Jésus. Ici point d'arrangement, point d'artifice; les paroles et les actes tels qu'ils se sont passés. J'ai l'intime conviction que ce Jésus a dit ce qu'il a pensé et seulement ce qu'il a pensé. Il ne philosophe pas; mais il vit, et quelle vie! Où trouver, dans le monde et dans l'histoire, une existence semblable? Quel homme vécut jamais comme cet homme? où est son frère, son semblable ici-bas? Humble sans bassesse; noble sans arrogance; profond dans ses pensées, et simple dans ses paroles; dévoué jusqu'à la mort et commandant le dévouement; parlant avec autorité et se soumettant les volontés; disant toujours juste et ne disant jamais rien que j'eusse deviné, frappant mon esprit d'une lumière inattendue, d'autant plus intense et plus douce que je la contemple plus longtemps. Mais, Seigneur, je reconnais que mes paroles humaines ne sauraient rendre ce caractère divin. C'est que cette admirable vie a été mise sous mes yeux, moins pour la peindre que pour l'imiter. Donne-moi donc, Seigneur, de marcher sur les traces du modèle que tu m'as offert, de reproduire, aux yeux des incrédules, quelques traits de l'image céleste qu'ils ne veulent pas aller contempler dans l'Évangile, et d'amener ainsi vers Jésus ceux que mes paroles n'ont pu lui gagner.

XC

Peu de foi.

Oh ! mon Dieu, si j'avais plus de foi, comme tout se simplifierait dans ma vie : mon cœur deviendrait calme, mon travail soutenu, ma vie sainte et heureuse. Je sais tout cela ; ta Parole me le dit, j'en ai même fait l'expérience, et cependant je ne te demande cette foi ni souvent, ni avec ardeur. Je la désire vaguement ; mais je ne l'implore pas avec larmes. Quand tu me l'accordes, je ne sais pas la conserver ; elle m'échappe à l'heure où je crois le mieux la posséder, et je me retrouve, comme avant de l'avoir reçue, inquiet, troublé, craintif au moindre bruit des hommes et des événements. Comme si l'univers marchait sans toi ! comme si le hasard présidait à ces milliers de mondes au milieu du chaos ! Comme si, jusqu'à ce jour, tu n'avais pas veillé sur moi et sur les miens. Étrange aveuglement ! quand je me retourne vers mon passé, je vois ta main partout ; quand je regarde vers mon avenir, je crains de ne la retrouver nulle part ! Seigneur, c'est de la folie, c'est de l'ingratitude ! Pardonne-moi ; je veux n'y plus retomber ; je veux marcher appuyé sur ta main ; je veux me rappeler que c'est toi qui m'as créé, conservé ; toi qui m'as donné l'Évangile, donné ton Saint-Esprit ; toi qui ne m'as jamais laissé manquer de rien, et qui, même lorsque tu m'envoyais la maladie ou les revers, le faisais encore pour mon bien, comme je l'ai compris après l'épreuve. Oui, Seigneur, tout est bien, je le sais ; mais je l'oublie. Veuille me le rappeler jusqu'à ce que je ne l'oublie plus, et que je vive dans la paix, la joie, l'activité, le dévouement que donne une confiance ferme en toi, mon Dieu, mon Père et mon Sauveur.

XCII

Charité.

Qu'ai-je fait, Seigneur, pour mériter les biens dont tu me combles? et qu'ont fait de moins que moi tant d'êtres souffrants, pauvres, ignorés? Ah! quand je compare ma position à la leur, en même temps que ma charité à la tienne, je tremble sur moi-même, m'accusant de dureté. Ne pourrais-je rien retrancher à mon abondance, rien fournir à leurs besoins? Suis-je bien venu à consoler ceux que je ne soulage pas? mon Maître ne guérissait-il pas le corps en même temps que l'âme? Et moi, toute ma charité ne s'évapore-t-elle pas en soupirs? Oh! mon Dieu, quel compte à te rendre! combien je ressemble plus au riche vêtu de pourpre qu'au pauvre Lazare mourant de douleur et de faim? Et encore quelle ingratitude envers toi, que je ne sais pas remercier! quelle ingratitude dans mon appréhension de perdre un peu de mon abondance, quel murmure dès qu'un souffle de l'adversité m'effleure? Mon Dieu, toi seul peux sonder toute la profondeur de cette plaie morale, et je sens que l'habitude du bien-être m'a privé de ma sensibilité, comme la vue des misères d'autrui m'a endurci à l'émouvant spectacle que tu m'avais donné, pour amollir mon cœur et en faire jaillir la charité. Mon Dieu, pardonne; et surtout force pour mieux faire. Que je me place plus souvent par la pensée à la table du pauvre, sur le lit du malade, et que je vole à leur secours. Que je me dise bien que ces petits du monde sont les frères de Jésus-Christ, et qu'en les secourant ou les délaissant, c'est mon Sauveur que je secours ou délaisse. Que j'entende d'avance retentir à mes oreilles cette douce parole : Ce que tu leur as fait, tu l'as fait à moi-même! Seigneur, donne-moi la charité de ton Fils, et qu'à son exemple j'apprenne enfin à descendre du paradis de mon bien-être, dans l'enfer de

misère et de souffrance où tant de mes semblables sont plongés, pour leur apporter, avec du pain, la consolation, la paix, la joie, et la vie éternelle qui sont en Jésus-Christ.

XCH

Las de me contempler, je m'élève à toi.

Mon Dieu, je suis las de moi-même, las de m'étudier, las de contempler le triste tableau de mes misères spirituelles. Hélas! te le dirai-je? je suis las de te les exposer! Je l'ai fait si souvent, et si souvent en vain! Je crains, en te les exposant de nouveau, de n'obtenir qu'une nouvelle responsabilité! Oh! détourne mes regards fatigués, de moi-même; porte-les sur des choses meilleures; sur toi, Seigneur, mon Créateur et mon Père; sur toi qui m'as tiré du néant et qui m'aimes encore malgré toutes mes ingratitude. Porte mes pensées sur ce Jésus, ton Fils, devenu mon frère, pour m'arracher à l'éternelle condamnation et me porter dans l'éternelle félicité. Oh! que j'apprenne à aimer Celui qui m'a tant aimé, qui, de Maître, pour moi, s'est fait serviteur, et qui, dans ce moment même, intercède en ma faveur à tes côtés. Transporte-moi, par la foi, dans ce prochain avenir de gloire, de lumière, d'amour, de sainteté où je n'aurai plus à combattre contre le péché, mais où je vivrai dans une obéissance rendue facile et douce. Montre-moi, Seigneur, ces milliers d'anges qui volent à tes ordres; fais-moi entendre ces harpes d'or, ces chants séraphiques, sous les voûtes célestes, résonnant dans les profondeurs de l'éternité; que j'aie d'avance, sur les ailes de la foi, de monde en monde, étudier l'univers, contempler ta gloire, adorer ta sagesse, bénir ton amour! Quelles joies inattendues, ineffables dans ce monde nouveau; quelles extases dans la contemplation de ta face, réfléchie dans toutes tes œuvres désormais dévoilées. Oh! quand te connaîtrai-je comme tu me

connais ! Mon Dieu, en attendant cette nouvelle patrie, console-moi dans l'exil ; donne-moi de répandre, à ton exemple, la consolation et l'amour dans le cœur de tant d'autres exilés qui ne te connaissent pas encore. Que je les aime, les instruis et les emmène avec moi dans cette patrie qu'ils ignorent ; et que nous arrivions ensemble nombreux, aimants et sanctifiés.

XCIII

Prier pour les autres.

Seigneur, mes prières elles-mêmes ne portent-elles pas des traces de mon égoïsme ? Ne suis-je pas trop exclusivement l'objet de mes soupirs ? Oui, je le sens ; mes amis, mes parents, le monde, ne sont pas assez souvent présentés par moi à ta miséricorde. Mes besoins me font oublier les besoins de ceux qui souffrent ou qui s'égarerent autour de moi ; et si, parfois, je les mentionne devant toi, c'est comme pour compléter une prière toujours commencée pour moi-même. Mon Dieu, qu'il n'en soit plus ainsi. Apprends-moi à prier pour ceux que j'aime ; apprends-moi à aimer pour l'éternité ceux que j'aime pour le temps. Me suis-je jamais bien représenté la séparation possible d'avec ceux qui, depuis des années, vivent à mes côtés, sous le même toit, à la même table ? Me suis-je jamais dit que cette main que je serre chaque jour ne pourra pas même alors s'étendre vers moi, ni la mienne porter, au delà de l'abîme infranchissable, la goutte d'eau rafraîchissante aux lèvres de... Oh ! mon Dieu, quelle horrible pensée ! Oh ! ne permets pas que je reste plus longtemps indifférent au sort éternel de tant d'âmes qui me sont chères. Je te prie pour elles ; convertis-les ; sanctifie celles qui sont déjà converties. Pour les attirer à toi, donne-moi de leur présenter moi-même, chaque jour, l'exemple d'une vie pure, dévouée. Que je travaille à faire du bien à leur

âme, comme je travaille à en faire à leur corps. Hélas! je suis peut-être le plus grand obstacle à leur conversion. Ma vie dément à leurs yeux mes paroles. Ils me regardent agir plus qu'ils ne m'écoutent parler; je suis pour eux une pierre d'achoppement. Mon Dieu, n'est-ce pas assez que j'aie à répondre pour moi-même? Me faudra-t-il encore être responsable de ceux que tu m'as donnés et que je n'ai pas gardés? Jésus, toi qui n'as pas laissé se perdre un seul de tes amis, toi qui as prié pour tes apôtres, toi qui de tes parents as fait tes disciples, fais aussi, de ceux que j'aime selon la chair, mes frères en la foi. Que je les retrouve un jour dans le ciel, rachetés par ton sacrifice, et ramenés par mes prières.

XCIV

Prêcher les autres, et s'oublier.

Combien de fois, Seigneur, j'ai été frappé de l'abondance du mal sur la terre, de la méchanceté des hommes, de la nécessité de réformer la société? Combien de fois j'ai cherché des remèdes à tous ces maux; combien je me serais estimé heureux de les appliquer moi-même, de parler, d'agir pour moraliser, convertir le monde! Que de souhaits, que de projets j'ai conçus pour les autres, hélas! en m'oubliant moi-même! Je dis: « Priez, » et je ne prie pas! Je dis: « Lisez la Parole, » et je ne la lis pas! « Sanctifiez-vous, » et ne me sanctifie pas! Mon Dieu, quel aveuglement; ou plutôt quel orgueil; mieux encore, quelle lâcheté! Ah! Seigneur, tourne mes regards sur moi-même; apprend-moi à sonder mon propre cœur, à gémir sur mes propres misères. Mais que ce ne soit pas comme ces médecins qui étudient sur eux-mêmes les maladies qu'ils veulent traiter chez les autres; qu'avant tout ce soit pour me guérir moi-même. Si je travaillais pour moi, n'aurai-je pas, par là, travaillé pour mes frères? Pourrais-je leur donner de meilleurs arguments que ceux des bons

exemples : Jésus n'était-il pas saint en même temps qu'il prêchait la sainteté ? Son humilité n'est-elle pas écrite sur sa crèche et sa croix encore plus que dans ses discours ? Oui, Seigneur, ce n'est pas le modèle qui me manque, c'est le courage de l'imiter. Viens donc à mon secours, donne-moi d'essayer sur moi tout ce que j'offre aux autres ; donne-moi de faire avant de dire, d'agir plus que de parler. Donne-moi surtout de parler et d'agir en toute sincérité ; non en imitation des hommes, mais de mon propre mouvement ; que je n'offre à autrui que ce que je trouve bon pour moi, et surtout que je ne m'érige jamais en maître, moi dont le Maître s'est fait serviteur.

XCV

Obéissance.

Mon Dieu, combien mon obéissance est incomplète, lente, misérable ; je t'obéis, mais sans cœur ; par acquit de conscience, pour me libérer du devoir. Je t'obéis, mais sans promptitude ; il faut que ton Esprit vienne et revienne me faire sentir mes retards. Je t'obéis, mais dans les grandes occasions, tandis que dans les petites, celles de tous les instants, je me crois moins coupable en faisant ma volonté propre. Et combien de fois je pense racheter ma négligence du jour, par mon obéissance renvoyée au lendemain ! Combien de fois je me tiens compte du projet, comme de l'action ! combien de fois même je répudie l'action pour former un nouveau projet ! Oui, Seigneur, je suis ingénieux pour satisfaire et justifier ma paresse, et si je portais la même habileté à faire ta volonté qu'à faire celle de Satan, ah ! sans doute, à cette heure, j'aurais à te rendre grâces au lieu de m'humilier. Oh ! Seigneur, donne-moi cette obéissance prompte, joyeuse, que j'ai parfois entrevue et goûtée ; donne-moi cette obéissance qui naît de l'amour, qui est heureuse

non moins que complète; mon Dieu, donne-moi d'être, à l'exemple de tes anges, toujours prêt à voler à ton premier signe. Jésus lui-même ne t'a-t-il pas obéi, même jusqu'à la mort de la croix? et sur cette croix n'a-t-il pas encore trouvé dans son cœur la prière et le pardon? Que je suis loin de là! Mais je ne veux pas retourner mes yeux sur moi-même; je veux les tenir fixés sur la sainte obéissance de Jésus-Christ, sur la constante activité des apôtres. Je veux vivre de leur vie; donne-moi l'Esprit-Saint qui les animait, et que mon existence s'écoule désormais tout entière dans une obéissance joyeuse à ta sainte volonté.

XCVI

La foi.

Seigneur, plus je médite sur la foi que tu demandes, plus je sens qu'elle est la solution de toutes les difficultés. Qu'aurais-je pu te donner d'autre, moi si faible, moi à qui rien n'appartient? Si même j'avais pu t'offrir quelque chose, qu'aurait produit en moi cet échange de ton ciel contre mes œuvres? de l'orgueil, de l'avarice, un cœur froid, incapable d'aimer le Dieu qui n'aurait fait que le salarier. Mais quand je pense que ta bonté me donne tout : ciel et terre; temps et éternité; pardon et sainteté; tout, absolument tout, en pure grâce, et par don; quand je pense que tu m'as élu, doté de ton Esprit, et que cette foi même que tu me demandes, tu me l'offres, oh! alors, Seigneur, mon cœur se fond en larmes de reconnaissance; je mesure mon amour à la grandeur de tes bienfaits; je t'aime sans calcul, sans fatigue. T'aimer, c'est être heureux. Je n'ai plus qu'un regret, c'est de ne savoir pas mieux t'aimer et plus complètement t'obéir. Quelle paix, quelle sérénité, cette foi plus abondante répandrait sur la vie! J'en juge, Seigneur, par les instants trop courts et trop rares où tu me l'as accordée plus profonde

que d'ordinaire. Comme alors tout me paraissait facile ! Je me sentais prêt à tout ; content de tout, certain que tout concourrait à mon plus grand bien. Les hommes peuvent alors m'applaudir ou me désapprouver, m'aider ou me combattre ; que m'importe ! je sais que la victoire finale m'appartient, et que, si les issues se ferment devant et derrière moi, tu en ouvriras d'autres à mes côtés. Oui, la foi est un baume bienfaisant ; c'est l'huile versée sur les plaies de l'âme ; c'est la force rendue au corps épuisé. Mon Dieu, je ne te demande qu'une chose, mais donne-la-moi en abondance : la foi, la confiance, pleine, entière, en ta providence et en ton amour. La foi en Jésus, mort pour mes péchés ; la foi au Saint-Esprit pour régénérer ma vie, la foi aux promesses de ton ciel et de ton éternité.

XCVII

Joies du dévouement.

Oui, Seigneur, il est doux de se dévouer pour toi et pour mes frères ; doux de dépenser sa vie à ton service, d'associer notre œuvre à la tienne, ou plutôt, des deux n'en faire qu'une, et imiter ainsi Celui qui fait du bien à tous, qui gouverne l'univers, et qui donne la vie éternelle. Oui, il y a, dans l'infini de notre œuvre, ainsi comprise, des rassasiements de joie que le monde entier ne peut offrir, et que toi, Seigneur, tu accordes aux plus humbles de tes serviteurs. Donner son temps, son pain, sa santé, son être, tu l'as dit toi-même, Jésus, c'est en recevoir cent fois autant dans ce monde, en joies intérieures qui valent mieux que tous ces sacrifices. Ces joies-là, du moins, personne ne saurait me les ravir. L'homme peut bien me priver de joies mauvaises, m'écraser de sa fortune, me refuser son attention, me poursuivre de sa haine, mais il ne saurait m'empêcher de le plaindre, de prier pour lui, de l'aimer et d'agir pour son

bien ! L'homme peut me disputer une place à ton soleil, ô mon Dieu, mais non une place dans ton cœur !

Mais, hélas ! ce bonheur si pur, puisé dans le dévouement, j'en jouis rarement ; la vanité et l'égoïsme le chassent de mon sein. Tout en l'appréciant je ne le recherchè pas. C'est un idéal que mon esprit contemple, bien plus qu'une réalité que goûte mon cœur. Mon Dieu, achève ce que tu as commencé ; tu m'as fait goûter combien tu es bon, rassasie-moi de ta bonté ; que je te devienne semblable ; que, comme toi, j'aime sans mesure et sans distinction ; que la pluie de mes prières, que le soleil de mon dévouement, comme ta pluie et ton soleil, tombe et se lève sur les bons et sur les méchants, pour m'unir aux uns et sauver les autres ! Ne me laisse pas rebuter par leur indifférence et leur ingratitude, toi qui n'as été rebuté ni par mon ingratitude ni par mon indifférence.

XCVIII

Ruses du cœur.

Mon Dieu, que je suis habile à me séduire moi-même, à colorer ma conduite, à excuser mes fautes ; habile à trouver des motifs pour me dispenser d'un devoir, pour justifier un retard, jusqu'à ce qu'enfin je puisse le supprimer. Habile, hélas ! jusque dans les aveux que je te fais, où je cherche peut-être une compensation au bien que je ne fais pas ! A l'heure de l'action, je trouve de bonnes raisons pour me dispenser d'agir ; à l'heure de la prière j'en trouve de bonnes pour m'accuser, et, de tout, je fais des armes pour me justifier ! Il me semble, à cette heure, que l'obéissance me sera facile ; vienne l'instant d'obéir, et mes mains redeviendront lâches comme par le passé ; ma langue redeviendra timide pour ta cause, hardie pour la mienne, et toujours, toujours je retomberai dans l'ornière du péché.

Mon Dieu, réveille donc ma conscience, non pas seulement dans le recueillement, mais au milieu du monde, et avant l'action. Délivre-moi de ces prétextes, de ces ruses, de cette lâcheté que je nomme modération, prudence, sagesse, et dont je m'applaudis quand je devrais m'en humilier. Donne-moi d'être fidèle dans les plus petites choses, dans cette multitude de détails qui remplissent la vie. Réprime mes paroles vaines où légères; arrache-moi des paroles courageuses devant le pécheur et l'incrédule. Donne-moi, non-seulement le désir, mais la force d'agir; donne-moi l'action elle-même, pousse-moi, contrains-moi d'entrer dans le champ de travail ouvert de tous côtés, et de tous côtés délaissé! Oui! Seigneur, rends-moi sincère avec moi-même, que je me juge, comme je juge si bien les autres; que je ne me paye plus de mots, de projets, de désirs, toujours avortés; que je ne mente plus à ma conscience, et que j'attende, pour me réjouir, d'avoir accompli ce que j'ai contemplé.

Seigneur, avant de te laisser aller, je voudrais te demander un secret pour réaliser ce que je désire; mais n'est-ce pas encore une ruse de mon cœur? N'est-ce pas encore de la paresse, que ce désir d'avancer sans fatigue, cette ambition de vaincre sans combat? Oui, Seigneur, je le crains; je m'humilie encore, et je veux me souvenir de cette parole de ton Fils: « Veillez! »

XCIX

L'ignorance vient du péché.

Qu'il est difficile, Seigneur, de se connaître soi-même! Voilà des années, de longues années que je regarde dans les abîmes de mon cœur; chaque jour mon regard pénètre plus avant, et je reconnais que je ne touche pas encore au fond. Il y a là comme le sanctuaire du sanctuaire, rempli, non d'encens, mais de ténèbres! habité, non par le Saint

des saints, mais par le Méchant des méchants, séducteur habile, que le plus habile des hommes ne peut pas toujours reconnaître. Tantôt je me dis que l'intention est tout, et l'œuvre peu de chose; alors je me contente de méditer le bien. Tantôt je me persuade que l'important c'est d'agir; alors j'agis pour ma propre satisfaction? peut-être pour ma propre gloire! Aujourd'hui, je me retranche dans la faiblesse de ma nature, et je m'applaudis, comme d'une bonne œuvre, de cette humilité. Demain, comptant sur ma force propre, je m'élancerai avec confiance dans le combat de la vie, sans même te prier. Qui sait si je ne suis pas fier de la grâce que tu m'as faite de connaître ton Evangile? Et qui sait si (contradiction incroyable) je ne compte pas aussi sur mon ignorance en bien des choses pour m'excuser? Oui, mon cœur est un abîme sans fond, un mystère insondable... ou plutôt le fond de cet abîme, c'est la passion; l'explication de ce mystère, c'est le péché! Le péché jeté par moi dans ton œuvre, le péché que j'aime, que je caresse et que je déguise sous des formes menteuses, afin de le retenir en trompant ma conscience. Ah! Seigneur, fais-moi sentir qu'il n'y a pas d'excuse à une ignorance où se mêle une volonté mauvaise; une volonté qui est bien aise de ne pas comprendre pour être dispensée d'obéir; que je sente mieux que ton Evangile est à la fois une odeur de vie et une odeur de mort; qu'il ne peut retourner à toi sans effets; fais-moi comprendre que mon ignorance voulue ne m'innocente pas devant toi, qui m'as donné, comme à tout homme venant au monde, la lumière que je mets sous le boisseau de mes convoitises, pour n'en pas être importuné. Ouvre mes yeux, malgré moi; sur les plaies de mon âme, et ne me laisse de repos qu'après m'avoir fait tout voir, tout confesser et tout purifier dans la foi à mon Sauveur crucifié.

C

Ne pas scandaliser.

Mon Dieu, je suis facilement frappé du mal que mon péché me fait à moi-même, mais, je le confesse, je le suis rarement du mal que mon péché fait à mes frères. Si je cherche à leur en dérober la vue, c'est pour moi et non pour eux ; la pensée que je puis les scandaliser est la dernière de mes pensées. Et toutefois, que de mal je puis faire ainsi ! Hélas, je devrais dire que de mal n'ai-je pas ainsi déjà fait ! Qui pourrait me dire les semences mauvaises qu'ont jetées dans les cœurs mes paroles et mes actes ! qui pourrait suivre, à travers mille et mille vies, les influences de mes tristes exemples ? Oh ! mon Dieu, cette pensée m'épouvante ! Viens à mon secours ; non pour la chasser, mais pour la faire fructifier. Hélas ! combien de malheureux pourront, au dernier jour, me reprocher d'avoir contribué à leur perte ! Quelle foule de réprouvés couvriront peut-être de leurs reproches les rares bénédictions de ceux que j'aurai édifiés ! Ah ! je comprends cette terrible parole : « Malheur à celui par qui le scandale arrive ! » Je comprends que pour lui, « mieux vaudrait n'être jamais né, » lui qui se perd et qui perd ses frères ! Donne-moi donc un sentiment plus vif de ma responsabilité ; pénètre-moi à la fois du danger et de la grandeur de ma tâche ! Que je sente vivement que je puis, par mes exemples, mettre sur la voie du salut ou de la perdition ! Que je porte à l'avenir, avec moi, la bonne odeur de l'Évangile ; que tout en moi respire la foi, l'amour, la paix, et que ma vie entière soit, pour le monde, un attrait vers toi. Oh ! mon Dieu, quand je songe au bien immense que je pourrais faire ainsi et que je ne fais pas, je suis confus, humilié, mais en même temps altéré du désir de mieux faire dès l'instant même. Oui, Seigneur, je te demande que ma première pa-

role, à la rencontre de mes frères, soit une parole d'édification ; mon premier acte un acte d'amour. Je te demande surtout que ce ne soit pas ici une émotion passagère ; mais qu'à la vue de tout homme je me dise désormais : « Malheur à celui par qui le scandale arrive, et bienheureux ceux qui procurent la paix. »

CI

Méditer sans agir. •

Seigneur, ma vie est une débauche de pensée et de sentiment ; je médite, je me réjouis ou m'attriste sur moi ou sur mes frères. Et ces flots tumultueux de désirs ou de craintes viennent presque toujours mourir avant d'atteindre le champ de l'activité. Je m'épuise à penser et à sentir, et il ne me reste plus de force pour agir. Je creuse mon cœur ; j'étudie minutieusement ma conscience ; je me rends un compte exact de tout ce que je vois et entends ; et ainsi se consume le temps que tu m'avais donné pour travailler. Ma tête est comble, ma vie est vide. Mon cœur est plein sans jamais déborder sur le monde ; et mes meilleurs sentiments, après avoir bouillonné dans mon sein, s'en vont en vapeur, comme si les éprouver était toute la tâche que tu m'avais donnée ! Comme si sentir était agir !

Ah ! Seigneur, si j'avais un véritable amour des âmes, pourrais-je ainsi dépenser ma vie dans la stérile contemplation de mes propres pensées ; si j'aimais vraiment mes frères, ne m'empresserais-je pas de transformer en œuvre tant et de si beaux projets ? Mais, non, je me paye de mots, de désirs ; heureux de me faire illusion, et de me dispenser ainsi du dévouement ! Aujourd'hui l'étude, demain l'action ; et toujours, toujours demain, pour ce qui coûte quelque peine, pour ce qui m'arrache à mes aises, à mes voluptés d'intérieur. Qui sait si maintenant je ne me sais pas bon gré

de t'avoir confessé tout cela? Et si, pour l'avoir pensé, je n'estime pas avoir fait une bonne action? Ah! si je pouvais dire moins et faire plus; méditer plus rarement sur moi-même, et me dévouer plus souvent pour les autres! Hélas! Seigneur, j'en suis incapable; mais je pourrai tout si tu viens à mon secours. Viens donc m'arracher à ma langueur, à mon indolence, à mon égoïsme, et donne-moi d'aller, comme Christ, de lieu en lieu répandre le bien, en attendant le jour si prochain où la nuit de la mort me séparera de ce monde si plein d'œuvres à faire, et que je laisse toujours inachevées.

CH

Désir de la retraite.

Seigneur, plus j'avance dans la vie, plus je m'isole des hommes, plus heureux je suis dans le silence, et moins d'attraits ont pour moi le monde, ses affaires et ses plaisirs. Je voudrais, par moment, recevoir de toi l'ordre positif d'aller vivre dans une retraite profonde et ignorée. Mais est-ce lassitude du mal que je vois, ou du bien que je devrais faire? Est-ce pour échapper au mauvais exemple, ou aux légitimes obligations de la société? Hélas! je voudrais me persuader que dans la retraite je serais plus saint; mais en me sondant, je reconnais que je cherche encore plus le repos que la sainteté. Je voudrais me créer des devoirs factices pour me décharger de devoirs réels, mais pénibles. Je me donne une tâche de mon choix pour n'avoir pas à remplir celle que tu m'as donnée. Oh! Seigneur, que la requête de ton Fils était bonne pour moi, lorsqu'il te disait: « Ne les retire pas du monde, mais préserve-les du mal. » Oui, ma place est dans le monde, au milieu des pécheurs, en y restant exempt de péché. Oui, je le confesse, c'est bien plus la fatigue du bien que l'exemple du mal qui m'éloigne des hommes. Je me

grossis leurs torts pour justifier mon éloignement, sans songer que plus leurs torts sont grands plus leur danger est grave, et plus impérieusement m'est imposée l'obligation de les secourir. Ah! si Jésus, fatigué de ses disciples, était remonté vers le ciel sans passer par le calvaire, où seraient, à cette heure, les milliers d'âmes par sa mort rachetées? Oui, l'amour de la retraite est encore une séduction de Satan, une volupté de la lâcheté et de la paresse déguisée sous le nom de prudence et d'humilité. Donne-moi, Seigneur, le courage qui me manque et ne me laisse plus soupirer après le repos que dans l'éternité.

CIII

Ma vie est un long gémissement.

Mon Dieu, ma prière n'est qu'un long gémissement. Je sais me plaindre, m'accuser, gémir; mais je ne sais pas te rendre grâce, te contempler, jouir de ta présence et de ton amour. Hélas! quoi que tu fasses pour moi, ce que tu fais ne me change pas; mes soupirs ne sont plus les mêmes; mais ce sont toujours des soupirs. M'affliges-tu? je crie après la délivrance; je promets de mieux vivre dans la prospérité. Me rends-tu la prospérité? je tombe dans la tiédeur, la paresse, l'ingratitude, et je me plains encore, sinon de mes épreuves, du moins de moi-même. Ce qu'il y a de plus triste, c'est que je m'accuse sans me corriger. Je me retourne dans la fange de mon péché, sans avoir ni la force, ni la volonté d'en sortir.

Maintenant que te demanderai-je? Tous tes bienfaits sont sur moi, et je ne sais pas en user. Attendrai-je la souffrance, la privation, pour revêtir de meilleures dispositions? Hélas! alors les bonnes dispositions dureront autant que l'épreuve, juste le temps où je ne pourrai pas agir; mais dès que la prospérité sera revenue, je retomberai dans ma langueur.

Mon Dieu, mon Dieu, suis-je donc né pour me plaindre? Une contradiction perpétuelle est-elle donc le lot de mon existence? Suis-je dans ce monde pour n'y faire que ce que je n'approuve pas? me débattrai-je donc vainement jusqu'à la mort dans les liens du péché? non, non, je ne puis le croire; il y a un port sur cet océan. Je le connais, mais je ne sais pas m'y tenir. Oh! jette, pour moi, l'ancre dans les profondeurs de ta grâce; lie-moi fortement des cordages de ton amour; que je ne flotte plus sous les mille vents contraires de la tentation qui mène au péché; du péché qui mène au désespoir!

CIV

Le don de la parole.

Donne-nous, Seigneur, de faire un bon usage du don précieux de la parole. Que de bien, que de mal je puis faire à chaque instant, sans changer de place, en laissant tomber quelques mots de mes lèvres! Comme il me serait facile de donner un encouragement, une exhortation, de citer à propos ta Sainte-Ecriture, de rappeler un exemple de ton Fils, de faire entendre une de tes promesses, briller une espérance! Le semeur, les mains pleines, ne jette pas, avec plus de facilité, le bon grain qui doit nourrir sa famille entière. Cependant, ce bien si facile à faire, je ne le fais pas! Je suis avare de bonnes paroles. Je laisse échapper mille et mille occasions de les verser comme un baume sur un cœur ulcéré. Hélas! si là se bornaient mes torts! mais non; je ne sais pas même me taire à propos; je parle, mais sans nécessité, pour dire des riens; pour faire des reproches; pour chercher des torts; pour me vanter, me donner raison; hélas! peut-être pour le plaisir de renvoyer une blessure à celui qui m'a blessé! Quand je sème la parole avec le plus d'abondance, c'est que je sème de l'ivraie. Oh! alors, cen-

sure, médisance, jugements passionnés coulent à larges flots. C'est une source qui ne peut tarir! Et ce n'est que lorsque ma propre conscience indignée se révolte, ou quand d'autres m'arrêtent, que je mets un terme à ce satanique plaisir! Jamais preuve plus frappante de la corruption de mon cœur! De cette langue qui pourrait si facilement faire le bien, je me sers pour faire facilement le mal. Je me le reproche et je recommence sans fin! Mon Dieu, purifie mes lèvres; donne-moi de la prudence, ou plutôt, donne-moi l'amour de ceux dont, à l'avenir, connus ou inconnus, amis ou ennemis, je pourrai m'entretenir.

CV

Manque de patience.

Seigneur, je ne sais pas supporter les petites contrariétés; à chaque instant elles m'irritent, tous les jours je manque de patience, et j'en manque, hélas! surtout envers ceux dont l'affection devrait le mieux m'apprendre à la pratiquer. Un rien m'agite; un mot trop haut, trop bas, provoque mes plaintes; il n'est pas jusqu'aux soins qu'on me prodigue qui ne m'impatientent; comme peut-être la négligence contraire m'aurait impatienté! Mon Dieu, je suis injuste, ingrat, non-seulement envers toi, mais encore envers ceux que ton amour m'a donnés. Je manque de soumission dans mille circonstances, et je me plains des obstacles que toi-même as dressés. Je veux faire ta volonté, mais à ma manière et non à la tienne; selon mes plans, non selon tes décrets. Je ne sais pas, je ne veux pas plier! Mon Dieu, donne-moi cette humble soumission, cette sainte patience que Jésus lui-même avait devant ta volonté. Quel droit aurai-je de m'irriter contre ceux qui n'osent pas même se plaindre de mon irritation? quel droit aurai-je de diriger les événements du monde, même ceux de ma famille et de mes amis, moi qui ne sais

pas diriger ma volonté, vaincre ma passion, soumettre mon cœur? aucun; et je veux désormais tout remettre entre tes mains, accepter sans murmurer ce qui me viendra du dehors, pour ne plus lutter que contre moi-même. Viens à mon aide, mon désir est sincère; mais je suis sans force. Je pourrai tout si tu me fortifies, comme sans toi je vais retomber. Donne-moi de la patience; donne-moi du support, de l'amour pour mes frères, et de la confiance en toi, jusque dans les plus petites circonstances, jusque dans mes plus petites contrariétés.

CVI

Les deux faces de la religion.

Mon Dieu, pourquoi donc ai-je tant de peine à m'élever vers toi? pourquoi me faut-il des efforts pour méditer sur ton ciel? et pourquoi, quand ton Saint-Esprit m'y transporte, ai-je tant de peine à m'y maintenir? Ce n'est pas que je répugne à m'occuper des choses qui regardent le salut; non, mon esprit se dirige volontiers vers ce point. Mais je retombe toujours sur moi-même et sur mes péchés; toujours sur le monde et ses misères. Je puis contempler longtemps, avec humiliation, les plaies de mon cœur; mais je puis à peine m'élever à la contemplation des joies célestes! Je puis me frapper la poitrine; mais non te rendre grâce; la religion est pour moi comme ces vastes nuées qui séparent le ciel de la terre: je la regarde d'en bas, elle me semble triste, humaine; elle réfléchit le monde; je ne sais pas me transporter de l'autre côté de la nue, inondé de la lumière du soleil et regardant les cieux. C'est la même nuée, c'est la même religion; mais vue sous sa face humaine; ma foi est trop faible pour me porter plus haut; mes misères sont trop grandes pour pouvoir les oublier; et mes liens terrestres trop pesants pour n'en être pas accablé. Si j'essaye de par-

courir les méditations où mes frères s'élèvent à une grande hauteur, j'ai peine à les suivre; je me prends à douter de leur propre élévation, et j'aime mieux les accuser d'avoir dépassé la hauteur de leur sentiment par la hauteur de leurs expressions. Ma faiblesse me rend-elle injuste? ou bien mes frères sont-ils aussi misérables que moi-même? Je ne sais; mais je sais bien que j'ai honte d'être aussi terrestre, de ne pas m'élever plus souvent jusqu'à la contemplation d'un avenir si radieux, et de ne pas planer plus habituellement, des hauteurs du ciel et des profondeurs de l'éternité, sur les misérables intérêts d'un monde qui va périr! Oh! Seigneur, transporte-moi d'avance dans cette habitation céleste; que j'y respire l'air sanctifiant de ton Esprit; que j'y goûte la douceur de ton amour, et qu'alors je redescende pour vivre sur la terre, tout imprégné de tes joies et de ta paix!

CVII

Droiture et simplicité.

Seigneur, donne-moi beaucoup de droiture et de simplicité. Qu'il y ait toujours un accord complet entre mes sentiments et mes paroles, mes paroles et mes actions. Que je n'étaie pas devant toi une fausse humiliation; que je ne recherche pas devant mes frères une vaine gloire. Il est si facile de sortir de la stricte vérité; hélas! je dirai même si commode, que, sous la sauvegarde d'une intention pure, on se laisse facilement entraîner à la tentation d'aider une bonne cause par un mauvais moyen. Comme si, toi-même, Créateur des cieux et de la terre, tu ne suffisais pas à faire triompher la vérité et à gouverner le monde! comme si ta créature pouvait t'aider contre ta volonté! Ah! Seigneur, si ma foi était plus vive, ma parole et ma vie seraient plus simples. Si je comptais plus sur toi, j'attacherais moins de prix

aux combinaisons de ma sagesse; et si je cherchais vraiment ta gloire, je serais plus simple et plus vrai. Mais je veux plaire au monde; mais je veux travailler à mon œuvre en même temps qu'à la tienne; je crains d'être mal jugé, ou peut-être trop bien jugé! Alors ma parole affaiblit ou grandit ma pensée, cache ou étale mon action. Toujours flexible, elle suit dans ses détours la convoitise de mon cœur, et après avoir séduit mes frères, elle parvient à me séduire moi-même. Mais toi, qui sondes les cœurs, tu ne saurais être abusé! tu connais mes ruses avant même que j'en aie usé! Mon Dieu, arrache donc le voile que je tire sur mes propres yeux; mets ma conscience en garde contre toute exagération; reprends-moi, par ton Saint-Esprit, au moment où mes lèvres vont s'ouvrir contre l'exacte vérité. Donne-moi de chercher mes joies dans la franchise, la droiture; que ma parole soit: « Oui, oui; non, non; » me rappelant que toute affirmation exagérée vient du Malin.

CVIII

Le monde passe.

Seigneur, « le monde passe; » et cependant tout me semble aujourd'hui semblable à ce que j'ai vu jadis; la terre est la même, les hommes sont les mêmes, leurs travaux, leurs plaisirs, hélas! et leurs passions toujours les mêmes. L'enfant joue comme jadis; l'homme travaille comme jadis, et, comme jadis, le vieillard cherche le repos et le loisir. Et parce que je vois toujours des têtes blondes, noires ou blanches, il me semble que toutes ont toujours été ce qu'elles sont! Etrange illusion! Je ne songe pas à me dire que ces hommes ne sont pas les mêmes; que le vieillard d'aujourd'hui est l'enfant d'autrefois! Que si les choses sont restées, les hommes ont passé; et qu'aujourd'hui on dépose dans la tombe celui qu'on fêtait hier.

Oui, Seigneur, tout se passe comme au temps de Noé : on vend et on achète, on se marie et on meurt; et comme au temps de Noé, on ne songe ni à l'arche, ni à la mort, ni au salut, ni à la condamnation. Oh! mon Dieu, que ce tourbillon du monde ne m'entraîne pas avec lui. Tiens-moi à l'écart, et donne-moi de réfléchir sérieusement sur le peu de jours qui me restent, afin d'en faire un meilleur emploi. Que je laisse là désormais ces futiles joies du monde, ambition, gloire, fortune. Que je dédaigne l'opinion de la foule, et que je ne m'inquiète des hommes que pour leur faire du bien et les sauver. Que leurs promesses et leurs menaces, leurs approbations ou leurs dédains passent sur mon âme comme l'eau sur le marbre, sans y laisser de trace, et que je ne prenne souci que d'une chose, te plaire, veiller sur mon cœur, fortifier ma foi, avancer ma sanctification. Donne-moi le courage de Noé, prédicateur de la justice, pour aller annoncer l'Évangile à ceux qui vont périr. Donne-moi de le faire avec force et avec douceur, en temps et hors de temps. Et quand l'âge arrêtera ma marche, donne-moi encore de prier pour ceux que je ne pourrai plus avertir!

CIX

Qu'est-ce que la vérité?

« Qu'est-ce que la vérité? » Mon Dieu, que je comprends bien cette parole de Pilate! Et, tu le sais, bien des fois je te l'ai jadis adressée. Tu m'as répondu. J'ai serré ta réponse dans mon cœur; elle a satisfait mon esprit, réjoui mon âme, calmé ma conscience; et cependant, Seigneur, tu le sais aussi, parfois je te redis encore : « Qu'est-ce que la vérité? » Pourquoi ne puis-je pas voir et toucher la vérité? Pourquoi toujours un voile plus ou moins épais entre toi et moi, ô mon Dieu, pourquoi ne pas te montrer face à face? Pourquoi me laisser, par moment, dans les angoisses du doute?

Pourquoi me martyriser quand une vue claire et puissante me rendrait si heureux et si saint? Pourquoi? Chose étrange! Je suis convaincu de mon salut et je doute de l'éternité! Je crois fermement à l'Évangile et je doute d'un avenir! Il y a chez moi lumière et ténèbres, foi et incrédulité, et même sanctification et péché. Après avoir répété avec Pilate: « Qu'est-ce que la vérité? » je dis avec ce père de famille: « Je crois, Seigneur, subviens à mon incrédulité! » Mystères de mon être, que ne puis-je vous pénétrer! que ne puis-je me connaître à fond! Et toi, mon Dieu, que ne puis-je te contempler des yeux de ma chair. Mon Dieu, arrache ce glaive de mon cœur. Oui, je sens que c'est là mon écharde, je donnerais tout pour en être délivré! Eh bien! Seigneur, je ne me lasserai pas de te le demander: fais-moi connaître la vérité! Quoi qu'il puisse m'en coûter, fais-moi connaître la vérité! Quelle qu'elle puisse être, fais-moi connaître la vérité; mon Dieu, mon Père, je ne te demande qu'une chose: la vérité!

CX

La Parole de Dieu.

Quelle admirable puissance a ta Parole! elle ne me prouve rien, et elle me convainc de tout. Je puis la délaisser dans un temps de sécheresse de cœur, mais dès que je la reprends, elle m'intéresse; dès que je la médite, elle m'éclaire; plus je la creuse, plus je lui trouve de profondeur; et à chaque nouvelle couche de ce terrain sacré, je découvre un trésor inattendu. Plus je retourne ce champ, plus il devient fertile. Plus je cherche de fruits sous le feuillage de cet arbre de vie, plus j'en aperçois, plus j'en cueille, plus il s'en présente après en avoir cueilli. Parole merveilleuse qui, par cela même, prouve sa divinité! Et que ferais-je sans elle ici-bas, seul, abandonné à mes propres réflexions? Sans doute, ton

Esprit viendrait m'éclairer et me soutenir; mais sans le contrôle de ta Parole, ne serais-je pas exposé à prendre pour ton Esprit ma propre imagination? Oui, Seigneur. Aussi je te bénis de m'avoir conservé, dans l'exposé de la vie intérieure de Jésus et de ses apôtres, la contre-épreuve de ma propre vie intime. Ce qu'ils ont dit de divin, je le comprends; ce qu'ils ont senti, je le sens; et, chose admirable! j'ai la conviction que l'incrédule ne peut ni le comprendre, ni le sentir, en sorte que son expérience concourt avec la mienne à me démontrer que je suis bien sous l'influence de ton Esprit, en communion avec Christ et ses apôtres. Quelle bonté, quelle sagesse dans toutes tes dispensations!

Mais, Seigneur, ce n'est pas assez. A cette lumière, ajoute la chaleur. A ma foi joins la charité. Que je ne te contemple pas seulement, mais que je te suive, t'imité, te vive! Que ta Parole s'identifie avec moi; qu'elle s'incarne en ma personne; que je recommence la vie de Jésus-Christ.

Et cependant, contradiction étrange! cette Parole, si puissante sur moi, je la lis rarement, j'ai peine à l'ouvrir, moi qui, si volontiers, ouvre une parole humaine! Il semble qu'une influence étrangère s'interpose entre ta Bible et moi, pour m'empêcher de la lire et d'y puiser. O mon Dieu, pardonne tant d'inconséquences. Ne m'explique pas, mais guéris ma maladie spirituelle; et fais-moi lire, avec plus de foi et d'humilité, cette Parole qui restaure l'âme, réjouit le cœur et éclaire les yeux, jusqu'à ce que je la voie vivante dans l'Eternité!

CXI

Priez sans cesse.

O mon Dieu, si je pouvais toujours te prier, toujours me tenir en ta présence, toujours élever mes pensées vers toi, n'avoir qu'une longue conversation avec toi comme avec un

ami placé à mes côtés ! te consulter dans toutes mes incertitudes ; te prier pour toutes choses ; m'appuyer sur toi dans toutes les occasions ; oh ! alors, que je serais heureux ! Ma main dans la tienne , mon regard fixé sur ton regard , ma vie modelée sur celle de ton Fils, comme ma conscience serait calme , mon âme paisible , mon cœur joyeux ! Pourquoi donc ne le puis-je pas ? pourquoi ces prières , parfois si douces, sont-elles si souvent pénibles, languissantes, se traînant à peine quelques minutes sur mes lèvres, sans chaleur, sans amour ? Ah ! si un roi de la terre m'avait dit de le prier, comme j'aurais couru joyeux, confiant, à la porte de son palais ! Et toi, roi de l'univers, quand tu m'autorises à tout te demander, je te délaisse et dédaigne tes dons ! Est-ce folie de ma part ? non, Seigneur, c'est amour du péché. Ah ! si les rois de la terre m'offraient la foi, la sainteté, probablement c'est eux que je fuirais ! et si toi, Dieu du ciel, tu me présentais l'or et le plaisir, c'est vers toi que je m'élancerais avec ardeur. Non, ce n'est pas folie, c'est péché ; ou si c'est folie, c'est une folie coupable que je dois me reprocher ; mais que toi, Seigneur, tu peux guérir. Fais-moi sentir constamment le privilège immense que tu m'as donné de m'élever à toi ; de te présenter mes peines et mes joies, de m'entretenir avec le Créateur des cieux comme avec un ami ; et surtout, Seigneur, fais-moi sentir l'immense privilège que tu m'as accordé d'obtenir de toi tout ce dont j'ai besoin : la foi pour me soutenir, l'amour pour me rendre heureux, la sainteté pour te plaire, et tous les dons qui peuvent prolonger ma joie de siècle en siècle, toute une éternité.

CXII

Avoir honte de l'Évangile.

Mon Dieu, comment peut-il se faire que ton Évangile soit pour moi le premier de tous les biens, et que, cependant,

j'aie honte d'en parler devant un monde incrédule? Comment se fait-il que je redoute plus la moquerie d'un misérable pécheur que les reproches d'un Dieu trois fois saint? Suis-je donc sans foi véritable? non, je le sens: je crois à l'Évangile. Suis-je donc insensé? non, j'ai l'intelligence de tous les hommes et même les lumières de ton Saint-Esprit. Et cependant je te renie, sinon par mes paroles, du moins par mon silence. J'ai honte de toi devant ceux qui devraient avoir honte d'eux-mêmes! J'attends, pour ouvrir la bouche, d'être entouré de frères, d'être poussé par le devoir, par l'habitude, à heure fixe; mais dès que je suis abandonné à moi-même au milieu de la foule, dans le courant ordinaire de la vie, je n'ose plus parler, plus annoncer Christ, plus confesser ma foi. Il me faut, pour me tirer de ce coupable engourdissement, être soulevé par les circonstances, peut-être par des contradicteurs. Oh! alors je trouve des paroles, des preuves. Hélas! c'est qu'alors je défends ma cause et non plus la tienne. C'est moi qu'on attaque, et c'est moi que je venge. Je veux montrer que ma foi est sagesse, que je ne suis pas moins intelligent que ceux qui se moquent de mes croyances. C'est pour me relever moi-même dans l'estime de ce monde que je cherche à te justifier à ses yeux! Hélas! ce n'est souvent ni l'amour des âmes, ni la gloire de ton nom qui ouvre mes lèvres; c'est bien plutôt l'amour de ma misérable personnalité, et la gloire de mon propre nom! Mon Dieu, comment sortir de cet abîme? comment en venir à parler sans crainte, sans honte et sans cesse, de ton glorieux Évangile, moi qui tremble devant un sourire ironique, ou un geste de dédain? Quelle distance entre ce que je devrais être et ce que je suis! Mon Dieu, je tombe brisé, confus devant toi; fais de moi ce qu'il te plaira, mais donne-moi la force de confesser ton nom; donne-moi plus de foi, plus d'amour pour les âmes, plus de courage pour parler précisément à ceux qui ne voudraient pas m'écouter.

CXIII

Le dévouement.

Mon Dieu, je ne sais pas me dévouer. J'apprécie le dévouement, je puis l'admirer, en parler; mais je ne sais pas le pratiquer. Et cependant je le voudrais; je me promets de le tenter, mais quand il ne doit pas être immédiat; quand il n'est qu'un projet vague et lointain. Dès qu'il s'approche, dès qu'il prend une forme précise et pressante, je recule et je le fuis! Quelle lâcheté! quelle ingratitude! Eh! ce serait pour moi que ton Fils aurait quitté le ciel, habité la terre, subi des humiliations, souffert sur la croix jusqu'à la mort? Oh! mon Dieu, est-ce bien pour moi? Suis-je bien le disciple de Celui dont la vie n'est qu'un long dévouement? Suis-je de la famille des Pierre, des Paul, emprisonnés et bénissant, martyrisés et priant? S'il me fallait passer mes nuits sur un métier, irais-je encore le jour, de maison en maison, annoncer l'Évangile au milieu des injures, des mépris et des dangers? Non, Seigneur, non. Si j'en juge par ce que j'ai fait jusqu'à ce jour, mon dévouement est calme, réfléchi, combiné avec mes convenances et mes aises. Mon dévouement est surtout limité par un soin excessif de moi-même, de ma vanité, de mes intérêts. Hélas, pour tout dire, mon dévouement n'existe pas. Ce que je décore de ce nom n'est que de l'égoïsme déguisé. Ce que le monde approuve en moi n'est qu'une vaine apparence; ces éloges me font rougir; parfois ils m'apparaissent comme une sanglante ironie. Il me semble que mon frère, comme l'incrédule, me dise, non ce que je fais, mais ce que je devrais faire, et que sa bouche ne donne un éloge que pour donner une leçon!

Mon Dieu, en sera-t-il donc toujours ainsi! Ne commencerai-je jamais cette vie dévouée que je médite depuis si longtemps? quitterai-je ce monde avant d'avoir mis la main

à l'œuvré que j'y dois faire? Non, non, Seigneur; cette pensée m'épouvante. Je ne veux pas la contempler; mais je veux te prier de venir à mon aide, de me donner les forces, ou plutôt l'amour qui me manque, afin que j'apprenne à me dévouer, non plus en paroles, mais en faits; non plus en projet, mais en réalité; non plus dans l'avenir, mais dans le présent. Mon Dieu, apprends-moi à me dévouer!

CXIV

Les questions vaines.

Mon Dieu, je ne veux plus travailler qu'à l'avancement de ton règne sur la terre et dans mon propre cœur. Tout le reste me paraît petit, mesquin, indigne d'un être qui marche vers le ciel. Et dans cet ordre de pensées, je veux même m'en tenir à ce qui me met directement en rapport avec toi; la prière, la méditation de ta Parole, la sanctification de ma vie, laissant de côté toutes ces misérables questions d'hommes, de formes, où s'absorbent tant d'heures, tant de forces, sans produire d'autres fruits que des disputes et des haines. Je veux laisser là Paul et Apollos pour aller directement à Christ; ou plutôt prendre à la fois la main d'Apollos et celle de Paul, pour marcher ensemble vers notre unique Sauveur. Je te remercie de m'avoir, jusqu'à ce jour, débarrassé de ces questions vaines, et je te prie avec confiance de m'en tenir toujours plus à l'abri. Ce n'est pas Paul qui est mort pour mes péchés; ce n'est pas Apollos qui est ressuscité pour ma justification. Qu'irais-je donc travailler à leur gloire, moi qui manque de temps pour travailler à celle de Jésus-Christ? Qu'irais-je discuter la forme d'une église encore vide ou déjà décrépite, lorsque tant d'âmes périssent ignorantes de l'Évangile? Oui, je sais qu'on me crie que rien n'est indifférent dans ton œuvre, et que tes apôtres eux-mêmes s'occupaient des questions d'église;

mais je sais encore que chacun de ceux qui m'exhortent ne m'exhorte que pour m'attirer à lui; et que, si je voulais le suivre, tous les autres, après avoir blâmé mon indifférence, blâmeraient ma partialité, parce que je ne marcherais pas plutôt à leurs côtés. Non, Seigneur, tu me suffis. Je ne veux m'attacher à aucun chrétien exclusivement, pour ne me détacher non plus d'aucun complètement. Je veux les aimer tous, ceux-ci et leurs adversaires, sans m'inquiéter s'ils m'approuvent ou me blâment, sentant bien que toi, Seigneur, tu m'accordes ton approbation. Donne-moi des pensées toujours plus hautes, pour planer au-dessus de toutes les églises terrestres, et atteindre aux vastes dimensions de l'Eglise de Jésus-Christ.

CXV

Où est le trésor, là le cœur.

Mon Dieu, ta Parole m'a dit que là où serait mon trésor, là serait mon cœur. Mon expérience me répète ce que m'a dit ta Parole. Je sens que je m'attache aux objets dont je m'occupe, et que, lorsque mon esprit se nourrit trop exclusivement des affaires de ce monde, mon cœur suit bientôt la même pente, et à la fin, je roule dans l'abîme; je perds de vue le ciel; je fouille le sein de la terre; je ne vois plus, ne pense plus, ne rêve plus qu'à travers des nuages de gloire ou la poussière d'or! Alors mon âme est absorbée dans l'objet de ma passion; mon cœur tout entier passe dans mon trésor.

Oh! Seigneur, que cette maladie est pénible, misérable, honteuse! Comme elle porte bien avec elle son digne salaire, dans le rongement d'esprit qu'elle amène et le désenchantement qu'elle laisse. Oui, mon cœur, tour à tour idolâtre des faux biens de ce monde et fatigué de son idolâtrie, revient aujourd'hui vers toi pour te demander pardon. Mais

surtout, Seigneur, donne-moi de mettre mes affections dans les biens que la rouille ne saurait consumer, dans cette contemplation de mon Créateur et de ses œuvres, dans cette étude assidue de sa Parole et de sa volonté; et surtout, donne-moi de mettre mon ambition dans ce qui vaut plus qu'un royaume : la sainteté de vie, le dévouement à mes frères, l'instruction de l'ignorant, la patience dans les épreuves, la foi à tes promesses, et l'attente paisible et joyeuse du jour où je verrai, dans le ciel, confondus en toi seul, mes affections et mon trésor. En attendant, que ma richesse ici-bas soit puisée dans le bien à faire, les pauvres à soulager, les pécheurs à évangéliser; que je mette là toutes mes préoccupations; que je vive dans ce sanctuaire où les larrons ne sauraient pénétrer.

CXVI

Inquiétudes.

Seigneur, quelle n'est pas ma folie, à ces heures où je me ronge en inquiétudes pour des ressources que toi seul peux me donner, et que tu as promis de mettre à ma disposition ! Pourquoi me tourmenter de mon pain, n'est-ce pas toi qui donnes l'accroissement à l'épi? Pourquoi m'inquiéter de mon gîte et de mon vêtement, n'est-ce pas toi qui fait croître le lin? M'as-tu jamais laissé manquer du nécessaire? Et si tu voulais me priver de tout, pourrais-je jamais rien t'arracher? N'est-tu pas ma Providence comme mon Créateur? Ne veilles-tu pas sur le corps de celui dont tu veux sauver l'âme? Toi qui as fait le plus, ne feras-tu pas le moins? Toi qui m'as donné ton Fils, ne m'accorderas-tu pas toutes choses avec Lui?

Ah! Seigneur, ce ne sont pas des questions que je t'adresse; mais des reproches que je me fais. Sans doute, il y a une cause à cette incrédulité. Si je ne compte pas sur toi,

c'est que mes désirs ne sont pas selon toi. Je travaille pour la nourriture qui périt, et non pour celle qui reste jusque en vie éternelle. Je recherche les biens de ce monde, non pour vivre, mais pour jouir ; et pour en jouir hors de toi ! Oh ! j'ai grandement raison dès lors de ne pas compter sur ta protection. Je comprends maintenant pourquoi, avec de tels désirs, je n'ose pas te prier ; il est tout simple qu'alors je cherche mes ressources en moi-même, et tout simple que, me sentant faible, je m'inquiète et me désespère.

Mon Dieu, je ne veux plus de cette vie angoissée. Je rejette ce fardeau insupportable de craintes. Je veux me reposer sur toi, compter sur ta bonne providence, et, pour cela, vouloir ce que tu veux, aimer ce que tu aimes, vivre comme ton enfant, sous ton regard, toujours à la portée de ta main. Alors, que la contradiction m'arrive, que l'épreuve survienne ; je recevrai tout avec résignation, sachant bien que tu m'en feras trouver l'issue. Alors, je verrai ton intervention en tout, parce que la mienne ne sera en rien ; et je me reposerai avec confiance et bonheur sur le sein de Celui qui m'a créé, nourri, sauvé, et qui veut encore me sanctifier pour ma propre félicité.

CXVII

Pardon des injures.

Oui, Seigneur, comme ton Fils nous l'a dit, c'est peu « d'aimer ceux qui nous aiment ; » le devoir est « d'aimer ceux qui nous haïssent ! » Sans doute, ce précepte plait à mon esprit. Je vais même jusqu'à sentir une bienveillance universelle pour des êtres qui ne me connaissent pas. Je voudrais faire du bien, même à des hommes indifférents et froids à mon égard. Mais aimer ceux qui me haïssent, oh ! Seigneur, combien c'est difficile à mon cœur. Je puis encore travailler au bonheur de ceux qui fuient ma foi et ma per-

sonne, de ceux qui me dédaignent ou me persécutent à cause de toi; il semble qu'alors la noblesse de ta cause élève mes sentiments; mais quand il n'est plus question que de ma propre personne, de mes intérêts, de ma dignité, je n'ai plus la force de supporter l'injustice; et mon cœur s'indigne contre ceux qui me haïssent. En vain je m'abrite derrière mon intégrité, en vain je me dis que tous les torts sont du côté de mes ennemis; non, cela ne suffit pas; je reconnais que rien ne justifie mon ressentiment, et que je suis encore coupable pour n'avoir pas pardonné! Oh! combien je suis loin de ce Jésus qui avait droit à tant d'amour, et qui a essuyé tant de haine! Bienfaisant, et cependant repoussé; aimant, et toutefois haï; dévoué jusqu'à la mort, et méprisé jusqu'à l'ignominie! Tout cela me paraît simple, parce que Jésus-Christ est Jésus-Christ. Je trouve tout cela admirable; mais voilà tout, je ne sais pas l'imiter. Je suis disciple de Celui qui a prié pour ses ennemis, moi qui peut-être ai souhaité du mal à mes adversaires, et qui, pour ne pas m'en plaindre et m'en venger, ai besoin de faire effort sur moi-même! Oh! Seigneur, pardon et force! Que serais-je, si tu ne m'avais pas pardonné? Perdu! Donne-moi de sentir mon indignité; qu'alors, humilié, j'apprenne à pardonner l'injustice; et, ce qui est plus difficile à pardonner, le mépris mérité!

CXVIII

Obéir, non choisir.

Seigneur, je désire faire le bien; mais non comme tu le veux. Je désire avancer ton règne, mais plus vite et autrement que toi-même. J'accepte ta volonté en général, mais non plus en détail. Je distingue entre les grands et les petits commandements, pour suivre les uns et me dispenser des autres. J'ai de la probité, mais peu de mesure de langage;

de l'activité, mais dans les œuvres de mon choix; de l'amour, mais pas de patience; et ainsi toujours la même infirmité : croyant à mon salut, et doutant d'une promesse spéciale; comptant sur ta providence pour gouverner le monde, et n'y comptant plus pour gouverner mes propres affaires. Mon Dieu, donne-moi les vertus de chaque jour, celles que je dédaigne, car ce sont celles qui me manquent le plus. Donne-moi d'être fidèle dans les petites choses, d'être confiant pour mon corps, comme pour mon âme; donne-moi cette patience persévérante, cette douceur envers tous, cette égalité d'humeur si rare, cette obligeance même pour les petits et les inconnus. Que la sanctification soit pour moi une affaire de toutes les heures, une affaire de mon intérieur, qui se mêle à tout, ressorte de partout. Que mon âme y vive, comme mon corps vit dans l'atmosphère, sans effort, constamment et avec plaisir.

Ah! si je savais toujours voir de cette hauteur les petits événements de ce bas monde, je ne gémirais pas si souvent sur des événements que toi-même permets. J'accepterais les difficultés qui entravent même l'Évangile; les épreuves qui tombent sur moi-même; et, au lieu de m'en plaindre et de souhaiter d'en être délivré, je chercherais de quelle utilité elles peuvent être; accueilli ou repoussé, je ferais briller ta lumière; malade ou bien portant, je prêcherais d'exemple, chez moi comme au dehors. Partout, je me trouverais à la vraie place pour faire le bien. Seigneur, transforme ce désir en une réalité. Que je t'obéisse, à l'avenir, précisément dans les petites choses que j'ai négligées dans le passé, bien convaincu que les petites choses comme les grandes, l'adversité comme la prospérité, « concourent ensemble au bien de ceux qui t'aiment » et t'obéissent sans hésiter.

CXIX

Renvoi au lendemain.

Mon Dieu, je ne sais pas user des bienfaits que tu m'accordes. Si tu me les retirais, j'en sentirais le prix; mais tu me les laisses, et je ne sais pas en profiter. Le moyen que je veux, pour faire le bien, n'est jamais celui que j'ai; ou, si je le possède, il n'est pas sous ma main. Le jour de l'action n'est jamais venu, c'est toujours demain, et quand le lendemain est là, c'est encore plus tard! Je serais si généreux si j'étais riche! mais en attendant je ne sais pas donner dans la mesure de ma pauvreté. Ah! je le sens, Seigneur, ce sont là les ruses de Satan déguisé en ange de lumière. Lui-même me recommande le bien, pourvu qu'il soit différé; lui-même me conseille le dévouement, à condition qu'il soit bien placé. Et ainsi, de délais en délais, de prétextes en prétextes, il use ma vie en projets, en attentes, en paroles, sans jamais me permettre d'agir.

Oui, Seigneur, je le confesse, j'ai reçu de toi tout ce qui m'est nécessaire pour faire le bien, et même précisément ce bien que je projette sans jamais l'accomplir. Oui, je le reconnais, me fût-il impossible de réaliser exactement ce que j'avais d'abord conçu, il me reste toujours possible de réaliser d'autres conceptions. Je ne suis pas malade, comme Job qui pourtant te bénissait! Je ne suis pas pauvre comme la veuve du Temple qui cependant donnait! Je ne suis pas sur la croix où le brigand trouvait encore des forces pour la prière; ni sous le martyre d'Étienne dont la foi, à travers une grêle de pierres, voyait encore le ciel ouvert! Ai-je « résisté jusqu'au sang? » hélas! je n'ai pas même tenté d'user des ressources que tu m'as accordées. Ma paresse les dédaigne, tandis que d'autres, moins bien partagés, me portent peut-être envie, et qu'ainsi je scandalise ceux que je devrais

édifier! Mon Dieu, voilà la plaie de mon cœur ouverte; verses-y le baume de tes consolations, et surtout l'Esprit fortifiant, pour accomplir désormais toutes les œuvres saintes que j'ai si longtemps contemplées!

CXX

Je n'ose plus prier.

Seigneur, je n'ose plus te prier! Après ma vie, ma prière est un mensonge. Ce que je te demande à genoux, dans le cabinet, je le repousse debout, dans le monde; en sorte que mes requêtes, mes soupirs sont des accusateurs contre ma conduite de chaque jour. Te demanderai-je la force que je t'ai demandée hier et dont je n'ai pas profité aujourd'hui? Ma prière ne s'élèvera-t-elle pas en témoignage contre moi au dernier jour? Ne me fais-je aucune illusion, et ne trouverai-je pas ta colère, à l'heure où je compte sur ton amour? Puis-je me confier plus à mes paroles pieuses qu'à ma vie mondaine? Ne serai-je pas peut-être de ceux qui t'auront crié: « Seigneur, Seigneur! » et à qui tu répondras: « Retirez-vous de moi, ouvriers d'iniquité? » Oh! mon Dieu, cette pensée m'épouvante! Et cependant, cette pensée se justifie par ma conduite journalière. Je ne puis que gémir devant toi. Je voudrais que mes larmes pussent effacer mes péchés. Je me frappe la poitrine, mais je n'ai plus le courage de m'écrier: « Aie pitié de moi pécheur! » Je suis là, étendu, brisé, incapable de me relever; incapable même d'appeler du secours! Il faut que tu viennes toi-même me relever, et que tu me portes sur la voie de tes commandements. Ma vie entière s'écoulera-t-elle donc dans le péché? N'obtiendrai-je pas enfin ici-bas « d'être délivré du mal? » Me faudra-t-il jusqu'à mon dernier jour tomber, me traîner dans la boue, tenter mon relèvement pour ne pas réussir, et retomber encore, et sans cesse, et toujours? Oh! oui, Seigneur,

ton Fils me l'a bien dit, c'est la vie d'un esclave. Non, je ne suis pas libre. Satan est mon maître, mon tyran. Oh! si je pouvais m'en délivrer par un seul acte de ma volonté! Oui, je n'en doute pas, j'y consentirais; à cette heure, je jetterais volontiers dans un abîme sans fond le monde et ses convoitises. Mais tu ne le veux pas ainsi; c'est chaque jour, c'est à chaque instant qu'il me faut lutter, et lutter, hélas, pour ne pas vaincre! Encore une fois, je n'ose plus prier; mais toi, Jésus, toi jadis mon compagnon d'épreuve, toi tenté comme moi, et qui sans doute, à cette heure, sympathises avec ma souffrance, prie, Jésus, prie pour moi; ta prière, plus sincère que la mienne, sera sans doute exaucée!

CXXI

Folie de l'incrédule.

Mon Dieu, quand je médite sur l'incrédulité du monde, j'arrive toujours à cette conclusion qu'il n'y a que l'orgueil qui puisse l'expliquer. Insensés qui, pour ne pas croire en toi, croient au hasard, Créateur et Providence! Insensés qui font l'homme meilleur que Dieu, puisque tu oublierais l'homme qui parfois te cherche, te prie et t'aime! Orgueilleux qui se disent vertueux, et qui ne veulent pas admettre que tu sois saint, comme s'ils avaient découvert, eux, le bien, le beau, le moral, et que toi, tu n'y eusses pas songé! Comme si tout ce que nous avons, ne nous venait pas de toi! Oui, Seigneur, c'est l'orgueil qui souffle de telles pensées; c'est encore Satan, séduisant l'homme qui te nie, te détrône et veut se faire Dieu. Je sais que je ne fais pas le bien; mais, du moins, je le conçois et je l'aime. Toi donc ne le concevrais-tu pas? Oh! pardonne la simple expression de ce blasphème! Mais j'ai besoin parfois de toucher et de voir la folie de l'incrédulité, pour mieux m'attacher à la foi. Oui, mon Créateur, tu existes, puisque moi, créature, je suis là. Oui,

Dieu bon, tu m'entends et m'exauces, puisque toi seul as pu m'inspirer la pensée de te prier. La brute y a-t-elle jamais songé? Et la brute silencieuse ne serait-elle pas plus sage que moi, si le Dieu que je prie était sourd et aveugle? Oui, Seigneur, tu m'aimes, je le vois dans tes bienfaits de chaque jour. Mais cette vue de la foi ne peut toujours me suffire, je voudrais te voir face à face, te mieux connaître et surtout te mieux ressembler. Donne-moi donc, avec le désir du bien, le secours pour l'accomplir; avec le modèle de Christ, la force pour l'imiter. Que je ne croie pas en toi, tel que mon cœur t'imagine; mais en toi, tel que Jésus t'a révélé.

CXXII

Mobilité.

Qu'il faut peu de chose pour m'abattre et peu de chose pour me relever. Un nuage qui passe m'attriste, un rayon de soleil qui le perce me réjouit. De même, le plus petit échec me décourage, le plus faible succès exalte mes espérances! Il semble que je sois le jouet de tous les souffles, de toutes les circonstances, et que je ne sois maître ni de mes actions, ni de mes pensées! Si du moins une conduite lâche ou téméraire ne suivait pas cette imagination triste ou triomphante. Mais, hélas! je n'ai pas plutôt conçu crainte ou espérance, que mon action se porte tour à tour aux deux extrêmes, qu'ensuite je déplorerais tous deux!

Ah! Seigneur, si le mobile de ma vie était en toi, et non pas en moi-même, si je cherchais ta gloire et non la mienne, je ne serais pas si vite abattu, ni si promptement exalté. Résigné sous le sombre nuage, calme sous le soleil radieux, j'accepterais, toujours heureux, ces événements, comme l'expression de ta volonté. Je travaillerais à diriger ceux de l'avenir sans m'attrister sur ceux du passé. Mais non, je ne sais pas être simple, désintéressé, et jusque dans l'ac-

complissement de la loi, je cherche ma propre volonté.

Mon Dieu, donne-moi donc un cœur droit qui regarde toujours en face, qui ne voie que le devoir ; un cœur qui songe à toi, non-seulement après, mais encore avant l'événement ; un cœur dévoué, qui n'ait qu'une affection : toi ; qu'un but : l'éternité ; qu'une œuvre : ma sanctification. Alors je ne serai, ni triste comme le désespéré, ni triomphant comme l'insensé ; mais paisiblement joyeux au milieu de l'épreuve, comme au sein de la prospérité. Apprends-moi à voir, de haut, ce petit monde ; et, de loin, ses mesquines agitations. Apprends-moi à trouver partout la place et le temps pour répéter tes paroles, accomplir tes ordres, sans m'inquiéter du résultat dans le présent, assuré que je suis du succès dans l'avenir.

CXXIII

Le néant de nos œuvres.

Mon Dieu, quand, au terme de ma journée, je me demande ce que j'ai fait ; quand, plongeant mes regards dans ma vie entière, j'y cherche les résultats de mon activité, je reste confondu du néant de toutes mes œuvres ! Que de projets, que d'espérances, que de travaux conçus et avortés, qui n'ont pas même laissé de trace dans mon souvenir ! En sera-t-il donc ainsi jusqu'à la fin, et quitterai-je ce monde, inutile à mes frères et à ta gloire ? Comme de telles pensées sont propres à me faire sentir ma nullité ! Si je ne fusse pas né, qu'y aurait-il de changé dans le monde ? Rien, et toutefois, je me surprends à penser et agir comme si l'univers tournait autour de moi, et non pas moi, atome perdu, autour de l'univers.

Mon Dieu, rends-moi humble, pour me rendre plus actif et plus dévoué. Que je m'attache véritablement à toi, à ta gloire, au bien de mes frères, afin que tu bénisses mes tra-

vaux, et que mon travail béni laisse quelques traces ici-bas. Que je puisse, dans l'éternité, contempler ma vie terrestre avec la satisfaction de l'ouvrier qui a fini sa tâche; que je puisse retrouver près de toi les amis que j'aurai aimés; les frères que j'aurai évangélisés, les pauvres que j'aurai secourus, joignant leur voix à la mienne, pour célébrer ta bonté envers nous tous, et rencontrant dans le ciel la main chrétienne qu'ils auront serrée sur la terre. Que cette douce perspective me soutienne. Que je sente combien la vie est courte, et combien, dès lors, ses instants sont précieux, pour faire ce qui, accompli, me réjouira aux siècles des siècles, et ce qui, négligé, m'attristerait toute une éternité. Que je me hâte d'agir aujourd'hui comme s'il n'y avait pas de demain. Oh! que je ne parte pas de ce monde sans t'avoir, par ma vie, témoigné mon amour!

CXXIV

Les rêves de la vie.

Mon Dieu, où sont aujourd'hui mes projets de jadis, les rêves de ma jeunesse? où sont ces parents que je ne devais jamais quitter, ces amis qui ne devaient jamais me fuir? Hélas! projets, rêves, amis, tout s'est dissipé. Rien de ce que j'avais prévu ne s'est réalisé; et ma vie s'est remplie de choses inattendues. Les années ont passé sans laisser d'autres traces que quelques souvenirs, eux-mêmes bientôt effacés. J'ai vu mourir ceux qui m'ont vu naître, et ceux que j'ai vu naître me verront bientôt mourir. Encore quelques jours, aussi courts, aussi pauvres que ceux que j'ai déjà passés, et je me courberai vers la terre pour ne plus me relever. Tout a passé autour de moi. Je vais passer comme toutes les autres créatures; toi seul restes immuable et vivant. Oui, toi et ta Parole, toi et tes promesses, toi et ton Evangile; car si je vois tout vieillir, tout me tromper, je vois en même temps

que ta Parole ne vieillit pas, que tes promesses s'accomplissent, et que, tandis que tout me lasse, ton Evangile seul ne saurait me lasser. Toujours doux à mon cœur, toujours nouveau, souvent plus brillant et plus persuasif, il me semble un fruit fait pour mûrir avec ma vie, et me fournir un aliment approprié à chaque saison ; c'est que l'expérience vient sans cesse confirmer ce que tu m'avais dit ; mais que jusquelà je n'avais ni bien cru, ni bien compris. Je disais jadis, sans bien le sentir, que le péché porte son châtement avec lui ; que la piété a les promesses de la vie présente ; que la foi est le plus précieux de tous les dons ; et tant d'autres vérités. Je disais tout cela, sans en être bien vivement persuadé ; mais aujourd'hui, ma persuasion est si vive, que ces vérités m'apparaissent comme de nouvelles découvertes. J'en prends possession comme pour la première fois, et je savoure avec délices cette nourriture spirituelle, que jadis j'avais à peine goûtée. Béni sois-tu pour avoir ainsi renfermé des bienfaits dans tes bienfaits, et réservé à chaque âge une évidence plus grande, une foi plus vive, une paix plus profonde, et un acquiescement plus complet à ta sainte volonté.

AU LECTEUR.

En commençant, nous nous sommes posé cette question : Le Créateur de l'univers peut-il entendre et veut-il exaucer les vœux de ses créatures raisonnables? Nous avons répondu : Oui, pourvu qu'on lui demande les biens du Saint-Esprit.

Maintenant, partant de cette supposition que cet Esprit a été demandé et obtenu, nous voudrions présenter au lecteur le doux et puissant témoignage des hommes qui, dans tous les siècles, l'ont également reçu; cette grande voix de l'Esprit-Saint qui, à travers le temps et l'espace, porte dans le cœur des croyants une nouvelle assurance qu'elle est bien la voix de Dieu. D'un côté, elle contraste tant avec les cris de l'homme, qu'on peut la supposer partie de la terre; de l'autre, elle est tellement identique à elle-même à toutes les époques, qu'on ne saurait douter que ce ne soient là des accents éternels et divins. C'est une mélodie que l'oreille chrétienne seule peut saisir, et qu'une note suffit à lui faire re-

connaître. C'est une chaîne au son argentin ; essayez de la rompre, et d'en joindre les deux parties par un anneau de fer, aussitôt l'alliance impure frappera péniblement le chrétien.

C'est donc de la présence de ce même Esprit chez les fidèles de tous les temps, que nous avons voulu rendre nos lecteurs témoins, afin de réjouir leur cœur et fortifier leur foi. En lisant ces élans de l'âme d'un David, d'un Augustin, d'un Luther, l'homme spirituel pourra se dire : évidemment ces frères ont reçu le même Esprit qui m'anime ; cet Esprit qui juge de toutes choses, et que l'homme naturel ne saurait juger. Nouveau témoignage que c'est bien l'Esprit de Dieu.

Les citations que nous allons donner pouvaient être plus nombreuses et mieux choisies. Nous n'avons choisi que les auteurs. Pour en donner un plus grand nombre dans un moindre espace, nous nous sommes permis quelques légères abréviations. Peut-être Dieu nous accordera-t-il un jour de reprendre cette partie de notre travail pour la compléter. Ici nous n'avons guère fait qu'indiquer une intention.

AVANT JÉSUS-CHRIST.

I

ABRAHAM.

(En faveur de Sodome.)

20^e SIÈCLE AVANT J.-C.

Abraham se tint encore devant l'Éternel et dit : Feras-tu périr même le juste avec le méchant? Peut-être y a-t-il cinquante justes dans la ville, les feras-tu périr aussi? Ne pardonnerais-tu point à la ville, à cause de cinquante justes, s'ils y étaient? Il ne sera pas dit de toi que tu fasses mourir le juste avec le méchant, et que le juste soit traité comme le méchant. Non, cela ne sera pas dit de toi. Celui qui juge toute la terre, ne fera-t-il point justice? Et l'Éternel dit : Si je trouve en Sodome cinquante justes dans la ville, je pardonnerai à tout le lieu, pour l'amour d'eux. Et Abraham répondit, disant : Voici, maintenant j'ai pris la hardiesse de parler au Seigneur, bien que je ne sois que poudre et que cendre. Peut-être en manquera-t-il cinq des cinquante justes :

détruiras-tu toute la ville pour cinq qui manqueront? Et il lui répondit : Je ne la détruirai point, si j'y trouve quarante-cinq justes. Et Abraham continua de lui parler en disant : Peut-être ne s'en trouvera-t-il que quarante? Et il dit : Je ne détruirai point la ville à cause de ces quarante. Et Abraham dit : Je prie le Seigneur de ne s'irriter pas, si je parle encore : Peut-être s'en trouvera-t-il trente? Et il dit : Je ne la détruirai point, si j'y en trouve trente. Et Abraham dit : Voici maintenant, j'ai pris la hardiesse de parler au Seigneur : Peut-être s'en trouvera-t-il vingt? Et il dit : Je ne la détruirai point à cause de ces vingt. Et Abraham dit : Je prie que le Seigneur ne se fâche point ; je parlerai encore une seule fois : Peut-être s'y en trouvera-t-il dix? Et il dit : Je ne la détruirai point à cause de ces dix.

II

MOÏSE.

(A l'occasion des péchés d'Israël au désert.)

15^e SIÈCLE AVANT J.-C.

Prière de Moïse, homme de Dieu : Seigneur ! tu nous as été une retraite d'âge en âge. Avant que les montagnes fussent nées, et que tu eusses formé la terre, la terre habitable, d'éternité jusqu'en éternité, tu es et tu seras le Dieu fort. Tu réduis l'homme mortel en poussière, et tu dis : Fils des hommes, retournez en terre. Car mille ans devant tes yeux sont comme le jour d'hier qui est passé, et comme une veille dans la nuit. Tu les emportes comme par une ravine d'eau ; ils sont comme un songe ; ils sont le matin comme une herbe qui se change ; laquelle fleurit le matin, et elle se fane ; le soir on la coupe, et elle sèche. Car nous sommes consu-

més par ta colère, et nous sommes troublés par l'ardeur de ton courroux. Tu as mis devant toi nos iniquités, et devant la clarté de ta face, nos fautes cachées. Car tous nos jours s'en vont par ta grande colère, et nous consumons nos années comme une pensée. Les jours de nos années reviennent à soixante-dix, et s'il y en a de vigoureux, à quatre-vingts ans; et le plus beau de ces jours n'est que travail et que tourment; il est retranché, et nous nous envolons. Qui est-ce qui connaît la force de ton courroux et de ta grande colère, pour te craindre? Enseigne-nous à tellement compter nos jours, que nous en puissions avoir un cœur sage. Eternel, reviens! Jusques à quand? Aie compassion de tes serviteurs. Rassasie-nous chaque matin de ta bonté, afin que nous nous réjouissons, et que nous soyons joyeux tout le long de nos jours. Réjouis-nous à proportion des jours où tu nous as affligés, et des années auxquelles nous avons senti des maux. Que ton œuvre paraisse sur tes serviteurs; et ta gloire sur leurs enfants. Que le regard favorable de l'Eternel notre Dieu soit sur nous, qu'il affermisse l'œuvre de nos mains, et qu'il accomplisse l'œuvre de nos mains.

III

DAVID.

(Après son crime.)

10^e SIÈCLE AVANT J.-C.

Psaume de David, donné au maître chantre, lorsque Nathan le prophète vint à lui, après qu'il fut entré vers Bathscébah: O Dieu! aie pitié de moi selon ta miséricorde; selon la grandeur de tes compassions, efface mes forfaits. Lave-moi de plus en plus de mon iniquité, et nettoie-moi de mon

péché. Car je connais mes transgressions, et mon péché est continuellement devant moi. J'ai péché contre toi, contre toi proprement; et j'ai fait ce qui est désagréable à tes yeux, en sorte que tu seras reconnu juste quand tu parleras, et trouvé pur quand tu me jugeras. Voilà, j'ai été formé dans l'iniquité, et ma mère m'a conçu dans le péché. Voilà, tu aimes la vérité dans l'intérieur, et tu m'avais enseigné la sagesse dans le secret de mon cœur. Purifie-moi de mon péché avec l'hysope, et je serai net; lave-moi, et je serai plus blanc que la neige. Fais-moi entendre la joie et la consolation, et que les os que tu as brisés se réjouissent. Détourne ta face de mes péchés, et efface toutes mes iniquités. O Dieu! crée en moi un cœur net, et renouvelle au dedans de moi un esprit droit. Ne me rejette pas de devant ta face, et ne m'ôte pas l'esprit de ta sainteté. Rends-moi la joie de ton salut, et que l'esprit franc me soutienne. J'enseignerai tes voies aux méchants, et les pécheurs se convertiront à toi. O Dieu, Dieu de mon salut! délivre-moi de tant de sang; ma langue chantera hautement ta justice. Seigneur! ouvre mes lèvres, et ma bouche annoncera ta louange. Car tu ne prends point plaisir aux sacrifices, autrement j'en donnerais; l'holocauste ne t'est point agréable. Les sacrifices de Dieu sont l'esprit froissé; ô Dieu! tu ne méprises point le cœur froissé et brisé. Fais du bien, selon ta bienveillance, à Sion, et édifie les murs de Jérusalem.. Alors tu prendras plaisir aux sacrifices de justice, à l'holocauste et aux sacrifices qui se consomment par le feu; alors on offrira de jeunes taureaux sur ton autel.

IV

SALOMON.

(Consécration du temple de Jérusalem.)

14^e SIÈCLE AVANT J.-C.

Salomon se tint devant l'autel de l'Éternel, en la présence de toute l'assemblée d'Israël, et tenant ses mains étendues vers les cieux, il dit : O Éternel, Dieu d'Israël, il n'y a point de Dieu semblable à toi dans les cieux en haut, ni sur la terre en bas ; c'est toi qui gardes l'alliance et la miséricorde envers tes serviteurs qui marchent devant ta face de tout leur cœur ; maintenant, ô Éternel, Dieu d'Israël, tiens à ton serviteur David, mon père, ce que tu lui as promis.

Mais serait-il vrai que Dieu habitât sur la terre ? Voilà, les cieux, et même les cieux des cieux ne te peuvent contenir, combien moins cette maison que j'ai bâtie ? Toutefois, ô Éternel mon Dieu, aie égard à la prière de ton serviteur et à sa supplication, pour entendre le cri et la prière que ton serviteur t'adresse aujourd'hui ; c'est que tes yeux soient ouverts jour et nuit sur cette maison, qui est le lieu dont tu as dit : Mon nom sera là pour exaucer la prière que ton serviteur fait en ce lieu. Exauce donc la supplication de ton serviteur et de ton peuple d'Israël, quand ils te prieront en ce lieu ; exauce-les du lieu de ta demeure, des cieux ; exauce et pardonne.

Quand quelqu'un aura péché contre son prochain, et qu'on lui aura déferé le serment pour le faire jurer, et que le serment aura été prêté devant ton autel, dans cette maison ; exauce-les, toi, des cieux, exécute ce que portera l'imprécation du serment, et juge tes serviteurs en condamnant

le méchant, et en lui rendant selon qu'il aura fait, et en justifiant le juste, et en lui rendant selon ta justice.

Quand ton peuple d'Israël aura été battu par l'ennemi, parce qu'ils auront péché contre toi ; si ensuite ils se retournent vers toi, en réclamant ton nom, et en te faisant des prières et des supplications dans cette maison, exauce-les, toi, des cieus, et pardonne le péché de ton peuple d'Israël, et ramène-les dans la terre que tu as donnée à leurs pères. .

Quand il y aura de la famine au pays, ou de la mortalité ; quand il y aura de la brûlure, de la nielle, des sauterelles et des vermisseaux ; même quand les ennemis les assiègeront jusque dans leur propre palais, ou qu'il y aura quelque plaie, ou quelque maladie ; quelque prière et quelque supplication que te fasse quelque homme que ce soit de tout ton peuple d'Israël, selon qu'ils auront connu chacun la plaie de son cœur, et que chacun aura étendu ses mains vers cette maison ; alors exauce-les des cieus, du domicile arrêté de ta demeure ; pardonne, et agis, et rends à chacun selon toutes ses œuvres, parce que tu auras connu son cœur ; car tu es le seul qui connaisses le cœur de tous les hommes ; afin qu'ils te craignent tout le temps qu'ils vivront sur la terre que tu as donnée à nos pères.

Écoute aussi l'étranger qui ne sera pas de ton peuple d'Israël, mais qui sera venu d'un pays éloigné pour l'amour de ton nom. (Car on entendra parler de ton nom qui est grand, et de ta main forte et de ton bras étendu.) Quand donc il sera venu, et qu'il te priera dans cette maison, exauce-le des cieus, du domicile arrêté de ta demeure, et fais tout ce que cet étranger t'aura prié de faire, afin que tous les peuples de la terre connaissent ton nom, pour te craindre, comme ton peuple d'Israël, et pour connaître que ton nom est invoqué sur cette maison que j'ai bâtie.

Quand ils auront péché contre toi (car il n'y a point d'homme qui ne pèche), et qu'étant en colère contre eux, tu

les auras livrés entre les mains de leurs ennemis, et que ceux qui les auront pris, les auront menés captifs en pays ennemi, soit loin, soit près ; si, dans le pays où ils auront été menés captifs, ils reviennent à eux-mêmes, et si, se repentant, ils prient au pays de ceux qui les auront emmenés captifs, disant : Nous avons péché, nous avons fait iniquité, et nous avons agi perfidement ; alors exauce des cieux, du domicile arrêté de ta demeure, leur prière et leur supplication, et maintiens leur droit ; que tes yeux soient ouverts à la prière de ton serviteur et à la supplication de ton peuple d'Israël, pour les exaucer dans tout ce qu'ils te demanderont en criant à toi.

V

DANIEL.

(En faveur d'Israël en captivité.)

6^e SIÈCLE AVANT J.-C.

Hélas ! Seigneur ! qui es le Dieu fort, le Grand, le Terrible, qui gardes l'alliance et la miséricorde à ceux qui t'aiment et qui observent tes commandements ! Nous avons péché, nous avons commis l'iniquité, nous avons fait de méchantes actions, nous avons été rebelles, et nous nous sommes détournés de tes commandements et de tes jugements. O Seigneur ! à toi est la justice, et à nous la confusion de face, qui couvre aujourd'hui les hommes de Juda, les habitants de Jérusalem, et tous ceux d'Israël, qui sont près et qui sont loin, dans tous les pays auxquels tu les as chassés, à cause de leur perfidie qu'ils ont commise contre toi. Seigneur, à nous est la confusion de face, à nos rois, aux principaux d'entre nous et à nos pères, parce que nous

avons péché contre toi. Les compassions et les pardons sont du Seigneur notre Dieu ; car nous nous sommes rebellés contre lui. Et nous n'avons point écouté la voix de l'Éternel notre Dieu, pour marcher dans ses lois, qu'il avait mises devant nous, par le moyen de ses serviteurs les prophètes. Tous ceux d'Israël ont transgressé ta loi, et se sont détournés, pour ne point écouter ta voix ; et l'imprécation et le serment écrits dans la loi de Moïse, serviteur de Dieu, ont fondu sur nous, parce que nous avons péché contre lui. Et il a accompli ses paroles qu'il avait prononcées contre nous, et contre nos chefs qui nous ont gouvernés, tellement qu'il a fait venir sur nous un grand mal, tel qu'il n'en est point arrivé sous tous les cieus de semblable à celui qui est arrivé à Jérusalem. Tout ce mal-là est venu sur nous, selon qu'il est écrit dans la loi de Moïse ; et nous n'avons point supplié l'Éternel notre Dieu, pour nous retirer de nos iniquités, et nous rendre attentifs à ta vérité. Seigneur, je te prie, que selon toutes tes justices, ta colère et ton indignation soient détournées de ta ville de Jérusalem, qui est la montagne de ta sainteté ; car c'est à cause de nos péchés et des iniquités de nos pères, que Jérusalem et ton peuple sont en opprobre à tous ceux qui sont autour de nous. Écoute donc maintenant, ô notre Dieu, la requête de ton serviteur et ses supplications ; et, pour l'amour du Seigneur, fais reluire ta face sur ton sanctuaire qui est désolé. Mon Dieu, prête l'oreille et écoute ; ouvre tes yeux et regarde nos désolations, et la ville sur laquelle ton nom a été invoqué ; car ce n'est pas sur nos justices que nous présentons nos supplications devant ta face ; mais c'est sur tes grandes compassions. Seigneur ! exauce. Seigneur ! pardonne. Seigneur ! sois attentif et opère ; à cause de toi-même, ô mon Dieu ! ne tarde point ; car ton nom a été invoqué sur ta ville et sur ton peuple.

JÉSUS-CHRIST.

I

(Pour ses disciples.)

Vous, priez ainsi : Notre Père qui es aux cieux, ton nom soit sanctifié; ton règne vienne; ta volonté soit faite sur la terre comme au ciel; donne-nous aujourd'hui notre pain quotidien; pardonne-nous nos péchés, comme aussi nous pardonnons à ceux qui nous ont offensés; et ne nous induis point dans la tentation; mais délivre-nous du Malin; car à toi appartient le règne, la puissance, et la gloire, à jamais, Amen.

II

(Pour lui-même.)

Jésus, levant les yeux au ciel, dit : Mon Père, l'heure est venue, glorifie ton Fils, afin que ton Fils te glorifie; comme

tu lui as donné puissance sur toute chair, afin qu'il donne la vie éternelle à tous ceux que tu lui as donnés. (Et c'est ici la vie éternelle, qu'ils te connaissent, toi qui es le seul vrai Dieu, et Jésus-Christ que tu as envoyé.) Je t'ai glorifié sur la terre; j'ai achevé l'ouvrage que tu m'avais donné à faire. Et maintenant, glorifie-moi, toi mon Père, auprès de toi-même, de la gloire que j'ai eue vers toi, avant que le monde fût fait. J'ai manifesté ton nom aux hommes que tu m'as donnés du monde; ils étaient à toi, et tu me les as donnés, et ils ont gardé ta parole. Ils ont connu maintenant que tout ce que tu m'as donné vient de toi. Car je leur ai donné les paroles que tu m'as données, et ils les ont reçues; et ils ont reconnu véritablement que je suis venu de toi, et ils ont cru que tu m'as envoyé. Je prie pour eux; je ne prie point pour le monde, mais je prie pour ceux que tu m'as donnés, parce qu'ils sont à toi. Et tout ce qui est à moi est à toi, et ce qui est à toi est à moi, et je suis glorifié en eux. Et maintenant je ne suis plus au monde, et je vais à toi. Père saint, garde en ton nom ceux que tu m'as donnés, afin qu'ils soient un, comme nous. Pendant que j'ai été avec eux dans le monde, je les ai gardés en ton nom. J'ai gardé ceux que tu m'as donnés, et aucun d'eux ne s'est perdu, sinon le fils de perdition, afin que l'Écriture fût accomplie. Et maintenant je vais à toi, et je dis ces choses, étant encore dans le monde, afin qu'ils aient ma joie accomplie en eux. Je leur ai donné ta Parole, et le monde les a haïs, parce qu'ils ne sont pas du monde, comme je ne suis pas du monde. Je ne te prie pas de les ôter du monde, mais de les préserver du mal. Ils ne sont pas du monde, comme je ne suis pas du monde. Sanctifie-les par ta vérité; ta Parole est la vérité. Comme tu m'as envoyé dans le monde, je les ai aussi envoyés dans le monde. Et je me sanctifie moi-même pour eux, afin qu'eux aussi soient sanctifiés par la vérité. Or je ne prie pas seulement pour eux; mais je prie aussi pour ceux qui

croiront en moi par leur parole; afin que tous n'en soient qu'un, comme toi, ô mon Père! tu es en moi, et que je suis en toi; qu'eux aussi soient en nous, et que le monde croie que c'est toi qui m'as envoyé. Je leur ai fait part de la gloire que tu m'as donnée, afin qu'ils soient un, comme nous sommes un. Je suis en eux, et tu es en moi, afin qu'ils soient perfectionnés dans l'unité, et que le monde connaisse que c'est toi qui m'as envoyé, et que tu les aimes, comme tu m'as aimé. Père, mon désir est que là où je suis, ceux que tu m'as donnés y soient aussi avec moi, afin qu'ils contemplent la gloire que tu m'as donnée, parce que tu m'as aimé avant la création du monde. Père juste, le monde ne t'a point connu, et ceux-ci ont reconnu que c'est toi qui m'as envoyé. Et je leur ai fait connaître ton nom, et je le leur ferai connaître, afin que l'amour dont tu m'as aimé soit en eux, et que je sois moi-même en eux.

APRÈS JÉSUS-CHRIST.

I

CLÉMENT DE ROME.

(Lettre aux Corinthiens.)

1^{er} SIÈCLE.

... Ah! revenons à la vocation sainte à laquelle nous avons été appelés. Ayons désormais d'humbles sentiments de nous-mêmes; quittons toute enflure, toute aigreur. Marchons dans la voie que nous a tracée Jésus-Christ, notre Sauveur, notre protecteur et l'appui de notre faiblesse. C'est par lui que nous osons porter nos regards jusqu'aux cieux; par lui que nous contemplerons un jour, face à face, l'Être tout saint et tout pur. C'est par lui que nos yeux ont été ouverts à la vérité; par lui que notre esprit, obscurci auparavant sous d'épaisses ténèbres, s'est comme renouvelé en la présence de son admirable lumière. Demeurons-lui fermement unis;

et que chacun reste paisiblement dans le rang qui lui a été assigné par sa grâce. Que le riche fournisse à la subsistance du pauvre, et que le pauvre bénisse Dieu de ce qu'il a placé près de lui un protecteur qui pourvoit à ses besoins. Que le sage montre sa sagesse, moins par ses paroles que par ses œuvres. Que celui qui est humble se garde bien de se donner pour tel, mais qu'il attende qu'un autre rende justice à ses sentiments modestes; car c'est du Seigneur que nous tenons toutes choses, et c'est à lui que nous devons rendre grâces de tout.

II

IGNACE.

(Sa lettre aux Romains, à l'occasion de son prochain martyre.)

2^e SIÈCLE.

..... Je crains que vous n'ayez pour moi une compassion trop tendre. Si vous m'aimez d'une affection véritable, ne me laisserez-vous pas aller jouir de mon Dieu?... Je connais mes intérêts : le prix de la victoire est Jésus-Christ ; en faut-il davantage pour m'animer ? C'est aujourd'hui que je commence à être disciple du Seigneur. Tout ce qu'il y a de créé dans le monde visible m'est devenu indifférent ; mon unique désir est de posséder mon Sauveur. Que je sois consumé par le feu, que je meure de la mort lente et cruelle de la croix ; que je sois mis en pièces par les tigres et par les lions affamés ; que mes os soient dispersés, mes membres meurtris, mon corps broyé ; que les démons épuisent sur moi leur rage, je souffrirai tout avec joie, pourvu que je jouisse de Jésus-Christ. Eh ! que me servirait-il de posséder toutes les grandeurs et tous les biens de la terre ? Il m'est plus glorieux

de mourir pour mon Dieu, que de régner sur tout le monde. C'est celui qui est mort pour moi que je cherche ; c'est celui qui est mort pour moi que je veux. Si, étant arrivé auprès de vous, j'allais me laisser intimider par l'appareil du supplice, soutenez mon courage. Rappelez-vous seulement ce que je vous mande à cette heure où je vous écris dans une pleine liberté d'esprit. Je ne tiens plus à la terre, et je ne me regarde plus comme vivant parmi les hommes. Souvenez-vous dans vos prières de l'Eglise, qui, dépourvue de pasteurs, tourne ses espérances vers Celui qui est le souverain pasteur de toutes les Eglises. Que Jésus-Christ daigne en prendre la conduite durant mon absence ; je la confie à sa providence et à votre charité.

III

CYPRIEN.

(Dans l'attente de son martyre.)

3^e SIÈCLE.

Seigneur Dieu, trois fois saint, seul grand, seul puissant, Dieu de nos pères, des prophètes, des apôtres, des martyrs ; toi qui étais avant la création du monde, et qui dois juger les vivants et les morts ; Dieu de vérité, qui découvres le fond des abîmes, qui connais toutes choses, qui es le maître absolu de toutes les créatures, daigne prêter l'oreille à mes supplications.

Malédiction sur mes péchés ! O mon Dieu, je t'en conjure, ne me juge pas selon mes œuvres, car je n'ai accompli aucun de tes commandements. Je confesse en ta présence toutes mes transgressions. O toi qui aimes l'humble repentir, aie pitié de moi !

Autrefois David s'écriait : « Seigneur, pardonne mes péchés pour l'amour de ton nom ! » Et moi, prosterné devant ta majesté sainte, je répète : « Pardonne mes péchés ! » J'ose implorer ta miséricorde, ô mon Dieu, parce que tu as eu pitié de nous, et que tu nous as envoyé Jésus-Christ ton Fils, notre Seigneur Dieu, notre Sauveur, par les souffrances duquel tu nous as délivrés de la condamnation.

C'est à toi que j'ai recours, Fils du Dieu vivant, toi qui as opéré de si éclatants prodiges, qui as ouvert les yeux des aveugles, qui as rendu l'ouïe aux sourds, qui as ressuscité les morts, qui as offert une main secourable à saint Pierre, au moment où il allait disparaître sous les flots : je t'en conjure, Fils du Dieu vivant, qui habites dans ton Père et en qui ton Père habite, prends pitié de mes péchés.

Tu as daigné faire alliance avec nous. « Demandez, nous as-tu dit, et vous recevrez ; frappez, et il vous sera ouvert : Tout ce que vous demanderez au Père en mon nom, vous sera accordé. » Eh bien, je cherche pour trouver ; je frappe pour qu'il me soit ouvert ; je demande en ton nom, afin que tu demandes à ton Père que ce dont j'ai besoin me soit accordé. Je suis prêt à souffrir, à répandre mon sang pour ton Evangile ; mais je ne puis plus rien que par toi. Préserve-moi de l'atteinte de l'ennemi de nos âmes. Tu as, Seigneur, le pouvoir de faire habiter en moi la grâce qui me rendra digne de contempler tes élus. Que le Saint-Esprit me remplisse de sa force, car je me suis engagé à publier la gloire de ton nom.

O Jésus ! toi qui es notre puissant défenseur, daigne intercéder jour et nuit pour mes péchés ; porte mes supplications à ton Père.

Et toi, Père saint, daigne agréer mes prières, daigne me délivrer des tourments que tu as réservés aux transgresseurs de ta loi ; je t'en conjure par Jésus-Christ notre adorable Sauveur. Ainsi soit-il.

IV

EPHREM.

4^e SIÈCLE.

Seigneur, fais naître en moi cette tristesse salutaire qui relève l'âme, loin de l'abattre ; donne-moi de pleurer sans cesse mes égarements ; que, répandant mon âme devant toi par de ferventes prières, je voie luire à mes yeux les doux rayons de l'espérance. Il est vrai que j'ai lassé pendant longtemps ton support, que la dureté de mon cœur est extrême ; mais tes compassions l'emportent sur mon indignité. O mon Sauveur ! ta grâce, toujours miséricordieuse, abandonna-t-elle jamais ceux qui l'implorent et qui espèrent en son secours ?

Tu vois l'ennemi de mon salut me poursuivre sans relâche ; mais nuit et jour j'implorerai ta bonté infinie, afin qu'elle me rende victorieux de ses attaques ; car sa vertu toute-puissante, comment pourrai-je en triompher ? A chaque instant il revient à la charge, il m'obsède. Ah ! parle-lui avec puissance, comme tu le fis autrefois aux flots de la mer en courroux ; et qu'au son de ta voix il soit vaincu, il fuie. Il n'est point d'artifices qu'il n'emploie pour m'asservir à ses funestes lois, et pour me faire secouer le joug de tes commandements, qu'il est si doux de méditer et si consolant de suivre. Seigneur, arrache-moi à toutes ces suggestions funestes ; que ta grâce daigne se déployer abondamment en moi, afin que, voyant mon adversaire vaincu, je n'aie plus qu'à louer ton saint nom, qu'à exalter ta miséricorde infinie.

Assez longtemps ma vie s'est écoulée dans la vanité et

danş mille pensées dont je dois rougir. Revêts-moi de ta force, afin que j'emploie à ton service l'heure au moins qui me reste. Déjà ma vie est sur son déclin. Donne-moi de profiter soigneusement du peu de temps que je passerai encore ici-bas. Tends-moi la main, ô mon Sauveur et mon Dieu, afin que je gagne le port bienheureux du salut.

V

BASILE.

4^e SIÈCLE.

O roi éternel, qui as daigné être attaché à un bois maudit et y perdre la vie, pour effacer la malédiction qu'Adam avait attirée sur nous par son péché, qui as donné à tous ceux qui voudront marcher sur tes traces un modèle accompli de charité; qui as intercédé auprès de ton Père pour ceux qui le glorifieraient. O Seigneur, dont l'amour embrasse tous les hommes, traite nos ennemis avec miséricorde, pardonne à ceux qui nous chargent d'injures, change leur animosité en douceur chrétienne, fais-leur part de tes grâces célestes, unis-les à nous par les doux liens d'une affection spirituelle. — Regarde avec amour ceux qui nous aiment, et qui, par dévouement pour toi, nous secourent dans nos tribulations. Comble de tes faveurs ceux qui, étant touchés de nos maux, t'invoquent en notre faveur. Exauce les prières que nous te faisons pour tous ceux qui ont désiré d'y avoir part, bien que nous ne soyons que de pauvres et misérables créatures; donne-leur tout ce qui convient aux circonstances où ils se trouvent, surtout ce qui peut contribuer au salut de leurs âmes; et du saint lieu de ta demeure, fais descendre sur eux tes compassions suprêmes. — O Père

de miséricorde, remplis de ton amour tous ceux qui mettent leur confiance en toi. Veuille nous prendre tous sous ta protection, quoique nous ne soyons que des serviteurs inutiles, et nous introduire un jour dans ton héritage céleste.

VI

AUGUSTIN.

(Extrait de ses Confessions.)

5^e SIÈCLE.

..... Un livre s'offre à moi, dont le sens est caché pour l'orgueilleux, et dont l'humble ne soulève point entièrement tous les voiles; un livre, simple d'abord et en apparence jusqu'à la bassesse, qui s'élève ensuite à ce qu'il y a de plus sublime; où tout est rempli de mystères et ne se laisse voir qu'à travers des figures. Jadis, je n'étais capable ni d'en sonder la profondeur, ni de plier mon esprit à cette simplicité de paroles, si nouvelle pour lui; et comme j'étais loin alors d'en juger ainsi, la seule impression qui m'en resta, c'est que rien dans ce livre ne pouvait être comparé à l'éloquence de l'orateur humain. Mon orgueil dédaignait cette basse apparence, et mes yeux étaient trop faibles pour pénétrer ce qui y était caché. C'est là cependant ce que cette divine Parole découvre aux humbles et aux petits, croissant pour ainsi dire avec leur intelligence; mais alors je ne voulais être ni humble ni petit, et je prenais l'enflure de mon orgueil pour la véritable grandeur.

... Ayant reconnu que nous-mêmes, nous étions trop faibles pour trouver la vérité par le seul secours de notre intelligence, et sans une autorité semblable à celle des Livres divins, je me persuadai, ô mon Dieu, que tu n'eusses point

permis que cette autorité qu'ont ces Livres par toute la terre, fût parvenue à ce degré de sainteté et d'excellence, si tu n'avais pas voulu que par elle on te cherchât, et que par elle on crût en toi. Ayant déjà entendu expliquer, dans un sens très plausible et très raisonnable, un grand nombre de passages de l'Écriture, les prétendues absurdités que j'avais cru y voir, ne m'arrêtèrent plus; j'attribuai toutes ces obscurités à la profondeur des mystères; et son autorité me sembla d'autant plus sainte, plus vénérable, plus digne de foi, qu'accessible aux moins habiles par la simplicité de son style, elle cache, sous de telles apparences, et dans des profondeurs presque impénétrables, ses sublimes et mystérieux secrets, se livrant ainsi à tous par cette manière si simple et si commune de s'exprimer, en même temps qu'elle offre tout ce qui peut exercer les plus solides esprits; recevant tous les hommes dans son sein par une voie en quelque sorte publique et populaire, tandis qu'elle n'accorde qu'à un petit nombre de parvenir jusqu'à elle par des sentiers étroits et détournés; et ce nombre serait plus petit encore, si elle n'avait été placée à cette hauteur d'autorité, et si elle n'avait attiré à elle la foule des peuples, par cette humilité sainte de son langage. Je méditais ainsi, ô mon Dieu, et tu me donnais ton assistance; je soupirais, et tu entendais mes soupirs; j'allais flottant sur cette vaste mer, et tu dirigeais ma course; je m'égarais dans les voies si larges du siècle, et tu ne m'abandonnais pas.

... Je me mis à lire ces vénérables Écritures, inspirées par ton divin Esprit, et, par-dessus tout, ce qui a été écrit par saint Paul. Alors s'évanouirent toutes ces difficultés qui m'avaient montré ce grand apôtre quelquefois peu d'accord avec lui-même, et aussi quelquefois en contradiction avec plusieurs témoignages que présentent la loi et les prophètes. Un même esprit me sembla animer ces Écritures, si simples et si pures; ce que je découvris avec une joie mêlée de tremblement.

Je trouvais que tout ce que j'avais lu de vrai dans les autres livres était également dans les Livres saints, avec cette différence que ceux-ci n'enseignent rien que sous l'influence de ta grâce ; que cette grâce, ils nous la mettent sans cesse sous les yeux, afin que celui qui y reçoit la connaissance de la vérité ne se glorifie pas, comme s'il n'avait pas reçu ce qu'il connaît, et jusqu'aux moyens qu'il a de le connaître ; « et qu'a-t-il en effet qu'il ne l'ait reçu. » Qu'il comprenne que c'est par ta lumière seule, ô Dieu immuable, qu'il peut t'apercevoir ; que pour te posséder, c'est encore par toi qu'il doit être guéri, et aussi afin que celui-là même qui est trop éloigné pour que son œil puisse encore t'atteindre, ne laisse pas de marcher dans ta voie pour arriver enfin jusqu'à toi, te contempler et te posséder.

Car, « encore que l'homme prenne plaisir à la loi de Dieu selon l'homme intérieur, comment s'affranchira-t-il de cette loi qu'il ressent dans mes membres, et qui, combattant sans cesse contre la loi de mon esprit, le rend captif sous la loi du péché qui est dans mes membres? » S'il en est ainsi, c'est que tu es juste, Seigneur, et nous « nous avons péché, nous avons commis l'iniquité, nous avons été rebelles à tes commandements, » et ta main s'est appesantie sur nous, et c'est avec justice que nous avons été livrés au plus ancien des pécheurs, à ce prince de la mort qui a persuadé à notre volonté de se rendre semblable à cette volonté par laquelle il s'est précipité lui-même hors de ta vérité.

Que fera donc cet homme misérable, et « qui le délivrera de ce corps de mort, si ce n'est ta grâce par notre Seigneur Jésus-Christ? lui en qui « le prince de ce monde n'a rien trouvé » qui fût digne de mort et qui n'a pas laissé que de le faire mourir, ce qui a détruit l'arrêt de notre condamnation.

Voilà ce que ne disent point les livres des philosophes ; nulle trace, dans leurs pages, ni de l'humble piété des chrétiens, ni des larmes du repentir, ni du sacrifice qui t'est

agréable, celui « d'un cœur brisé et repentant. » On n'y entend parler ni de la cité céleste, ton Epouse bienheureuse, ni de ces prémices de ton Esprit que tu nous donnes dès ici-bas, ni de la coupe précieuse qui renferme le prix de notre rédemption.

Là ne retentissent pas ces divines paroles : « Mon âme se « repose en Dieu, c'est de lui que vient ma délivrance. Il est « mon rocher et ma délivrance, ma haute retraite, je ne se- « rai pas ébranlé. » Là ne se fait point entendre la voix de celui qui crie : « Venez à moi, vous tous qui êtes fatigués et chargés; » et ces superbes dédaignent d'apprendre de lui « qu'il est doux et humble de cœur ; car ces choses, Sei- gneur, tu les as cachées aux sages et aux intelligents, et tu les as révélées aux petits enfants. »

VII

CHRYSOSTOME.

5^e SIÈCLE.

... Il faut prier sans cesse, et dans l'affliction et dans la prospérité. Dans la prospérité, afin que Dieu nous y maintienne, et dans l'affliction, afin qu'il nous y envoie quelque changement favorable. Si vous voyez une tempête qui vous menace, demandez à Dieu qu'il la détourne de dessus vous, et qu'il vous envoie la tranquillité. S'il vous exauce, rendez-lui-en grâce ; s'il ne vous exauce pas, continuez à le prier. Et s'il diffère quelquefois longtemps à vous exaucer, ne croyez pas pour cela qu'il veuille s'éloigner de vous ; mais soyez plutôt persuadé que c'est qu'il veut vous tenir plus longtemps auprès de lui : semblable à ces pères qui, aimant fort leurs enfants, diffèrent davantage de donner à ceux

qu'ils voient un peu négligents, afin de les retenir plus longtemps auprès d'eux pour les corriger. Au reste, vous n'avez pas besoin de patron auprès de Dieu, ni de discours, ni d'intrigue pour vous le rendre favorable; mais quoique vous soyez seul, que vous n'ayez point de protecteur et que vous le priiez vous-même, vous ne laisserez pas d'en obtenir ce que vous demandez.

VHI

SÉDULIUS.

6^e SIÈCLE.

La loi a été donnée, non pour ôter le péché, mais pour tout renfermer sous le péché, afin qu'ainsi humiliés, les hommes comprennent que le salut n'est pas en leur pouvoir, mais qu'il dépend conséquemment du Médiateur. — De là vient, non la rémission ou l'oubli, mais la connaissance du péché. — Nos péchés nous sont gratuitement pardonnés. — Nous sommes sauvés par la grâce, par la foi, et non par les œuvres. — Comme l'âme est la vie du corps, ainsi la foi est la vie de l'âme. Celui qui croit en Christ a accompli la loi; personne ne l'ayant accomplie, Dieu a établi la foi qu'il accepte pour accomplissement de la loi. — Cette justice n'est donc pas de nous, elle n'est pas non plus en nous; elle est en Christ, en qui Dieu nous voit comme les membres dans la tête.

IX

GRÉGOIRE I^{er}.

7^e SIÈCLE.

... Ce que j'ai pu dire de bien, je l'ai reçu d'en haut, et ma misère n'a fait que le gâter; car si je détourne mes regards des mots et des phrases qui sont les feuilles et les branches, et que j'examine de près la racine de mon intention, je sais bien que mon ardent désir est de plaire à Dieu; mais l'amour des louanges humaines vient insensiblement se mêler à cette intention. Je le découvre lentement et plus tard, et je trouve que l'exécution ne correspond pas à la première conception. Nous avons bien d'abord l'intention de plaire à Dieu; mais l'amour des louanges, se glissant dans notre cœur, accompagne et détruit ce pur dessein, comme les repas que nous commençons par besoin se terminent trop souvent par des excès. Si le divin Juge nous examine rigoureusement, comment échapperons-nous? Ce qu'il y a de bien, nous le souillons par l'impureté.

... En général, ceux qui excellent le plus dans la contemplation divine sont aussi ceux qui sont le plus accablés par la tentation. Par la contemplation, l'âme s'élève à Dieu; par la tentation, elle s'affaisse sur elle-même. S'il en était autrement, cette âme ne manquerait pas de tomber dans l'orgueil. Dieu, sous ce rapport, a établi un admirable tempérament, afin que le saint ne puisse ni s'élever trop haut, ni descendre trop bas.

X

LE VÉNÉRABLE BÈDE.

8^e SIÈCLE.

La foi qui opère par la charité est un don de Dieu, parce que pour croire, pour aimer, pour faire le bien que nous connaissons, il faut que nous le recevions d'une manière et sans aucun mérite précédent de notre part. La loi donnée par Moïse marque bien ce qu'il faut faire et ce qu'il faut éviter; mais ce n'est que par la grâce de Jésus-Christ qu'on accomplit ce qu'elle demande. Elle pouvait bien montrer ce qu'il fallait faire pour être juste; mais c'est la grâce de Jésus-Christ, répandue par l'Esprit de charité dans le cœur des fidèles, qui fait accomplir ce que la loi commande, c'est Jésus-Christ qui le fait par sa grâce. La grâce et la vérité a été faite par Jésus-Christ, parce qu'en nous donnant ce don de son Esprit, il nous a donné de pouvoir entendre spirituellement et accomplir la loi.

XI

FLORE.

9^e SIÈCLE.

... L'homme n'a, de lui-même, ni la bonne volonté, ni l'action; mais il tient l'un et l'autre de Dieu, selon cette parole de l'Apôtre: « C'est lui qui opère en nous le vouloir et le

faire. » C'est donc lui qui inspire à l'homme la grâce de bien penser ; c'est lui qui est en nous la cause de la bonne volonté, du bon désir et de la bonne action. Celui donc qui refuse de croire que Dieu est la cause souveraine et efficace qui précède notre volonté, afin que nous puissions et vouloir et faire le bien, résiste ouvertement à la vérité, et il est atteint et convaincu d'hérésie.

XII

THÉOPHYLACTE.

10^e SIÈCLE.

Celui qui croit est uni à Dieu ; son cœur enflammé conçoit la ferme assurance d'obtenir l'objet de ses désirs. Christ a dit : Tout ce que vous demanderez dans vos prières, en croyant, vous le recevrez. Celui qui croit, se livre en entier à Dieu ; il lui parle avec larmes, et dans la prière, il tient pour ainsi dire le Seigneur par les pieds. O précieux avantage, surpassant toutes les pensées humaines : tout homme qui croit en lui, gagne deux choses ; l'une, de ne point périr, l'autre, d'obtenir la vie éternelle ! La foi de Christ est une œuvre sainte ; elle sanctifie celui qui la possède. Elle mène à toute bonne œuvre ; car les œuvres sans la foi, sont mortes, comme aussi la foi est morte sans les œuvres. Il n'est pas besoin du pénible circuit des œuvres légales ; Dieu justifie d'une manière abrégée ceux qui croient. Car si tu confesses de ta bouche le Seigneur Jésus, et que tu croies en ton cœur que Dieu l'a ressuscité des morts, tu seras sauvé. — La foi est un bouclier ; elle n'est pas de vains sophismes ni de fallacieuses argumentations : ces choses-là ne font qu'embarasser l'âme, tandis que la foi la protège.

XIII

ANSELME

ARCHEVÊQUE DE CANTORBÉRY.

11^e SIÈCLE.

Tire-moi, Seigneur, dans ton amour. Comme ta créature, je suis entièrement à toi; que je t'appartienne aussi par l'amour. Vois, Seigneur! mon cœur est devant toi; il combat, mais de lui-même il ne peut rien produire. Fais, toi, ce qu'il ne peut pas faire. Introduis-moi dans les cabinets secrets de ton amour. Je demande, je cherche, je heurte; toi qui me fais demander, fais-moi recevoir, toi qui me donnes de chercher, donne-moi de trouver; toi qui m'enseignes à heurter, ouvre-moi lorsque je frappe. A qui donneras-tu, si tu refuses à celui qui te demande? Qui trouvera, si celui qui cherche perd sa peine? A qui ouvriras-tu, si tu fermes à celui qui heurte? Que donneras-tu à celui qui ne prie pas, si tu refuses ton amour à celui qui prie? C'est par toi que je désire. Oh! puissé-je aussi jouir! O mon âme, colle-toi, colle-toi, sans te lasser, à Lui!

XIV

SAINT BERNARD.

(Sur l'Esprit de Dieu.)

12^e SIÈCLE.

Je le sentais, lorsqu'il était présent chez moi, je m'en res-

souvenais après que ses visitations avaient cessé; quelquefois j'avais un pressentiment de son entrée, mais je n'ai jamais pu sentir quand il entra ou qu'il sortait. Je confesse ignorer absolument d'où il venait, ou comment il se retirait; par quelle voie il s'introduisait en moi, ou bien me quittait; et rien d'étonnant en cela, *car ses traces ne sont point connues*. Vous me demanderez maintenant comment je pouvais savoir qu'il était là puisqu'il est impossible de connaître aucune de ses voies! Sa présence était vivante et puissante; elle réveillait mon âme engourdie, elle touchait, adoucissait et blessait mon cœur, lorsqu'il avait été dur, insensible et déréglé. Elle arrosait les endroits secs de ce cœur, illuminait ceux qui étaient ténébreux, ouvrait ce qui était fermé, enflammait ce qui était froid, redressait ce qui était tortueux, aplanissait ce qui était raboteux, tellement que mon âme bénissait le Seigneur, et que tout ce qui était en moi louait le nom de sa sainteté. Je n'avais aucun signe de la présence du Seigneur par aucun de mes sens; je ne comprenais qu'il était avec moi que par le battement de mon cœur; j'apercevais la force de sa puissance par l'expulsion de mes vices et la suppression de mes affections charnelles, j'admirais la profondeur de sa sagesse par le discernement et la conviction répandus dans les volontés mêmes de mon cœur; je faisais l'épreuve de l'excellence de sa grâce dans les petits progrès de mes affections et de ma conduite; je jugeais de l'attrait de sa beauté par le renouvellement de mon homme intérieur; et la contemplation de toutes ces choses jointes ensemble, me faisait trembler devant sa majestueuse grandeur. Mais comme, à son départ, toutes ces sensations s'engourdissaient et se refroidissaient, précisément comme lorsqu'on retire un vase bouillant de dessus les flammes, j'avais alors un signe de son éloignement. Mon âme sera triste jusqu'à ce qu'il revienne; mon cœur est encore enflammé de son amour. Oh! que ce soit encore là la preuve de son retour!

Tant que je vivrai, cette parole : *Reviens !* me sera familière. Aussi souvent qu'il me laissera, aussi souvent le rappellerai-je, afin qu'il me rende la joie de son salut. C'est-à-dire qu'il se rende lui-même à moi. Rien ne m'est agréable tant qu'est éloigné celui qui seul est plaisir ; et je le prie qu'il ne vienne pas à moi avec parcimonie, mais plein de grâce et de vérité, selon son ancienne coutume.

XV

VAUDOIS ET ALBIGEOIS.

(Extrait de leur confession des péchés.)

13^e SIÈCLE.

... Je ne puis m'excuser, car, Seigneur ! tu m'as fait voir ce qui est bien et ce qui est mal. J'ai su quelle est ta puissance, ta sapience, ta justice et ta bonté. Ainsi, tout le mal que j'ai fait procède de ma seule malice. Seigneur ! pardonne-moi, car je t'ai méprisé par ma grande incrédulité....

J'ai suivi l'orgueil et laissé l'humilité : Si tu ne me pardonnes, je suis perdu, tant la convoitise est enracinée en mon cœur. J'aime l'avarice, je cherche les louanges, j'ai peu d'amitié pour ceux qui m'ont obligé. Si tu ne me pardonnes, mon âme s'en va à la perdition. La colère règne en mon cœur, et l'envie me ronge ; je n'ai point de charité. Seigneur ! pardonne-moi par ta bonté. Je suis téméraire, paresseux à faire le bien, diligent à faire le mal....

Je ne t'ai point rendu grâce pour le bien que tu m'as fait par ton amour.... Seigneur ! pardonne-moi... j'ai trop servi mon corps et ma volonté, en plusieurs vaines pensées et désirs mauvais auxquels j'ai pris plaisir. Aie pitié de moi et me donne l'humilité. J'ai prêté l'oreille à la médisance. Mais ç'a

m'a été chose ennuyeuse d'entendre ta loi... Seigneur! pardonne-moi.... et me donne telle confiance au jour du jugement que je ne craigne point le diable ni aucune autre chose; fais que je sois reçu à ta droite sans reproche. Amen!

XVI

BRADWARDINE.

14^e SIÈCLE.

Grand et admirable Seigneur notre Dieu! toi, seule lumière des yeux! ouvre, je te conjure, les yeux de mon cœur, et du cœur de mes semblables, afin que nous puissions vraiment comprendre et contempler tes œuvres merveilleuses... Qui n'est frappé de révérence, en contemplant ta volonté toute-puissante, efficace dans toutes les parties de la création! C'est par cette volonté souveraine et irrésistible que tu abaisses et que tu élèves, que tu mets à mort et que tu vivifies ceux que tu veux et quand tu le veux. Que ton amour envers moi est grand et infini, Seigneur! Que mon amour pour toi est faible et languissant! Que ma reconnaissance est froide et inconstante. A toi ne plaise que ton amour ressemble jamais au mien! Tu es accompli en toutes perfections. O toi qui remplis le ciel et la terre, pourquoi ne remplirais-tu pas ce cœur étroit? O âme humaine, basse, abjecte, misérable, qui que tu sois, si tu n'es pas remplie de l'amour d'un si grand bien, pourquoi n'ouvres-tu pas toutes tes portes, ne déroules-tu pas tous tes replis, n'étends-tu pas toute ta capacité, pour être entièrement absorbée et rassasiée par la douceur d'un si grand amour? Dis que tu deviennes, mon Dieu, et que tu sois très aimable à mes yeux et cela se fera tout aussitôt sans manquer...

Très gracieux Seigneur, tu m'as prévenu par ton amour, moi, pauvre misérable, qui n'avais point d'amour pour toi, mais qui étais en inimitié avec mon Créateur et mon Rédempteur. Je vois qu'il est facile de dire et d'écrire ces choses, mais très difficile de les accomplir. Toi donc à qui rien n'est difficile, fais donc que je puisse plus aisément éprouver ces choses en mon cœur que les prononcer de mes lèvres ; ouvre ta main libérale, afin que rien ne me soit plus aisé, plus doux, ou plus délicieux que m'employer à ces choses... Que peux-tu refuser à celui qui, dans le besoin, vient implorer ton aide? Permits-moi, je te prie, de raisonner avec ta bonté magnifique; l'amitié humaine ne rejette pas un ami dans la nécessité, surtout quand elle possède abondamment de quoi le soulager.

XVII

THOMAS KEMPIS.

14^e SIÈCLE.

Parle, Seigneur! car ton serviteur écoute. Je suis ton serviteur; donne-moi l'intelligence afin que je comprenne tes témoignages.

Donne à mon cœur de recevoir et de garder les paroles de ta bouche, que cette divine rosée coule en lui, et le rende fertile.

Si les Israélites disaient autrefois à Moïse : Toi, parle avec nous, et nous t'écouterons; mais que Dieu ne parle point, de peur que nous ne mourrions; ce n'est pas mon langage, Seigneur! mais je te demande humblement, et de tout mon cœur, la même grâce que Samuel, ton prophète, te demandait ; Parle, Seigneur! car ton serviteur écoute.

Que ce ne soit ni Moïse, ni aucun prophète qui me parle; parle toi-même, ô mon Dieu! toi de qui les prophètes n'ont été que les organes et les instruments; tu peux seul m'instruire à fond sans eux; mais eux ne peuvent rien m'apprendre sans toi.

Ils peuvent bien faire retentir des paroles au dehors; mais ils ne peuvent donner l'Esprit de grâce. Ils ont beau dire des choses admirables, ils ne peuvent toucher le cœur quand tu ne parles pas toi-même.

Ils donnent la lettre; mais toi, Seigneur, tu l'expliques et en découvres le sens.

Ils annoncent des mystères; mais tu ouvres l'entendement pour les faire comprendre.

Ils nous donnent des préceptes de ta part; mais tu donnes la force de les exécuter.

Ils nous montrent la voie; mais tu donnes le courage d'y marcher.

Ils agissent extérieurement; mais tu touches, tu enseignes, tu illumines les cœurs.

Ils arrosent au dehors, et tu rends le dedans fertile.

Ils font retentir le bruit de leurs voix, mais tu verses dans le cœur le don de comprendre la vérité.

Je te prie donc, Seigneur, mon Dieu! Vérité éternelle! que ce ne soit pas Moïse qui me parle, mais que ce soit toi-même, de peur que je ne meure, et qu'étant seulement averti au dehors, et non touché et réchauffé au dedans, je ne sois une terre stérile et sans fruits, et que la Parole que j'aurai ouïe sans la faire, connue sans l'aimer, crue sans la pratiquer, ne soit un jour la sentence de ma condamnation éternelle. Parle donc, Seigneur, car ton serviteur écoute; tu as les paroles de la vie éternelle.

Parle-moi pour la consolation de mon âme, pour l'amendement de ma vie, et afin que ton saint nom soit loué, glorifié et béni éternellement.

XVIII

JEAN HUS.

(En vue de son martyre.)

15^e SIÈCLE.

Je ne dirai pas témérairement avec saint Paul, que je ne serai jamais scandalisé en Jésus-Christ; j'ai incomparablement moins de force et de ferveur que cet apôtre; j'ai d'ailleurs de plus violents combats et plus d'assauts à soutenir; je dis donc que, mettant toute ma confiance en Jésus-Christ, je suis résolu, lorsque j'entendrai prononcer ma sentence, de demeurer fidèle à la vérité jusqu'à la mort.

O mon bon Dieu! jusqu'où l'Antichrist étend sa force et sa cruauté! Mais j'espère que sa puissance sera abrégée, et son iniquité toujours plus manifestée parmi le peuple fidèle. Le Dieu tout-puissant affermira les cœurs de ceux qu'il a élus avant la fondation du monde, afin qu'ils reçoivent la couronne de gloire. Je suis bien consolé par la parole de Jésus: « Vous serez bien heureux quand les hommes vous auront outragés et persécutés, et auront dit contre vous fausement toutes mauvaises paroles à l'occasion du Fils de l'homme. Réjouissez-vous et tressaillez de joie, car votre récompense sera grande dans les cieux..... »

Pour certains, c'est chose fort difficile de se réjouir dans les tribulations. Et de fait, cet athlète si patient et si puissant, le Fils de Dieu lui-même, notre Seigneur Jésus-Christ, sachant bien qu'il ressusciterait le troisième jour, et que, par sa mort, il triompherait de ses ennemis et délivrerait ses élus de l'éternelle damnation, troublé néanmoins en son

esprit, s'écria après la cène : « Mon âme est triste jusqu'à la mort. » Il s'épouvanta ; il fut en angoisses ; dans sa détresse, un ange du ciel vint le fortifier, et une sueur comme des gouttes de sang découla de son corps en terre. Cependant il avait dit à ses fidèles : Que votre cœur ne soit point troublé et ne soit point étonné ; qu'il ne craigne point la cruauté des méchants ; vous m'aurez toujours pour vous faire obtenir victoire sur vos ennemis.

XIX

LUTHER.

(Sa prière du soir.)

16^e SIÈCLE.

Seigneur Dieu, mon Père céleste, je confesse de tout mon cœur devant toi, et tu sais bien aussi, que je suis un pauvre pécheur et que, d'âme et de corps, de cœur et de vie, je ne mérite que l'enfer et la mort éternelle. Tu sais, ô Père, qu'il n'y a rien de bon en moi, pas même un cheveu sur ma tête, qui n'appartienne à Satan et à l'abîme. Qu'ai-je besoin de le dire en beaucoup de paroles ?

Mais, ô Père adorable, je te prie, quelque indigne que je sois, je te prie et veux t'en prier tous les jours, que tu veuilles ne pas regarder à moi, ne pas arrêter tes pensées à moi, misérable pécheur que je suis. Oh ! je serais condamné et perdu, quand même lui, le monde, voudrait parler pour moi ! Je te prie, ô mon Dieu, que tu daignes ne regarder et ne penser à moi que pour tourner et fixer tes yeux sur ton cher Fils, Jésus-Christ, mon médiateur et mon intercesseur, mon Sauveur et mon Rédempteur ; et que, pour l'amour de

Lui, je t'en prie, Père céleste, tu veilles me faire grâce et miséricorde, que pour l'amour de Lui, tu daignes m'accorder une fin bienheureuse et une glorieuse résurrection ; me sauver l'âme et le corps dans la vie et l'éternité.

A cause de ce sang précieux qu'il a répandu dans sa bonté sur la croix pour mes péchés, je te supplie ; Dieu éternel, que selon ta justice tu ne permettes pas qu'un si grand sacrifice soit perdu pour moi, pauvre créature, à cause de mes innombrables péchés ; mais plutôt que, dans ta miséricorde infinie, tu répandes sur moi les fruits et la vertu de ce sang versé pour moi, et que toutes mes iniquités me soient pardonnées ; en sorte, qu'à quelque heure et quelque moment de la nuit que tu viennes et frappes à ma porte, et rappelles l'esprit que tu m'as donné (je t'en supplie, ô Père céleste !), mon corps et mon âme t'appartiennent, et que je puisse les remettre en tes mains. Amen.

XX

CALVIN.

16^e SIÈCLE.

Nous ne savons comment il faut prier, ni quoi ; mais le Saint-Esprit vient au secours et intercède pour nous par gémissements inénarrables. Non pas que lui, à proprement parler, prie ni gémisses ; mais en tant qu'il nous élève en fiance, et nous pousse à toutes bonnes et saintes requêtes et émeut en nous les soupirs qui font valoir l'oraison : à quoi toutes les forces de notre nature ne suffiraient point. Et non sans cause, saint Paul appelle les gémissements que les fidèles apportent devant Dieu par le conduit du Saint-Esprit *inénarrables*. Car ceux qui sont vraiment exercés en prières

n'ignorent pas qu'ils se trouvent souvent estraints en telles perplexités et angoisses, qu'ils ne savent par quel bout commencer. Même quand ils s'efforcent de bégayer, encore sont-ils si confus et enveloppés qu'ils ne peuvent passer outre. Dont il s'ensuit que le don de prier est singulier. Ces choses ne peuvent être prises à ce que nous résignons l'office de prier au Saint-Esprit, et nous flattions en notre paresse, à laquelle nous ne sommes que trop enclins : comme beaucoup de gaudisseurs diront, qu'il faut attendre que Dieu attire à soi nos esprits, puisqu'il les voit ainsi extravagants : mais c'est afin qu'en nous déplaissant en notre nonchalance et stupidité, nous désirions d'être secourus. Et de fait, quand saint Paul nous commande de prier en esprit, il ne laisse point de nous exhorter à soin et vigilance ; signifiant que le Saint-Esprit exerce tellement sa vigueur en nous duisant à prier, qu'il n'empêche point ou retarde les efforts que nous avons à faire de notre côté : pour ce que Dieu veut expérimenter combien la foi incite vertueusement nos cœurs.

XXI

PASCAL.

17^e SIÈCLE.

Faites, ô mon Dieu ! que j'adore en silence l'ordre de votre providence adorable sur la conduite de ma vie ; que votre fléau me console ; et qu'ayant vécu dans l'amertume de mes péchés pendant la paix, je goûte les douceurs célestes de votre grâce durant les maux salutaires dont vous m'affligez. Mais je reconnais, mon Dieu, que mon cœur est tellement endurci et plein des idées, des soins, des inquiétudes et des

attachements du monde, que la maladie non plus que la santé, ni les discours, ni les livres, ni vos Ecritures sacrées, ni votre Evangile, ni vos mystères, ni les saints, ni les aumônes, ni les jeûnes, ni les mortifications, ni les miracles, ni l'usage des sacrements, ni le sacrifice de votre corps, ni tous mes efforts, ni ceux de tout le monde ensemble ne peuvent rien du tout pour commencer ma conversion, si vous n'accompagnez toutes ces choses d'une assistance toute extraordinaire de votre grâce. C'est pourquoi, mon Dieu, je m'adresse à vous, Dieu tout-puissant, pour vous demander un don que toutes les créatures ensemble ne peuvent m'accorder. Je n'aurais pas la hardiesse de vous adresser mes cris, si quelque autre pouvait les exaucer. Mais, mon Dieu, comme la conversion de mon cœur que je vous demande est un ouvrage qui passe tous les efforts de la nature, je ne puis m'adresser qu'à l'auteur et au maître tout-puissant de la nature et de mon cœur. A qui crierais-je, Seigneur, à qui aurais-je recours, si ce n'est à vous? Tout ce qui n'est pas Dieu ne peut pas remplir mon attente. C'est Dieu même que je demande et que je cherche; et c'est à vous seul, mon Dieu, que je m'adresse pour vous obtenir. Ouvrez mon cœur, Seigneur, entrez dans cette place rebelle que les vices ont occupée. Ils la tiennent sujette. Entrez-y comme dans la maison du fort; mais liez auparavant le fort et puissant ennemi qui la maîtrise, et prenez ensuite les trésors qui y sont. Seigneur, prenez mes affections que le monde avait volées; volez vous-même ce trésor; ou plutôt reprenez-le, puisque c'est à vous qu'il appartient, comme un tribut que je vous dois, puisque votre image y est empreinte. L'idée du monde y est tellement gravée que la vôtre n'est plus connaissable. Vous seul avez pu créer mon âme; vous seul pouvez la créer de nouveau, vous seul avez pu y former votre image, vous seul pouvez la réformer et y réimprimer votre portrait effacé, c'est-à-dire Jésus-Christ mon

Sauveur, qui est votre image et le caractère de votre substance.

XXII

FÉNELON.

18^e SIÈCLE.

« Apprenez de moi que je suis doux et humble de cœur. »
— O Jésus, c'est vous qui me donnez cette leçon de douceur et d'humilité. Tout autre qui voudrait me l'apprendre me révolterait. Je trouverais partout de l'imperfection, et mon orgueil ne manquerait pas de s'en prévaloir. Il faut que ce soit vous-même qui m'instruisiez. Mais, que vois-je, ô mon cher Maître! vous daignez m'instruire par votre exemple. Quelle autorité! Je n'ai qu'à me taire, qu'à adorer, qu'à me confondre, qu'à imiter. Quoi! Le Fils de Dieu descend du ciel sur la terre, prend un corps de boue, expire sur une croix pour me faire rougir de mon orgueil! Celui qui est tout s'anéantit; et moi qui ne suis rien, je veux être, ou du moins je veux qu'on me croie tout ce que je ne suis pas! O mensonge! ô folie! ô impudente vanité! ô diabolique présomption! Seigneur, vous ne me dites point: Soyez doux et humble; mais vous dites que vous êtes doux et humble. C'est assez de savoir que vous l'êtes pour conclure, sur un tel exemple, que nous devons l'être. Qui osera s'en dispenser après vous!

Sera-ce le pécheur qui a mérité tant de fois, par son ingratitude, d'être foudroyé par votre justice!

Mon Dieu, vous êtes ensemble doux et humble, parce que l'humilité est la source de la véritable douceur. L'orgueil est toujours hautain, impatient, prêt à s'aigrir. Celui

qui se méprise de bonne foi veut bien être méprisé. Celui qui croit que rien ne lui est dû ne se croit jamais maltraité. Il n'y a point de douceur véritable par tempérament : ce n'est que mollesse, indolence ou artifice. Pour être doux aux autres, il faut renoncer à soi-même. Vous ajoutez, ô mon Sauveur, « doux et humble. » Ce n'est pas un abaissement qui ne soit que dans l'esprit par réflexion; c'est un goût du cœur; c'est un abaissement auquel la volonté consent, et qu'elle aime pour glorifier Dieu; c'est une vue paisible de sa misère pour s'anéantir devant Dieu; c'est une destruction de toute confiance en son courage naturel, afin de ne devoir sa guérison qu'à Dieu seul. Voir sa misère et en être au désespoir, ce n'est pas être humble; c'est au contraire un dépit d'orgueil, qui est pire que l'orgueil même.

XXIII.

ALEXANDRE VINET.

19^e SIÈCLE.

« Roi de gloire et homme de douleur! quiconque t'a aimé a souffert, qui t'aime consent à souffrir. Il est promis tout ensemble à la gloire et à la douleur.

« On souffre à ton sujet jusque dans les songes; ainsi souffrait, sans te connaître, la femme du juge qui te livra. Qui t'aime un peu, ou qui te pleure, n'a qu'à se trouver sur ton chemin : on lui fait partager, comme à Simon de Cyrène, le dur fardeau de ta croix.

« On maudit ceux qui te bénissent; l'humanité les exclut de l'universelle communion; et dans ce lieu d'exil de la famille humaine, ils sont, eux, deux fois en exil.

« Tous ceux qui t'ont aimé ont souffert; mais tous ceux qui ont souffert pour toi t'en ont aimé davantage. La douleur unit à toi, comme la joie unit au monde.

« La douleur enivre, comme un vin généreux, ceux que tu convies à ton mystérieux banquet, et elle arrache à leur cœur déchiré des hymnes d'adoration et d'amour.

« Heureux qui, comme le Cyrénéen, se sera baissé pour prendre sa part de la croix que tu traînes! Heureux qui voudra endurer en son corps ce qui reste, ce qui restera jusqu'à la fin du monde, à souffrir de tes souffrances, pour l'Eglise qui est ton corps!

« Heureux le pasteur fidèle, qui continue en sa chair ton sacrifice et ton combat! Tandis qu'il lutte et qu'il gémit, je le vois, dans mes visions, couché vers ton sein, comme; au jour du banquet funèbre, celui que tu aimais.

« Lui-même, tandis que la charité le porte, poudreux et sanglant, de lieu en lieu et de souffrance en souffrance, lui-même, à l'insu du monde, repose sur ton sein, dans une retraite auguste, et savoure en silence la suavité de tes paroles.

« Heureux le pasteur fidèle! Sa charité multiplie ses sacrifices, et ses sacrifices multiplient sa charité; l'amour, qui est l'âme de ses travaux, en est aussi la très grande récompense.

« Heureux le pasteur fidèle! Ce que voudrait être chaque chrétien, il l'a été. Cette croix, que chacun essaye à son tour, il la porte sans cesse. Ce Jésus, à qui le monde dispute incessamment nos regards, ce Jésus est lui-même son monde et l'objet de sa contemplation assidue.

« Heureux, trois fois heureux, si tout son désir est d'ajouter quelques voix au concert des bienheureux, et de rester caché dans la joie universelle, gardant seulement dans son cœur l'invisible regard et l'éternel *Cela va bien!* du Maître et du Père! »

XXIV

ADOLPHE MONOD.

19^e SIÈCLE.

Sauveur miséricordieux, qui es venu « prendre nos maladies et porter nos langueurs, » mon âme est bien plus malade que ne l'était le corps de tous les affligés auxquels tu rendis jadis, sur la terre, la santé et la vie. Pourquoi ne puis-je pas être guéri comme eux ? Pourquoi, tourmenté depuis tant d'années par cette lèpre de mon péché, ne puis-je parvenir à l'ineffable consolation de t'entendre dire enfin : « Je le veux ; sois nettoyé ! » Tu le sais, toi qui lis dans les cœurs ! Il y a telle pensée, tel désir vain et pernicieux, telle volonté propre enracinée dans le fond de mes entrailles, qui me poursuit, qui me travaille, qui me consume depuis des jours, des mois, des années, et que je ne puis réussir à vaincre ! car ce n'est pas vaincre devant un Dieu qui est esprit, que d'empêcher à grand'peine la convoitise de s'échapper au dehors, quand elle semble n'être enfermée au dedans que pour exercer plus de ravages. Ah ! sans doute, c'est que je n'ai pas la foi du lépreux, la foi du centenier, la foi de Pierre, la foi, sinon de ces possédés, du moins des amis qui les amenaient au Sauveur ! Ce n'est pas, ô mon Dieu, que je n'aie pas prié, prié sincèrement, pour être délivré. « Je crie de jour, mais tu ne réponds point ; de nuit, et il n'y a point de repos pour moi ! » — Mais il manque, je le sens bien, quelque chose à mes prières. Ce n'est pas cette simplicité du lépreux : « Seigneur, si tu le veux, tu peux me nettoyer ! » Ce n'est pas cette fermeté du centenier : « dis seulement une parole et mon serviteur sera guéri ! » Ce n'est pas leur foi,

non, ce n'est pas leur foi. Je le sens bien ; « je doute ; je ressemble au flot de la mer agité et chassé çà et là par le vent ; » je suis cet homme dont il est écrit : « qu'il ne s'attende pas à rien recevoir du Seigneur ! » Quel est donc ce combat, ce déchirement de moi-même ? et comment se fait-il que je croie et que pourtant je ne croie pas ? Oh ! mon Sauveur ! je ne puis rien comprendre à la folie de mon cœur ; mais je sais où est le remède, en toi, en toi seul. Toi qui viens à moi les mains pleines de délivrance, commence par mettre en moi la foi nécessaire pour me fortifier ! afin que tout vienne de toi, depuis le commencement jusqu'à la fin, de toi de qui « nous recevons toute plénitude, et grâce pour grâce ? » Me voici ; « je crois, Seigneur, subviens à mon incrédulité. Seigneur, augmente-moi la foi ! »



TABLE DES MATIÈRES.

		Pages.
	INTRODUCTION.	5
I.	Seigneur, t'ai-je jamais prié?	11
H.	Seigneur, si je pouvais te voir!	12
HI.	Honte de l'Évangile.	13
IV.	Perte du temps.	14
V.	La prospérité.	15
VI.	L'éternité.	17
VII.	Tentation.	18
VIII.	Qu'est le ciel?	19
IX.	L'Esprit-Saint absent ou présent se rend témoignage.	20
X.	L'humilité.	21
XI.	Eloignement pour la prière.	23
XII.	Souffrance hors de Dieu.	24
XIII.	Si l'esprit est prompt, la chair est faible.	25
XIV.	Désir de connaître.	26
XV.	Beaucoup de paroles, peu d'action.	28
XVI.	Pourquoi suis-je si différent de moi-même?	29
XVII.	Travailler à la gloire de Dieu.	30
XVIII.	L'exemple de Jésus-Christ.	31
XIX.	Les afflictions.	32
XX.	Être vrai.	33
XXI.	La communion des saints.	34
XXII.	La paix.	35
XXIII.	Les joies du devoir accompli.	36
XXIV.	Réprimande des frères.	38
XXV.	Seigneur, où es-tu?	39
XXVI.	Penser à Dieu est-ce l'aimer?	40
XXVII.	Le monde glorifie la créature et non le Créateur.	44

	Pages.
XXVIII.	La prospérité endureit. 42
XXIX.	Vide de l'âme. 43
XXX.	Patience. 44
XXXI.	Tout me lasse, excepté toi, Seigneur. 45
XXXII.	Mort. 46
XXXIII.	Deux volontés. 48
XXXIV.	L'œuvre glorieuse du chrétien. 49
XXXV.	Prières vaines. 50
XXXVI.	Savoir n'est pas agir. 54
XXXVII.	Temps perdu. 52
XXXVIII.	Seigneur, augmente-moi la foi. 53
XXXIX.	Les cieus racontent ta gloire. 54
XL.	L'amour fraternel. 55
XLI.	La prospérité corrompt. 56
XLII.	Correction fraternelle. 57
XLIII.	Un rien trouble ma paix. 58
XLIV.	Manque de confiance en Dieu. 59
XLV.	La vie toujours plus triste, ou toujours plus heureuse. 60
XLVI.	Le ciel sur la terre sans le péché. 62
XLVII.	Rechutes sur rechutes. 63
XLVIII.	Douceur de la prière. 64
XLIX.	Mobilité d'esprit. 65
L.	Oh! que n'ai-je les ailes de la colombe! 66
LI.	Perplexité. 67
LII.	Retour vers Dieu. 68
LIII.	Vous ne recevez point, parce que vous demandez mal. 69
LIV.	Sentez vos misères. 70
LV.	Humilité. 74
LVI.	Gens de petite foi. 72
LVII.	Le péché, fardeau intolérable. 73
LVIII.	Ange et démon. 74
LIX.	Temps mal employé. 75
LX.	Je crois... subviens à mon incrédulité. 76
LXI.	Elu! 77
LXII.	Harmonie dans les œuvres du Seigneur. 78
LXIII.	Amour des ennemis. 80
LXIV.	Humble devant Dieu, orgueilleux devant les hommes. 81
LXV.	Le cœur de l'homme... qui le connaît? 82
LXVI.	Le voile de Moïse. 83
LXVII.	La paix de Dieu. 84
LXVIII.	Lâcheté. 85
LXIX.	Le péché et le bonheur inconciliables. 86
LXX.	Douceur de la sanctification. 87
LXXI.	Je ne puis pas prier. 89
LXXII.	Repos. 90

	Page.
LXXXIII.	Aie pitié de moi pécheur. 94
LXXXIV.	Assurance du salut. 92
LXXXV.	Abattement. 93
LXXXVI.	Support. 94
LXXXVII.	La communion des saints. 95
LXXXVIII.	Confesser le nom de Dieu dans le monde. 96
LXXXIX.	Pas de progrès dans la sanctification. 97
LXXX.	Les prophéties. 99
LXXXI.	Le poids du péché. 100
LXXXII.	Mon cœur est partagé. 101
LXXXIII.	Temps perdu. 102
LXXXIV.	Qui me délivrera de ce corps de mort! 103
LXXXV.	La paix et l'union. 104
LXXXVI.	Humilité. 105
LXXXVII.	Sagesse de Dieu. 106
LXXXVIII.	Amour de Dieu. 107
LXXXIX.	Caractère divin de Jésus-Christ. 109
XC.	Peu de foi. 110
XCI.	Charité. 111
XCH.	Las de me contempler, je m'élève à toi. 112
XCH.	Prier pour les autres. 113
XCIV.	Prêcher les autres et s'oublier. 114
XCv.	Obéissance. 115
XCVI.	La foi. 116
XCvII.	Joies du dévouement. 117
XCvIII.	Ruses du cœur. 118
XCIX.	L'ignorance vient du péché. 119
C.	Ne pas scandaliser. 121
CI.	Méditer sans agir. 122
CII.	Désir de la retraite. 123
CIII.	Ma vie est un long gémissement. 124
CIV.	Le don de la parole. 125
CV.	Manque de patience. 126
CVI.	Les deux faces de la religion. 127
CVII.	Droiture et simplicité. 128
CVIII.	Le monde passe. 129
CIX.	Qu'est-ce que la vérité? 130
CX.	La Parole de Dieu. 131
CXI.	Priez sans cesse. 132
CXII.	Avoir honte de l'Évangile. 133
CXIII.	Le dévouement. 135
CXIV.	Questions vaines. 136
CXV.	Où est le trésor, là le cœur. 137
CXVI.	Inquiétudes. 138
CXVII.	Pardon des injures. 139

	Pages.
CXVIII. Obéir, non choisir.	140
CXIX. Renvoi au lendemain.	142
CXX. Je n'ose plus prier.	143
CXXI. Folie de l'incrédule.	144
CXXII. Mobilité.	145
CXXIII. Le néant de nos œuvres.	146
CXXIV. Les rêves de la vie.	147
AU LECTEUR.	149

AVANT JÉSUS-CHRIST.

Abraham.	151
Moïse.	152
David.	153
Salomon.	155
Daniel.	157

JÉSUS-CHRIST.

Pour ses disciples.	159
Pour lui-même.	159

APRÈS JÉSUS-CHRIST.

Clément de Rome.	162
Ignace.	163
Cyprien.	164
Ephrem.	166
Basile.	167
Augustin.	168
Chrysostôme.	171
Sédulius.	172
Grégoire 1 ^{er}	173
Le vénérable Bède.	174
Flore.	174
Théophylacte.	175
Anselme.	176
Saint Bernard.	176
Vaudois et Albigeois.	178
Bradwardine.	179
Thomas Kempis.	180
Jean Hus.	182
Luther.	183
Calvin.	184
Pascal.	185
Fénelon.	187
Alexandre Vinet.	188
Adolphe Monod.	190

Aux lecteurs du **CULTE DOMESTIQUE.**

Les personnes qui font usage de notre *Culte domestique* en famille et qui désireraient lire un *Elan de l'âme* après chaque méditation, feront bien de les choisir d'après les indications de cette liste.

Méditations.	Elans en rapport.	Méditations.	Elans en rapport.	Méditations.	Elans en rapport.
I.	54	XXVII.	1	LIII.	79
II.	16	XXVIII.	63	LIV.	58
III.	50	XXIX.	96	LV.	75
IV.	58	XXX.	61	LVI.	123
V.	76	XXXI.	97	LVII.	11
VI.	41	XXXII.	31	LVIII.	107
VII.	15	XXXIII.	99	LIX.	71
VIII.	44	XXXIV.	68	LX.	53
IX.	3	XXXV.	8	LXI.	3
X.	38	XXXVI.	101	LXII.	67
XI.	5	XXXVII.	92	LXIII.	4
XII.	23	XXXVIII.	80	LXIV.	95
XIII.	121	XXXIX.	32	LXV.	84
XIV.	20	XL.	83	LXVI.	73
XV.	3	XLI.	28	LXVII.	71
XVI.	57	XLII.	30	LXVIII.	13
XVII.	26	XLIII.	111	LXIX.	91
XVIII.	121	XLIV.	100	LXX.	52
XIX.	44	XLV.	39	LXXI.	47
XX.	65	XLVI.	9	LXXII.	106
XXI.	7	XLVII.	6	LXXIII.	81
XXII.	56	XLVIII.	18	LXXIV.	47
XXIII.	20	XLIX.	121	LXXV.	38
XXIV.	60	L.	117	LXXVI.	60
XXV.	51	LI.	77	LXXVII.	56
XXVI.	77	LII.	70	LXXVIII.	35

Méditations	Elans en rapport.	Méditations.	Elans en rapport.	Méditations.	Elans en rapport.
LXXIX.	10	CXXIV.	34	CLXIX.	82
LXXX.	104	CXXV.	124	CLXX.	76
LXXXI.	87	CXXVI.	64	CLXXI.	119
LXXXII.	89	CXXVII.	25	CLXXII.	106
LXXXIII.	24	CXXVIII.	48	CLXXIII.	115
LXXXIV.	89	CXXIX.	81	CLXXIV.	116
LXXXV.	122	CXXX.	29	CLXXV.	68
LXXXVI.	107	CXXXI.	12	CLXXVI.	124
LXXXVII.	59	CXXXII.	1	CLXXVII.	62
LXXXVIII.	18	CXXXIII.	112	CLXXVIII.	106
LXXXIX.	96	CXXXIV.	69	CLXXIX.	118
XC.	54	CXXXV.	123	CLXXX.	27
XCI.	90	CXXXVI.	109	CLXXXI.	56
XCII.	69	CXXXVII.	49	CLXXXII.	21
XCIII.	17	CXXXVIII.	73	CLXXXIII.	65
XCIV.	41	CXXXIX.	120	CLXXXIV.	114
XCv.	55	CXL.	94	CLXXXV.	30
XCVI.	90	CXLI.	9	CLXXXVI.	36
XCvII.	98	CXLII.	88	CLXXXVII.	87
XCvIII.	99	CXLIII.	74	CLXXXVIII.	112
XCIX.	112	CXLIV.	32	CLXXXIX.	34
C.	74	CXLV.	84	CXC.	23
CI.	45	CXLVI.	63	CXCI.	36
CII.	120	CXLVII.	114	CXCII.	94
CIII.	97	CXLVIII.	55	CXCIII.	111
CIV.	82	CXLIX.	91	CXCIV.	10
CV.	2	CL.	72	CXCV.	13
CVI.	88	CLI.	22	CXCVI.	42
CVII.	87	CLII.	83	CXCVII.	92
CVIII.	105	CLIII.	85	CXCVIII.	17
CIX.	103	CLIV.	102	CXCIX.	117
CX.	108	CLV.	48	CC.	52
CXI.	1	CLVI.	78	CCI.	60
CXII.	98	CLVII.	109	CCII.	68
CXIII.	96	CLVIII.	40	CCIII.	51
CXIV.	118	CLIX.	54	CCIV.	44
CXV.	87	CLX.	72	CCV.	95
CXVI.	110	CLXI.	43	CCVI.	59
CXVII.	39	CLXII.	25	CCVII.	113
CXVIII.	80	CLXIII.	35	CCVIII.	22
CXIX.	58	CLXIV.	120	CCIX.	36
CXX.	113	CLXV.	86	CCX.	99
CXXI.	14	CLXVI.	78	CCXI.	47
CXXII.	72	CLXVII.	93	CCXII.	91
CXXIII.	66	CLXVIII.	73	CCXIII.	21

Méditations.	Elans en rapport.	Méditations.	Elan en rapport.	Méditations.	Elans en rapport.
CCXIV.	67	CCLIX.	19	CCCIV.	15
CCXV.	70	CCLX.	97	CCCV.	10
CCXVI.	33	CCLXI.	95	CCCVI.	119
CCXVII.	48	CCLXII.	79	CCCVII.	52
CCXVIII.	96	CCLXIII.	107	CCCVIII.	18
CCXIX.	61	CCLXIV.	64	CCCIX.	12
CCXX.	27	CCLXV.	84	CCCX.	30
CCXXI.	123	CCLXVI.	41	CCCXI.	89
CCXXII.	66	CCLXVII.	26	CCCXII.	147
CCXXIII.	39	CCLXVIII.	69	CCCXIII.	24
CCXXIV.	63	CCLXIX.	108	CCCXIV.	7
CCXXV.	118	CCLXX.	88	CCCXV.	12.
CCXXVI.	101	CCLXXI.	104	CCCXVI.	57
CCXXVII.	86	CCLXXII.	23	CCCXVII.	75
CCXXVIII.	55	CCLXXIII.	61	CCCXVIII.	6
CCXXIX.	46	CCLXXIV.	62	CCCXIX.	19
CCXXX.	114	CCLXXV.	113	CCCXX.	29
CCXXXI.	61	CCLXXVI.	98	CCCXXI.	25
CCXXXII.	9	CCLXXVII.	49	CCCXXII.	90
CCXXXIII.	27	CCLXXVIII.	37	CCCXXIII.	50
CCXXXIV.	79	CCLXXIX.	14	CCCXXIV.	19
CCXXXV.	42	CCLXXX.	105	CCCXXV.	85
CCXXXVI.	102	CCLXXXI.	4	CCCXXVI.	31
CCXXXVII.	86	CCLXXXII.	75	CCCXXVII.	2
CCXXXVIII.	93	CCLXXXIII.	51	CCCXXVIII.	16.
CCXXXIX.	100	CCLXXXIV.	28	CCCXXIX.	104
CCXL.	94	CCLXXXV.	31	CCCXXX.	108
CCXLI.	67	CCLXXXVI.	33	CCCXXXI.	65
CCXLII.	17	CCLXXXVII.	64	CCCXXXII.	62
CCXLIII.	7	CCLXXXVIII.	82	CCCXXXIII.	59
CCXLIV.	85	CCLXXXIX.	15	CCCXXXIV.	45
CCXLV.	111	CCXC.	92	CCCXXXV.	38
CCXLVI.	122	CCXCI.	21	CCCXXXVI.	74
CCXLVII.	40	CCXCII.	101	CCCXXXVII.	43
CCXLVIII.	35	CCXCIII.	24	CCCXXXVIII.	33
CCXLIX.	71	CCXCIV.	8	CCCXXXIX.	45
CCL.	57	CCXCV.	50	CCCXL.	5
CCLI.	16	CCXCVI.	22	CCCXLI.	11
CCLII.	76	CCXCVII.	81	CCCXLII.	26
CCLIII.	20	CCXCVIII.	4	CCCXLIII.	49
CCLIV.	42	CCXCIX.	83	CCCXLIV.	40
CCLV.	66	CCC.	46	CCCXLV.	43
CCLVI.	34	CCCI.	93	CCCXLVI.	70
CCLVII.	77	CCCH.	100	CCCXLVII.	122
CCLVIII.	13	CCCHII.	116	CCCXLVIII.	14

Méditations.	Elans en rapport.	Méditations.	Elans en rapport.	Méditations.	Elans en rapport.
CCCXLIX.	119	CCCLV.	37	CCCLXI.	115
CCCL.	80	CCCLVI.	78	CCCLXII.	110
CCCLI.	29	CCCLVII.	2	CCCLXIII.	46
CCCLII.	32	CCCLVIII.	124	CCCLXIV.	8
CCCLIII.	53	CCCLIX.	28	CCCLXV.	6
CCCLIV.	109	CCCLX.	103		